

**SAS [011] –
Magie noire à
New York**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MAGIE NOIRE A NEW YORK

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S n°11

Magie noire à New York



PRESSES DE LA CITÉ

CHAPITRE PREMIER

Deux yeux noirs fixes et brillants dans un visage dur et raviné fixaient Malko dans la demi-pénombre de la chambre grise.

Il referma les yeux pour dissiper le fantasme et envoya son bras droit à la recherche du corps de Sabrina. Le parfum léger de la jeune femme imprégnait encore son torse nu, mêlé à la senteur plus acre de leur étreinte. Son dos le brûlait, déchiré par les griffes de Sabrina.

La veille, ils avaient été danser au Cheetah, une immense discothèque démente de la 53^e Rue. Sabrina portait une étonnante tunique toute en or, pour laquelle le fabricant avait visiblement obéi aux ordres du président Johnson d'économiser le précieux métal. Si courte qu'elle semblait nue sous son minivison mauve. Avec sa silhouette svelte et racée, son visage de madone encadré de longs cheveux auburn et son air distant, elle avait pulvérisé les minettes déguisées en garçons. Bien qu'elle jerke d'une façon aussi enragée qu'elles.

Et qu'elle fasse l'amour avec une furie qui ne devait rien aux sages conseils des bonnes sœurs du collège de Mary Mount, d'où elle sortait.

Malko sourit dans son demi-sommeil. Avec Sabrina, il avait trouvé le rêve impossible du célibataire : une maîtresse jeune, belle, indépendante, ardente, et, de surcroît, milliardaire. Elle lui avait promis une Rolls-Royce pour son anniversaire... En plaisantant bien sûr, mais il n'y avait rien d'impossible avec Sabrina.

Ils s'étaient rencontrés d'une façon bizarre, sur Park Avenue, presque en face du Waldorf Astoria.

Elle avait jailli d'un taxi, un caniche nain mauve assorti à son mini-vison dans les bras et avait violemment bousculé Malko. Dans le choc une immense paire de lunettes aux verres mauves, eux aussi, étaient tombés, et avaient volé en éclats.

Sabrina avait poussé un cri perçant et expliqué ensuite dans un délicieux américain teinté d'accent qu'elle était myope comme un chauffrette et condamnée à errer dans Manhattan jusqu'à ce qu'elle tombe d'inanition.

Le sang bleu de Malko n'avait fait qu'un tour. Une Altesse Sérénissime qui se respecte ne laisse pas une femme en péril. Surtout s'il est indirectement responsable de sa détresse. Il s'était galamment

offert à la raccompagner chez elle pour qu'elle y prenne une autre paire de lunettes.

Dans le taxi qui descendait Park Avenue, ils avaient fait connaissance. Sabrina avait un père propriétaire d'une chaîne de télévision au Canada et vivait à New York, où elle s'ennuyait. Elle habitait 30, fifth avenue, au seizième étage d'un immeuble de briques rouges, sans portier. Juste à trois blocs de Washington square et de son arc de triomphe gris. De l'autre côté c'était Greenwich Village, qui dormait à tout le quartier une touche de bohème, rare à New York.

Malko avait été séduit par le petit penthouse à la luxueuse moquette gris clair, d'où on apercevait en se penchant les arbres de Washington square et les boutiques d'antiquaires de la 8^e Rue.

Sabrina avait chaussé une autre paire de lunettes. Ils avaient bu un *seven-up*[\[1\]](#) et Malko l'avait invitée à dîner pour le soir.

Dans le cadre chaud, intime et rouge sombre du restaurant italien Orsini, Sabrina s'était épanouie comme une orchidée. Plusieurs fois, Malko l'avait surprise, le regard perdu dans ses yeux dorés. C'est elle qui avait proposé d'aller vider une bouteille de champagne chez elle.

Ils l'avaient bue jusqu'à la dernière goutte, en regardant *The last, last show* sur le canal 8. Puis Sabrina avait éteint le poste, fait glisser la fermeture éclair de sa robe noire, stricte, façon Balenciaga et demandé poliment à Malko s'il préférerait faire l'amour sur le grand canapé bas où ils se trouvaient, ou dans la chambre.

Toujours un peu vieux jeu, Malko avait choisi la chambre. Ce qui n'avait nullement nui aux performances de sa partenaire.

Depuis, c'était le grand amour. Après sa pénible mission à Bangkok[\[2\]](#), Malko s'était octroyé quelques semaines de congé. Avant de rencontrer Sabrina, il pensait les passer dans son château de Liezen, en Autriche. Il lui avait offert de l'emmener, mais elle avait refusé. Malko n'aimait pas New York. D'ailleurs c'était le seul point noir à son idylle avec Sabrina. Souvent, il se réveillait avec une épouvantable migraine, après un sommeil profond comme la mort.

Il commençait maintenant à se demander s'il n'était pas sérieusement amoureux. Peut-être était-ce le côté « oiseau des îles » de Sabrina qui l'attachait. Elle n'était pas mondaine, non plus. Au lieu de courir les parties comme les Américaines, elle préférerait sortir en tête à tête avec Malko et dîner dans les petits restaurants du village.

Souvent même, elle préparait un repas froid chez elle, avec une bouteille de champagne.

Après, ils faisaient l'amour comme des fous et Malko s'endormait d'un sommeil de plomb. Sabrina se réveillait toujours la première. Quand Malko ouvrait l'œil, elle était déjà debout, maquillée, coiffée et

parfois habillé.

Pure coquetterie féminine, car, même habillée, elle n'hésitait jamais à rejoindre Malko dans le lit.

Comme elle allait probablement le faire ce matin-là...

Sur cette pensée réconfortante, il rouvrit les yeux. Pour se heurter au même regard fixe et brillant posé sur lui.

Il n'eut pas le temps de se poser une question. Une main puissante l'arracha du lit, le projetant, nu, sur la moquette. Un violent coup de pied dans les côtes lui arracha un cri de douleur. Au moment où il se relevait, un autre homme le ceintura par-derrière. Le poing droit de l'homme aux yeux noirs s'abattit sur sa bouche.

Pendant cinq minutes, ce fut une mêlée confuse et silencieuse. Les deux inconnus frappaient lentement, scientifiquement, de toutes leurs forces. Tous deux étaient plus grands et plus lourds que Malko.

Au début, il tint tête, résista furieusement, sans comprendre. Puis, il faiblit. Un coup violent au foie le jeta à terre. Une dégelée de coups de pied l'acheva. Tout son corps était douloureux. À demi assommé, il sentit que ses adversaires le jetaient sur le lit. Sa bouche saignait et son arcade sourcilière gauche était fendue. Le sang coulait à flots sur sa joue.

Avant de perdre connaissance, il entendit vaguement un bruit de porte.

CHAPITRE II

Quand il rouvrit les yeux, l'homme aux yeux noirs était seul. Il portait la cinquantaine, avait un visage couperosé, le nez en bec d'aigle et des cheveux noirs et frisés rejetés en arrière. Mais il semblait flotter dans un costume gris quatre fois trop large pour lui, horriblement mal coupé, avec des pantalons aussi larges qu'en 1925.

Assis sur une chaise, en face du lit, il braquait sur Malko un pistolet automatique de gros calibre.

— Où est Sabrina ? demanda Malko.

Il ne savait que penser. Barbouze de luxe à la CIA depuis pas mal d'années, il était habitué au danger. Mais là, il ne comprenait vraiment pas ce que lui voulait cet inconnu, ce que signifiait la disparition de Sabrina. Il esquissa un geste pour se redresser. L'inconnu leva son pistolet.

— Ne cherchez pas à vous enfuir, Rudi Guern, dit-il d'une belle voix de basse, en allemand. Vous avez vu que nous ne plaisantions pas.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Complètement réveillé cette fois, Malko regarda l'homme pour voir s'il ne plaisantait pas. Mais l'arme était dirigée fermement contre son ventre nu et le visage de l'inconnu, sévère et compassé.

Gai comme un furoncle.

— Vous pouvez vous habiller, concéda-t-il. Mais lentement.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. Pendant qu'il passait son pantalon, partagé entre la rage et l'inquiétude, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Ce n'est pas *vous* qui posez les questions, Herr Rudi Guern, répliqua sèchement l'inconnu, dans un allemand parfait.

Il avait appuyé avec dérision sur le « herr ». Malko commençait à se sentir affreusement mal à l'aise. Dans son métier, il fallait toujours s'attendre à des surprises désagréables. Mais il n'avait aucune mission en cours et il se trouvait à New York. Le commissariat du 6^e Precinct se trouvait à deux cents mètres et il pouvait faire envahir l'immeuble par une meute d'agents du FBI sur un simple coup de téléphone.

Seulement, l'inconnu et son pistolet se trouvaient entre lui et le téléphone.

Habillé, il se sentit mieux, bien que moulu par les coups reçus.

C'était le moment de faire quelque chose ou jamais. D'abord, sortir de cette pièce.

Prudemment, il fit un pas vers le téléphone. Il avait peut-être affaire à des maniaques. À New York, tout est possible.

Comme s'il avait deviné ses pensées, l'inconnu dévia légèrement le canon du pistolet pour le braquer sur le nombril de Malko :

— Ne tentez pas de vous enfuir, Herr Guern, ce serait vous condamner plus tôt.

Malko explosa :

— Mais enfin, pourquoi m'appellez-vous Guern ? Je suis le prince Malko Linge. Et je ne connais pas de Guern.

L'autre hocha la tête, avec une expression sincèrement désolée.

— C'est ce que vous dites tous, d'abord.

Sans cesser de menacer Malko, il tira une feuille de papier de sa poche gauche, la déplia et la posa sur ses genoux. Comme un greffier consciencieux, il se gratta la gorge avant de lire :

— Vous vous appelez Rudi Guern et vous avez quarante-six ans...

— Quarante-deux, fit Malko, malgré lui.

— Quarante-six, soutint l'inconnu. Vous êtes né en Bavière, à Rupholding, le 4 juillet 1922.

» Le 9 novembre 1941, vous avez été nommé aspirant SS. À cette époque, la sélection du Schwartzes Korps, primitivement fixée entre vingt-trois et trente-cinq ans, s'était déjà assouplie.

» Le 20 avril 1942, jour anniversaire d'Adolf Hitler, vous avez été intronisé Unterscharführer SS et comme vous aviez déjà donné toute satisfaction à vos chefs, on vous a remis un poignard SS, accordé seulement aux meilleurs officiers... Ce jour-là, on vous a tatoué sous l'aisselle gauche votre numéro SS : 308.625 et votre groupe sanguin : A.

Malko éclata de rire :

— Vous êtes complètement fou, je n'ai jamais appartenu à la SS !

L'autre l'arrêta d'un geste :

— Vous ne vous êtes pas contenté d'entrer dans la SS, Herr Guern. Vous avez demandé à être versé dans les Totenkopfverband[3]. Vous étiez très fier alors de porter la tête de mort sur votre casquette, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de vous rappeler que les Totenkopfverband étaient chargées de la garde des camps de concentration.

« Nous avons retrouvé votre trace à Treblinka. Nommé Scharführer vous étiez l'un des adjoints du directeur du camp N°1, le Sturmbahnführer Heimrich Muller. À ce titre, vous avez participé au meurtre de 800.000 Israélites environ. Sans compter certaines

exécutions personnelles dont nous reparlerons...

» Vous étiez un très bon officier SS, Herr Guern.

» Vous aviez même forcé certains détenus à semer des plantes médicinales que vous récoltiez pour les donner à votre Reichsführer Heinrich Himmler dont c'était la marotte.

» Le 2 août 1943, vous avez été un des derniers SS à quitter le camp de Treblinka, après sa destruction... »

L'inconnu débitait son réquisitoire d'un ton monocorde comme un procureur public, avec quelque chose d'implacable dans la voix. Malko fut soudain pris de panique. Si l'autre allait l'abattre sans autre forme de procès, à la suite d'une épouvantable erreur ?

Mais il continuait à parler :

« De la Pologne, vous êtes passé à la Russie, muté à l'Einsatzgruppe N°4, sous les ordres du SS Gruppenführer Otto Nebe. Dans le cadre de cette formation, vous avez assassiné jusqu'en 1945... Exactement, jusqu'au moment où vous avez eu l'intelligence de vous faire porter « tué à l'ennemi », ce qui excluait automatiquement toute poursuite contre vous... Je n'ai pas besoin de vous rappeler que les Einsatzgruppen dépendaient de la Sicherheitsdienst du Reichsführer, et qu'à ce titre, vous aviez toutes les facilités voulues pour vous forger une fausse identité. Nous croyons savoir que vous avez fui l'Allemagne avec la carte d'identité d'un certain Samuel Hintzinger, Juif liquidé par vos services.

Malko, assis sur le bord du lit, profita du moment où son interlocuteur reprenait son souffle pour dire d'un ton conciliant :

— Il y a certainement un Rudi Guern qui a commis tous ces crimes, mais ce n'est pas moi. Je peux facilement le prouver. D'ailleurs, ajouta-t-il, pour impressionner son interlocuteur, je travaille pour les Services de renseignements américains. Si vous appartenez à une organisation officielle, il vous sera facile d'en avoir la confirmation.

Cette fois, l'homme se permit un sourire narquois.

— Je sais tout cela, Herr Guern. Vous êtes très fort. Mais les Services de renseignements de la République de Bonn sont aussi infestés d'anciens nazis...

— Mais enfin...

— Je crois que vous aurez beaucoup de mal à prouver que vous n'êtes pas Rudi Guern, conclut l'inconnu presque tristement. J'ai des preuves irréfutables.

Malko frappa le drap du plat de la main, ivre de rage.

— Des preuves ! Mais quelles preuves pouvez-vous avoir ?

Le canon du pistolet s'avança vers la poitrine de Malko comme un

doigt accusateur.

— Vous !

Il sentit une sueur glaciale s'insinuer le long de sa colonne vertébrale : il avait sûrement affaire à un fou dangereux.

— Levez-vous, enlevez votre chemise, fit l'inconnu, et suivez-moi.

— Où voulez-vous al... protesta Malko.

— Nous n'allons pas loin.

Il obéit, en prenant bien soin de ne pas faire de mouvements brusques. L'autre lui désigna la porte de la salle de bains. Il semblait connaître parfaitement l'appartement.

— Entrez et allumez.

Malko éprouva le second choc de la journée : la salle de bains était vide comme le plat de la main. Plus une seule affaire de Sabrina. Il s'arrêta devant la glace qui lui renvoya l'image de ses cheveux en bataille, du sang séché et de la grosse croûte rouge au-dessus de l'œil gauche.

Son interlocuteur l'avait suivi :

— Levez les bras, ordonna-t-il et tournez-vous de profil.

Malko obéit, sans comprendre.

— Maintenant, fit l'autre, regardez sous votre aisselle gauche.

Malko regarda. Et se demanda s'il ne vivait pas un horrible cauchemar.

Tatouées à l'encre violette, on distinguait nettement six chiffres et deux lettres : SS 308 625, ainsi que la lettre A, plus grande.

Le signe du Schwartzes Korps. Tous les SS portaient ce tatouage, même Heinrich Himmler, qui avait le numéro 168.

Il frotta les marques. Sans résultat. Il s'approcha de la glace et examina son aisselle plus attentivement, en pleine lumière.

C'était indiscutablement un tatouage. Ou il était fou, ou ce tatouage avait été exécuté pendant la nuit. Et par qui ? Il n'y avait que Sabrina dans l'appartement. Sabrina qui avait disparu. Il baissa les bras et se tourna vers son interlocuteur.

— C'est la première fois que je vois ce tatouage, dit-il. Je ne comprends pas. Je peux vous jurer que je ne l'avais pas hier.

L'autre ricana discrètement :

— Vous aurez du mal à faire croire cela, Herr Guern. D'ailleurs, ce ne sont pas les seules preuves contre vous. Venez.

Malko revint dans la chambre en frissonnant et remit sa chemise. Cela prenait vilaine tournure. L'inconnu prit un porte-documents noir posé près de sa chaise et le jeta à Malko.

— Regardez.

Malko ouvrit la serviette et en sortit une liasse de papiers et une

grande photo.

Il se liquéfia intérieurement.

Le document représentait un homme en uniforme noir de SS, la casquette sur la tête, les yeux cachés derrière des lunettes noires, souriant, pointant un luger sur la nuque d'un prisonnier en uniforme rayé agenouillé au bord d'une fosse où l'on apercevait déjà des cadavres. D'autres SS braquaient des mitraillettes sur un groupe important de déportés.

Malko reposa la photo.

Le SS au luger avait son visage. C'était lui, vingt ans plus tôt ; avec quelques rides en moins. Il avait d'ailleurs peu changé. La casquette cachait l'implantation des cheveux. La photo en noir et blanc était d'assez mauvaise qualité, mais il était quand même nettement reconnaissable. Même stature, même corpulence, traits identiques. Il sentit sa raison vaciller.

Le document ne portait aucun signe particulier. Le papier était de l'alfa, utilisé couramment en Allemagne.

— Nous avons eu beaucoup de mal à retrouver ce document, souligna son interlocuteur d'une voix douce. Il a été pris par un de vos amis de l'époque. Plus tard, saisi par le remords, il l'a fait parvenir à nos services, afin que le criminel pût être châtié...

Malko jeta la photo sur le lit, et dit d'une voix blanche :

— Cette photo ne veut rien dire. C'est un habile truquage. Jamais je n'ai participé à une exécution quelconque. Jamais, je n'ai été SS.

— Mais vous vous reconnaissez bien ? insista l'homme avec une note amusée dans la voix. C'est bien *vous* ?

Malko ne savait plus que penser. Ce document était hallucinant. Personne n'hésiterait à le reconnaître. On ne peut pas se grimer au point de ressembler à quelqu'un à ce point-là.

— On dirait mon sosie, répondit-il. Mais ce n'est pas moi. Je vous le jure.

L'autre secoua la tête :

— Herr Guern, regardez donc les autres documents. Peut-être abandonnerez-vous votre stupide système de défense et pourrons-nous enfin parler raisonnablement...

Malko sortit une liasse de papiers dactylographiés, rédigés en allemand et commença à lire.

Le premier document était signé Simon Goldberg, joaillier à Tel-Aviv. Le signataire reconnaissait formellement sur la photo décrite le Scharführer Rudi Guern, assistant au camp N°1 de Treblinka, connu chez les détenus pour son application à liquider les déportés. Il élevait l'espoir que le criminel puisse enfin être châtié et précisait que

soixante-sept membres de sa famille avaient péri dans les camps de concentration nazis.

Malko ne fit que parcourir les deux autres textes. Ils étaient sensiblement identiques, à un détail près : Eliahu Kohn, de Haïffa, jurait avoir assisté à l'exécution de la photo. « Jamais je n'oublierai l'air cynique du Scharführer Guern, alors qu'il abattait ces malheureux d'un coup de parabellum dans la nuque. Il leur avait même refusé le droit de dire la prière des morts, le Khaddish. Que Dieu le punisse ! »

Le troisième témoignage était signé de Salomon Wolff, de Tel-Aviv, également, et corroborait les deux précédents. Les trois hommes précisait que Rudi Guern portait toujours des lunettes.

— Alors, fit l'inconnu, ce sont aussi des faux ? Vous pouvez vérifier que ces trois personnes existent bien, qu'elles vous ont reconnu, en vous rendant en Israël. Mais ce serait un peu dangereux, n'est-ce pas, dans votre position ? Ces trois hommes sont parmi les quarante rescapés de Treblinka. Car il y en eut.

« Ils vous ont reconnu tous les trois et sont prêts à prêter serment devant un tribunal. Qu'avez-vous à dire à cela, Herr Guern ?

— Que je ne suis pas Rudi Guern, fit Malko. En dépit des « preuves » que vous avez accumulées contre moi, j'ignore encore comment je suis victime d'une machination que je ne comprends pas encore. Mais je peux prouver facilement que je suis le prince Malko Linge et que je n'ai jamais eu aucun contact avec la SS et à plus forte raison avec les camps de concentration. D'ailleurs il doit exister des empreintes digitales de ce Rudi, de vraies photos, un dossier.

L'inconnu se permit un des petits ricanements dont il était coutumier :

— Vous êtes le seul à ignorer que les archives de la SS ont disparu en 1945. Et que beaucoup d'officiels allemands ne collaborent pas avec enthousiasme à la recherche des criminels de guerre. C'est étonnant le nombre de dossiers qui ont pu être égarés et détruits. Non. Herr Guern, je suis fier de dire que cette photo est la seule connue de vous. Je me suis renseigné auprès de l'Association internationale des déportés et prisonniers.

Malko décida de gagner du temps. Son interlocuteur ne voulait pas le tuer. Lorsqu'il en saurait plus sur sa personnalité cela l'avancerait certainement. En tout cas, il était dans de sales draps.

L'autre, comme s'il avait deviné ses pensées, fit :

— Je vois que je ne vous ai pas convaincu, Herr Guern. Vous êtes plus coriace que la plupart de ceux que nous retrouvons.

» Voyons, si je vous prouvais qu'aujourd'hui encore, vous avez des liens avec les nazis ? Des liens intimes et importants.

— Quoi, Sabrina ?

— Tshht, tshh, coupa l'autre. C'est beaucoup plus sérieux que cela.

» Herr Guern, sous le nom qui vous a servi à vous dissimuler jusqu'ici, celui que vous portez actuellement, vous avez bien un compte à la First National City Bank, agence 327, au coin de la 46^e Rue et de Madison Avenue ? Compte numéro 54386 ?

— C'est exact, fit Malko, suffoqué.

— Bien. Lorsque vous irez à votre banque, tout à l'heure par exemple, vous pourrez vérifier que vous avez été le bénéficiaire d'un virement d'environ 50.000 dollars, contrepartie de 22.000 francs suisses... Oh ! ce n'est pas une somme très importante, mais c'est la provenance de cet argent qui est intéressante.

— 50.000 dollars ! Mais qui m'a envoyé une somme pareille.

L'inconnu prit l'air onctueux pour annoncer, en détachant bien chaque mot :

— Une certaine société Bryamo de Zurich, une affaire de gestion de capitaux. Malheureusement pour vous, des enquêtes menées par la Sûreté fédérale suisse ont amplement prouvé que la Bryamo n'était que le prête-nom de l'organisation de soutien aux anciens nazis Odessa[4].

» Vos amis ne vous laissent pas tomber, Herr Guern. Il est vrai que vous seriez en assez bonne place sur la liste des criminels de guerre, si vous n'étiez pas mort. Dans les cinquante premiers, disons.

C'était de plus en plus diabolique. Malko ne doutait pas une seconde des affirmations de l'inconnu. Tout était trop bien combiné pour qu'il s'abaisse à bluffer. Mais pourquoi avoir monté cette tortueuse combinaison ? Il frissonna, moitié de froid, moitié d'anxiété.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je passe une veste ? demanda-t-il. Il ne fait pas chaud ici.

— Je vous en prie, fit l'autre. Mais vous confondez le froid et la peur. Vous vous pensiez certainement hors de danger après tant d'années ; comme Adolf Eichmann...

Malko acheva de nouer sa cravate. Il attendait la suite. Par la CIA, il allait pouvoir vérifier rapidement et avec certitude certaines des affirmations de l'inconnu. Il y avait encore assez d'anciens de l'OSS qui connaissaient les questions allemandes sur le bout de leur doigt. Mais, pour l'instant, il avait hâte de savoir ce qu'était devenue Sabrina. Bien qu'étant donné la tournure des événements, il ne se fit aucune illusion sur son rôle.

Habillé, il ouvrit les rideaux et s'assit dans un fauteuil en face de l'homme qui n'avait pas lâché son pistolet. Un pâle soleil de février

n'arrivait pas à réchauffer les vitres. La montre de Malko était arrêtée. Il avait un goût pâteux dans la bouche. Tout à coup, il se souvint de ses maux de tête répétés depuis qu'il connaissait Sabrina. Il avait été certainement drogué plusieurs fois et cela avait un rapport direct avec la machination dont il était victime. Il eut un bref moment de nostalgie en pensant à Sabrina. Pour une fois qu'il était amoureux ! Puis la rage prit le dessus.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il brutalement. Maintenant, j'en ai assez. Si vous ne me dites pas immédiatement ce que vous voulez et pourquoi vous avez monté cette histoire, je quitte cette pièce, même si vous devez me tirer une balle dans le dos.

L'autre eut un sourire ironique, et désigna la porte du canon de son pistolet :

— Mais vous êtes absolument libre, Herr Guern. Nous ne sommes pas des assassins, nous. La petite correction que vous avez reçue n'était destinée qu'à vous mettre dans de bonnes dispositions pour m'écouter. Cependant je ne pense pas que vous profiterez longtemps du soleil de New York si vous n'écoutez pas mon histoire jusqu'au bout.

» Puisque vous désirez savoir mon identité, je vais vous la donner. Il se redressa imperceptiblement sur sa chaise pour dire :

— Je suis le capitaine Pavel Andropov, des Services de renseignements de l'Armée soviétique, attaché au Troisième bureau.

Cette fois, Malko en resta bouche bée. Les Services de renseignements de l'Armée rouge, c'était le GRU, émule du KGB. Organisme qui comptait de nombreux succès à son tableau de chasse. Richard Sorge, par exemple, qui espionna les Japonais et les Allemands, et finit pendu à Tokyo après avoir aidé les Russes à gagner la guerre.

Mais que faisait un capitaine des Services spéciaux soviétiques à New York ? Il fallait que le Russe soit totalement sûr de lui pour se découvrir ainsi. Ce n'était pas tellement dans la manière des Soviétiques d'annoncer ainsi la couleur. Bien que le nom et le rang soient très certainement faux.

« Sale truc, se dit Malko. Très sale truc. »

— Je suis peut-être en posture difficile, fit-il à haute voix, capitaine, mais j'en dirai autant de vous. Vous êtes un espion étranger sur ce territoire, il me semble ?

— Ne soyez pas enfantin, grommela Pavel Andropov. Il faudrait que quelqu'un me dénonce. Ce ne sera pas vous. En dépit de votre appartenance à la CIA.

Malko était en train de se demander si son interlocuteur avait un

poste officiel à l'ambassade russe, à la délégation aux Nations Unies ou à l'Agence TASS ; ou si c'était un des nombreux « illégaux » entrés clandestinement aux USA avec une fausse identité, comme le fameux colonel Abel. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer de tels hommes. Il fallait des nerfs d'acier pour tenir des mois ou des années dans un pays hostile où la moindre erreur peut vous coûter la vie ou la liberté. Mais la personnalité de Pavel Andropov lui ouvrait des horizons : le GRU ne s'intéressait pas aux criminels de guerre au point de les traquer jusqu'aux USA. Surtout par un biais aussi tortueux.

Il y avait autre chose qu'il n'allait pas tarder à savoir.

— Capitaine Andropov, demanda Malko calmement, vous me prenez sincèrement pour Rudi Guern ?

Le Russe ne cilla pas.

— Cela ne fait aucun doute pour moi. Ce n'est pas la première fois que les camarades du Troisième bureau retrouvent des gens comme vous. Jusqu'à ce matin, j'ignorais même votre existence. Mais je n'ai pas à vous juger, se hâta-t-il d'ajouter d'une voix presque conciliante. La guerre est finie et tout cela est si loin...

— Pourquoi diable êtes-vous venu me voir, alors ? Pour vous amuser à me faire peur. Le GRU a vraiment du temps à perdre...

Le Russe secoua la tête et reprit en allemand :

— J'ai une proposition à vous faire. Vous êtes un agent des impérialistes après avoir servi les pires bandits hitlériens.

« À mes yeux vous mériteriez la mort. Mes chefs en ont décidé autrement. Ils veulent vous donner une chance de vous racheter en travaillant pour l'Union soviétique, de façon à effacer vos crimes...

« Étant donné votre situation, c'est une offre extrêmement généreuse...

Le pistolet s'était un peu abaissé. Mais le visage du Russe était toujours aussi sévère. Les morceaux du puzzle se recollaient. Malko faisait le point. Ainsi, il était en train de se faire recruter par les Russes, grâce à une opération de magie noire, comme on dit en jargon de métier. L'homme qu'il avait en face de lui allait être son « manipulateur ». Celui qui le ferait travailler. Peut-être n'avait-il vraiment aucun lien avec ceux qui avaient manigancé l'opération de « magie noire ». Ce cloisonnement était assez dans la manière russe. Le plus simple était évidemment de feindre d'accepter et de courir ensuite tout raconter à la CIA. Mais les Russes avaient sûrement prévu cette réaction et gardé un atout dans leur manche.

De plus, les Américains allaient, eux aussi, se poser des questions, devant les documents aussi bien fabriqués. Malko voulut en avoir le cœur net :

— Vous êtes complètement fou, répliqua-t-il acerbement. Je n'ai pas la moindre intention de trahir ce pays qui est devenu le mien.

» Je ne sais pas encore comment vous avez monté votre coup, mais je le découvrirai, aussi astucieux soit-il.

Le Russe leva la main pour lui imposer silence.

— Herr Guern, laissez-moi finir mon histoire. Il est certain que vous ne risquez pas grand-chose devant un tribunal. Je suis sûr que vous avez pris les précautions nécessaires pour que votre nouvelle identité de prince autrichien soit sans faille. Les tribunaux sont lents, surtout dans ce genre d'affaires et les procédures d'extraditions peu appliquées...

— Vous voyez bien ! coupa Malko. Pourquoi vous êtes-vous donné tout ce mal pour me compromettre inutilement ?

Le Russe passa la main sur sa joue couperosée. Il devait abuser de la vodka pour avoir ce teint.

— Pas inutilement. Avez-vous entendu parler d'une organisation qui s'appelle « Ceux qui n'oublient pas » ?

Malko haussa les épaules.

— Non.

— C'est un tort. Ce sont des Juifs, des anciens de la Brigade juive incorporée à l'Armée britannique pendant la guerre. Des durs. Ils trouvent que les procédés de la justice classique sont trop lents et trop incertains pour punir les criminels nazis. Ils ont des méthodes beaucoup plus expéditives. Grâce à des fonds rassemblés clandestinement, grâce au soutien des Services secrets israéliens et aux renseignements collectés un peu partout, ils traquent ceux qui, comme vous, se cachent dans le monde sous une fausse identité. Le dernier à qui ils se sont attaqués s'appelait Herbert Cukurs. Vous souvenez-vous de ce qu'il lui est arrivé ?

— Vaguement.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. On a trouvé son cadavre, à l'intérieur d'une caisse, dans une villa déserte de Montevideo. Il avait été tué de cinq balles. Bien entendu, ses meurtriers n'ont jamais été identifiés et ne le seront jamais.

Le Russe s'arrêta de parler un instant, puis reprit sur un ton beaucoup plus solennel.

— Herr Guern, je connais des gens de l'Organisation « Ceux qui n'oublient pas ». Si je leur communique le dossier que je possède sur vous, je pense sincèrement qu'ils ne se poseront pas de questions superflues. Vous voyez ce que je veux dire ?

— À quoi vous servirais-je mort ? objecta Malko.

— Si vous ne nous servez pas vivant, autant que vous mouriez,

répliqua avec une implacable logique le capitaine Andropov. Vous êtes une bête venimeuse.

— Merci, dit Malko.

— Alors, que décidez-vous ?

Malko regarda le visage impénétrable du Russe. Ce dernier semblait redoutablement intelligent. Son anglais et son allemand étaient parfaits. Sans parler de la maîtrise de soi. Quelque chose intriguait furieusement Malko : comment avaient-ils pu forger ce dossier contre lui ? Il fallait démonter le mécanisme de l'intox. Question de vie ou de mort.

La menace du capitaine Andropov n'était pas un vain mot. Des gens assoiffés de vengeance n'iraient pas se poser de questions devant les preuves truquées criantes de vérité.

— Que désirez-vous de moi ? demanda Malko après un court silence.

Le Russe sourit largement :

— Bravo, camarade Guern. Vous venez de faire le premier pas vers votre réhabilitation. En servant l'Union soviétique, vous servez la cause de la paix. Quels que soient vos crimes passés, vous trouverez plus tard, en URSS, une nouvelle patrie, puisque vous nous aidez.

— Je n'en doute pas, fit Malko.

Ignorant l'interruption, Andropov baissa la voix pour dire :

— Vous pourriez même obtenir l'Ordre de Lénine, comme Richard Sorge.

Il parlait très sérieusement.

— À titre posthume.

— Pas nécessairement, fit Pavel Andropov sans aucun humour. Vous risquez moins que lui. Et vous savez que les détenteurs de l'Ordre de Lénine voyagent gratuitement sur tous les trolleybus de Moscou. [5]

Malko regarda son vis-à-vis pour voir s'il se moquait de lui. Mais le Russe était parfaitement sérieux. Son discours faisait partie de la dialectique communiste : ne jamais, si possible, offrir d'argent à un agent secret, mais chercher à le flatter.

— J'y penserai, dit Malko. Mais je préfère les taxis. Bon, que voulez-vous de moi, en attendant que je prenne ma retraite à Moscou ?

Le capitaine Andropov fit disparaître son pistolet, après avoir averti.

— Camarade Guern, je pense inutile de vous préciser que le dossier que je vous ai montré ne constitue qu'une copie. Les originaux sont en lieu sûr...

— C'est bien ce que j'avais compris.

— Parfait. Je vais donc vous expliquer votre première mission. Ce n'est pas difficile.

Le Russe sortit de sa poche intérieure une carte pliée. Il se leva et la déploya sur le lit à côté de Malko.

C'était une carte routière comme on en distribue gratuitement dans les stations d'essence, aux USA. Malko vit qu'il s'agissait de l'État de New Hampshire, au nord-est des USA englobant la frontière canadienne. Le capitaine Andropov pointa son gros index sur la ligne séparant les deux pays.

— Vous allez partir dès demain dans cette région. Pour y acheter une ferme.

— Une ferme !

— Oui, une ferme. Pas trop grande. Une centaine d'acres. Il faut simplement qu'elle soit située le plus près de la frontière du Canada. L'idéal serait évidemment que les terrains soient répartis entre les deux pays.

Malko commençait à comprendre. Il savait que les Russes avaient de plus en plus de mal à faire entrer aux USA des « illégaux » par les postes frontières normaux à cause des ordinateurs du FBI. Une ferme achetée par un agent de la CIA était évidemment une étape idéale. Il n'ignorait pas non plus les restrictions apportées aux déplacements des Soviétiques officiellement accrédités aux USA. Ils n'avaient pas le droit de s'éloigner de plus de vingt-cinq miles de New York ou de Washington, sans un préavis de quarante-huit heures, pas le droit de louer des voitures sans chauffeur ou des avions. Évidemment, chaque Russe n'était pas suivi vingt-quatre heures sur vingt-quatre par les hommes du FBI, mais ils se méfiaient suffisamment des sondages surprises pour ne pas prendre de risques.

— Et avec quel argent vais-je devenir propriétaire ?

Andropov eut un regard candide pour Malko.

— Mais, avec les 50.000 dollars d'Odessa.

Minute de silence. Le piège était refermé. Rien n'avait été oublié. Malko était décidément voué aux frontières. Le parc de son château de Liezen se trouvait en territoire hongrois et il faudrait au moins une nouvelle guerre pour lui faire récupérer ses terres.

— Vous avez bien compris ? demanda le Russe.

C'était plus une affirmation qu'une question.

Malko inclina la tête.

— Oui.

Il allait avoir au moins le temps de se retourner.

Le Russe tendit une main énorme et soignée :

— Partez le plus vite possible. Je vous téléphonerai dans trois jours. Mon nom de code est Martin.

— Ici ?

Le Russe sourit et ses yeux noirs se firent presque chaleureux.

— Chez vous. À Poughkeepsie. Et n'ayez pas de mauvaises idées. Sinon ce ne serait pas le bon Pavel que vous trouveriez au rendez-vous la prochaine fois.

Sans quitter Malko des yeux, il marcha à reculons vers la porte et l'ouvrit. Le battant claqua et Malko se retrouva seul.

Il aurait donné cher pour un bon verre de vodka bien glacé, afin de se remettre les idées en place. Lentement il se mit à inspecter l'appartement, après avoir ouvert la fenêtre. Tout était vide. Les placards où Sabrina entassait sa garde-robe de milliardaire, ceux de la salle de bains qui contenaient ses innombrables flacons, même ceux de la cuisine. À part les draps du lit et les affaires de Malko, l'appartement ne contenait plus aucun objet personnel, comme si Sabrina n'avait jamais existé. Seul persistait dans la chambre l'odeur de la jeune femme. Dans quelques heures lorsqu'il serait dissipé, Malko pourrait croire avoir rêvé. Il réalisa soudain qu'il ne possédait même pas une photo de Sabrina.

Sabrina qui se trouvait, sans nul doute, au centre de la machination.

CHAPITRE III

Il avait consacré une demi-heure à passer les lieux au peigne fin. Sans même découvrir une épingle à cheveux. Pour retrouver Sabrina, il n'avait qu'un nom, certainement faux, et le souvenir de son visage. C'est peu pour rechercher quelqu'un dans une agglomération de seize millions d'habitants. Il y avait une toute petite lueur d'espoir : Sabrina était certainement une « illégale » des Services secrets soviétiques. Les Russes avaient beaucoup de mal à les établir aux USA. Donc elle devait y être encore. Mais, de la Californie à New York, il y a 4.500 kilomètres. Avec une bonne fausse identité, Sabrina pouvait se cacher n'importe où. Même le FBI mettrait des semaines à la retrouver, avec le peu d'éléments dont disposait Malko.

Après un dernier regard circulaire, celui-ci referma derrière lui et se retrouva dans le couloir beige. En attendant l'ascenseur, il se sentait cafardeux. C'était dur de se dire que Sabrina n'avait pas existé, qu'elle était juste une *mozhonos* de la section Korzigid du KGB, une fille dressée à se servir de ses charmes, comme Malko en avait déjà rencontré[6].

En tout cas, son personnage de milliardaire canadienne avait été bien étudié. Rien que le vison et les robes avaient coûté une petite fortune aux Russes. Flatteur pour Malko. Il est vrai qu'un agent double avec un pied dans la CIA valait de l'or en barre. L'ascenseur ultrarapide l'emmena au rez-de-chaussée. Il n'avait pas une minute à perdre avant de commencer son enquête. Après avoir inspecté le petit hall de l'immeuble sans résultat, il se décida à sonner à une des portes du rez-de-chaussée. Un homme en robe de chambre lui ouvrit immédiatement.

— Je cherche à louer un appartement dans cet immeuble, expliqua Malko et je voudrais savoir à qui m'adresser...

L'homme qui lui avait ouvert lui dit que rien n'était plus facile. Pendant que Malko patientait dans l'entrée, il fouilla dans un secrétaire et finalement exhuma un contrat de location.

— Voilà, dit-il. Étude Broom and Dale, 72 Broadway, ce n'est pas très loin d'ici.

Malko remercia chaleureusement et sortit dans fifth avenue. Le soleil s'était caché et un vent aigre, comme souvent à New York, balayait l'avenue du nord au sud.

Il trouva un taxi au coin de la 8^e Rue et donna l'adresse de l'étude. Il avait décidé de commencer son enquête tout seul. En prévenant le FBI ou la CIA il mettait en marche un mécanisme irréversible où il pouvait très facilement être broyé. Les Russes ne s'étaient découverts qu'à bon escient. Pour Malko, la seule façon de désamorcer la machine infernale était de démonter le mécanisme du piège.

Le taxi mit près de trois quarts d'heure à descendre Broadway. Malko fumait, littéralement. Enfin, il stoppa devant un vieux building aux briques rouges noircies de cinquante ans de crasse, où la plaque de l'Étude Broom and Dale était une des plus propres avec un bon centimètre de vert-de-gris.

C'était au troisième. On avait installé des secrétaires partout où c'était possible, même dans l'entrée, Malko crut même en voir une tapant avec sa machine sur les genoux. Lorsqu'il annonça qu'il désirait louer un appartement on le conduisit immédiatement dans le bureau de Jack Broom.

Celui-ci apparut aussitôt, la main largement tendue. Une crinière blanche flamboyante lui donnait un air éminemment respectable.

— Que désirez-vous louer, cher monsieur ? demanda-t-il, après avoir indiqué un fauteuil un peu défoncé à Malko.

Il changea d'expression quand Malko lui mit sous le nez la carte du Secret Service[7] donnée par la CIA, qui lui servait de couverture dans les opérations « grises ». Le service indiqué correspondait à une antenne de la CIA, heureusement.

— J'ai besoin d'une petite information, expliqua Malko. Le nom et l'adresse de la personne qui vous a loué l'appartement 16-F du 30, Fifth Avenue.

Jack Broom se refroidit considérablement et passa une longue main soignée dans ses cheveux neigeux.

— En principe, commença-t-il, nous ne donnons jamais d'informations de ce genre.

— En principe, répliqua Malko, vous ne louez pas vos appartements à des espions russes...

Il crut que les beaux cheveux blancs allaient tomber d'un coup.

— C'est... c'est une plaisanterie, balbutia Jack Broom.

— Je n'en ai pas l'impression, fit froidement Malko. Alors, êtes-vous disposé à nous aider ou préférez-vous être convoqué devant un Grand Jury ?

Sa phrase n'était pas achevée que Jack Broom fouillait déjà fiévreusement dans ses dossiers. Il en sortit une chemise jaune qu'il ouvrit, tremblant d'énervement.

— Voici le contrat de location. M. Bernard Medley.

Il a toujours payé d'avance son loyer. Justement sa location se termine demain. Il m'en avait avisé par téléphone hier.

— L'avez-vous rencontré ?

— Oui, une fois, ici à l'étude. Un homme très convenable, petit ; avec des lunettes. Il m'a expliqué qu'il avait besoin pour ses affaires de demeurer trois mois ou six mois à New York. Il n'a pas discuté le prix du loyer, trois cent cinquante dollars par mois. J'avais mis une annonce dans le *New York Times* et il y a répondu.

— Puis-je voir le contrat ?

L'homme d'affaires le lui tendit. Malko examina la signature. Un vague gribouillis.

— Il était descendu à l'Hôtel Americana.

Malko eut un soupir découragé. Aux USA, on ne demande aucun papier dans aucun hôtel. Vous pouvez vous inscrire sous le nom du roi d'Angleterre, on ne fera aucun commentaire. M. Medley était un autre clandestin russe.

— Vous n'avez rien remarqué d'anormal ? demanda-t-il par acquit de conscience.

— Rien. Ah ! si, pourtant... ce gentleman m'a payé en cash, ce qui est assez inhabituel. Mais j'aurais eu mauvaise grâce à me formaliser, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Bien sûr.

L'argent n'a pas d'odeur. Pas de parti non plus. C'est bien connu.

Pas de chèque, pas de trace. C'était du beau travail. Malko remercia Jack Broom et quitta l'étude, passablement déprimé. La piste s'arrêtait là. Un appartement meublé loué pour quelques mois par un homme de paille fantôme ; une fille dont il ignorait l'identité, disparue elle aussi.

Seule, la menace était bien réelle.

Malko reprit un taxi et se fit conduire à Grand Central Station d'où il pouvait prendre le train pour Poughkeepsie. Il lui restait quelques heures pour se décider : ou tout raconter à la CIA et risquer d'être abattu par les Israéliens. Ou contre-attaquer, seul.

Un peu plus tard, tandis que son train filait le long de l'Hudson, il commença à broyer sérieusement du noir. Il avait le choix entre trois solutions. Toutes mauvaises. Ne rien dire et travailler pour les Russes, cela ne pouvait que se terminer mal. Dix ou vingt ans dans un pénitencier, au mieux, et au pire, l'Ordre de Lénine à titre posthume. Aller trouver la CIA et expliquer l'histoire ? La tentation serait trop forte pour les Américains de ne pas chercher à intoxiquer les Russes à travers lui. Il se trouverait pris entre trois feux. Il pouvait aussi ne pas

bouger, attendre que les Russes mettent leur menace à exécution. C'était un coup de roulette russe. Ou ils bluffaient et il ne se passait rien. Ou ils ne bluffaient pas et il se trouverait un beau matin en face de tueurs qui ne lui laisseraient pas le temps pour des explications. Comme Cukurs. On pourrait toujours le réhabiliter après.

À titre posthume.

Le train stoppa pour trois minutes à Tarry Town. Quelques miles plus loin, c'était Ossining et la sinistre prison de Sing-Sing. Il jeta un coup d'œil autour de lui. Les voyageurs avaient tous la même tête fatiguée et banale. Ils rentraient chez eux après une longue journée de travail pour boire trois Martini et regarder la télévision.

Une seconde, Malko envia leur paix. Le danger et la mort l'attendaient dans sa villa de Poughkeepsie. Et, en fait d'épouse fidèle et aimante, il avait plutôt affaire à des serpents à sonnettes. Comme Sabrina qui faisait si bien l'amour en lui criant qu'elle n'aimerait plus jamais que lui...

* * *

Il arriva chez lui à la nuit après avoir repris sa voiture au parking de la gare. Il pleuvait à verse. Brusquement, sa petite villa lui parut sinistre. Après avoir mis sa voiture au garage du sous-sol, il examina chaque pièce, sans rien trouver de suspect. Il était nerveux et le moindre craquement le faisait sursauter. La pluie battait les vitres.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonna. Il alla décrocher presque aussitôt.

Personne ne parla, mais il entendit aussitôt le déclic du récepteur raccroché.

Ça commençait.

Il se versa un grand verre de vodka « Krepskaia » dans lequel il fit tomber un glaçon et s'assit dans un fauteuil. Il grillait d'aller trouver David Wise, le directeur de la Division des plans de la CIA, son ami et patron, et de tout lui raconter. Au fond, il avait mis le doigt, involontairement, sur un important réseau clandestin russe.

Mais il connaissait les Américains : en dépit de toute son amitié, David Wise ne pourrait pas taire à ses supérieurs les témoignages accusant Malko d'être un ancien SS. Leur hantise, c'était justement ce genre d'histoire. Donc, ils risquaient de ne pas le croire entièrement.

Il se leva et alla dans sa salle de bains. Après avoir ôté sa chemise, il examina soigneusement son aisselle gauche. Le tatouage SS était bien là, gravé dans sa chair, indélébile, bien qu'assez pâle, comme effacé par le temps. Malko jura à voix basse. Ils avaient pensé à tout. Comment prouver de façon certaine que ce tatouage n'existait pas auparavant ?

Rhabillé, il retourna dans le living-room et termina sa vodka d'un trait, sans parvenir à se réchauffer. Et soudain, une évidence le frappa. Il n'y avait qu'un moyen de faire échec à la fois aux Russes et aux tueurs d'Israël : retrouver l'homme dont on lui avait donné l'identité. Les Russes n'étaient pas assez bêtes pour avoir tout inventé. Certes, ce n'était pas une tâche aisée. Peut-être même impossible. Mais c'était l'unique chance d'écarter le danger, définitivement et totalement. Après, il s'occuperait du capitaine Andropov, avec l'aide de la CIA.

S'il était encore vivant, bien entendu.

Cinq minutes plus tard, il était en train de faire sa valise. Il engageait une course de vitesse contre la mort. Les Russes, dès qu'ils s'apercevraient de sa disparition se douteraient immédiatement de ce qu'il était en train de faire.

Il décrocha son téléphone et appela Kennedy Airport. Comme il le faisait souvent, il demanda les Scandinavian Airlines.

— Avez-vous un vol pour l'Europe, ce soir ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit une voix fraîche avec un léger accent. Le vol Scandinavian N°907 décolle à vingt heures trente à destination de Copenhague et Stockholm. Vous arrivez à Copenhague à neuf heures du matin. L'appareil est un super DC-8, très confortable.

— Copenhague, me suffira, assura Malko. Ai-je une correspondance pour Vienne, en Autriche ?

Après quelques secondes, l'hôtesse confirma :

— Certainement. Décollage onze heures trente. Vol Scandinavian 102. Arrivée à Vienne treize heures. C'est une Caravelle.

— Retenez-moi une première, demanda Malko. Jusqu'à Vienne.

CHAPITRE IV

Le numéro 7 de la Rudolphiplatz, à Vienne, était une maison un peu plus neuve que les autres, bien que sans originalité. La façade portait encore les cicatrices de la guerre : des éclats de pierre avaient sauté sous les obus et les bombes.

Une paix profonde émanait de cette petite place, perdue à l'écart du Ring bruyant dans un quartier assez populaire de la capitale autrichienne.

Impression trompeuse : cet endroit recelait quelque chose de plus dangereux qu'un dépôt d'explosif, quelque chose qui faisait trembler des milliers de gens à travers le monde.

Malko regarda autour de lui avant de pousser la porte du numéro 7. Derrière ses éternelles lunettes noires, ses yeux dorés étaient rougis par la fatigue et le manque de sommeil. En dépit du confort du DC-8 des Scandinavian Airlines qui l'avait amené de New York à Copenhague en six heures, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, tournant et retournant son problème dans sa tête. Le copieux petit déjeuner servi par une belle hôtesse blonde ne l'avait pas remis d'aplomb. Il faisait un temps de chien à Copenhague. Pluie et rafales de vent. Heureusement le DC-8 venait déverser ses passagers directement dans un couloir de l'aérogare grâce à une sorte de manche à air géante venant s'emboîter sur les portes du Jet. Celui-ci repartait un peu plus tard pour Bangkok.

Dans une chambre de repos mise à la disposition des passagers par les Scandinavian Airlines, il avait pris une douche et s'était rasé.

Deux heures plus tard, somptueusement enfoncé dans un fauteuil de première d'une Caravelle de la Scandinavian, il décollait pour Vienne. Même le repas gastronomique n'avait pas réussi à lui rendre son allant. C'était pourtant bon de retrouver la viande cuite à l'européenne, du vin vieux – il avait vidé presque entièrement une bouteille de Mouton Rothschild 1955 – et le service impeccable d'un grand palace.

Quand le Jet de la Scandinavian s'était posé sur l'aéroport de Schwechat, l'angoisse qui le tenait depuis son décollage de New York ne s'était pas atténuée. Pourtant, à Vienne, il était presque chez lui. À travers les vitres, il avait aperçu la haute silhouette de son factotum, le fidèle Elko Krisantem, venu l'attendre à l'aéroport au volant de la

Jaguar Mark 10.

Il avait scruté les visages de ses compagnons de voyage et ceux des gens qui attendaient. Les Russes étaient déjà sur ses traces probablement. Il disposait au plus de quelques heures d'avance.

Au moment où il sortait de l'aéroport, il aperçut de dos, montant dans une grosse Mercédès noire, une silhouette qui éveilla un souvenir dans son étonnante mémoire. Mais il n'eut pas le temps de confirmer son impression : la voiture avait démarré rapidement. Il garda seulement l'image d'un morceau de cuir noir, vêtement communément porté en Autriche, surtout par le froid qui régnait.

Les formalités de douane et de police expédiées rapidement il se retrouva dans le petit hall, pour serrer la main du Turc qui attendait, la casquette à la main.

Très stylé. Elko Krisantem n'avait pas posé de question. Sa casquette et sa longue redingote grise en faisaient un chauffeur de grande classe. Qui aurait reconnu un des tueurs à gages les plus prospères d'Istanbul ? [8] Personne ne pouvait évidemment deviner que, sous sa tunique, il ne se séparait jamais de son vieux parabellum Astra. Pas plus que de son redoutable lacet à étrangler, lové au fond de sa poche droite. Chassez le naturel, il revient au galop.

Tandis qu'ils roulaient vers la ville, traversant la morne plaine qui entoure Vienne, il avait donné à Malko les dernières nouvelles de son château. L'escalier extérieur menant directement au premier étage était presque terminé. Il ne manquait plus qu'une rampe d'époque à trouver ou à faire exécuter. À prix d'or, bien entendu. Malko se demandait quand il pourrait se retirer dans son château terminé et ne plus courir après des dollars pour payer ses vieilles pierres.

Malko l'avait guidé jusqu'à la petite Rudolphplatz à travers de petites rues où la Jaguar avait tout juste la place de passer.

* * *

Il reprit son souffle après avoir monté rapidement les quatre étages sans ascenseur, et s'arrêta sur un palier minuscule et obscur.

La porte blanche en face de lui portait une inscription peu visible :

« DOKUMENTATION-ZENTRUM » B.J.V.N.

Malko sonna.

Des pas lourds ébranlèrent le petit palier. Il y eut un bruit de chaînes et la porte s'entrebâilla, sur la silhouette d'un homme grand et voûté qui examina attentivement Malko.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il dans un allemand parfait mais avec un léger relent d'Europe centrale.

— J'ai rendez-vous avec Simon Wisenthal, dit Malko. Je suis le

prince Malko. La veille au soir, son coup de téléphone l'avait rassuré au sujet de la présence de Wisenthal à Vienne.

L'inconnu fit un léger signe de tête et le laissa entrer. L'appartement se composait de deux petites pièces au sol de ciment nu, mal éclairées, sommairement meublées de vieux meubles fonctionnels. Malko suivit un étroit corridor blanc jusqu'au bureau de Simon Wisenthal.

Celui-ci se leva pour accueillir son visiteur. Il était de haute taille, avec un front imposant et un début de calvitie. Ses yeux pensifs détaillèrent Malko avec autant de précision que l'homme qui l'avait introduit dans le centre. Il régnait dans cet appartement une atmosphère feutrée et mystérieuse à souhait. Comme si tous les horribles fantômes qui se trouvaient en fiches dans les classeurs se promenaient en liberté.

Malko s'assit sur une des deux chaises, ignorant le vieux divan et Simon Wisenthal se rassit derrière son bureau couvert de papiers.

— Que voulez-vous de moi, Herr Linge ? demanda Simon Wisenthal d'une voix douce.

Malko chercha ses mots. Pour la première fois depuis longtemps, il était impressionné. L'homme qu'il avait en face de lui n'était pas de ceux que l'on rencontre couramment. Depuis vingt ans, il avait consacré sa vie à la chasse aux criminels de guerre nazis. Son fichier personnel contenait plus de 18.000 noms. Il avait retrouvé la piste d'Adolf Eichmann. Il savait où se trouvait Martin Bormann, Joseph Mengele, le médecin-chef d'Auschwitz, et des dizaines de SS de haut rang. Il agissait par idéal, sans aucune compensation matérielle. Et. en dépit des centaines de nazis qu'il avait aidé à dépister, personne n'avait encore osé l'assassiner.

Lui seul pouvait renseigner Malko. Lui dire si Rudi Guern avait vraiment existé, l'aider à voir clair dans la machination du G.R.U.

En 1945, il avait travaillé avec l'OSS américaine. Malko, en lui demandant un rendez-vous, s'était présenté comme un agent de la CIA. D'ailleurs, Simon Wisenthal ne fermait sa porte à personne. Même s'il avait été étonné de ne pas être contacté par l'antenne viennoise de la CIA, il n'en avait rien laissé paraître.

— J'ai besoin d'un renseignement, expliqua Malko, que vous êtes le seul à pouvoir nous donner. J'agis à titre officieux. Nous soupçonnons un homme qui travaille dans nos services. Nous craignons qu'il soit un criminel de guerre, un certain Rudi Guern, Scharführer SS affecté au camp de Treblinka. Malheureusement, nous ne possédons aucun détail sur ce Guern. Avez-vous un dossier sur lui ?

Les yeux pensifs de Simon Wisenthal devinrent soudain

terriblement pénétrants :

— Rudi Guern, répéta-t-il lentement. Oui, cela me dit quelque chose.

Il se leva et sortit de la pièce pour revenir quelques instants plus tard avec une chemise grise à la main. Il se rassit derrière son bureau et commença à lire, en s'animant peu à peu.

— Voilà, Rudi Guern, né à Rupholding le 4 juillet 1922. Matricule SS 308625.

La paupière gauche de Malko sauta nerveusement : c'était le numéro qu'il portait tatoué sous le bras gauche. Mais Simon Wisenthal ne sembla pas remarquer son trouble. Il continua.

— Guern était particulièrement cruel. Il prit, bien entendu, une part active à l'extermination des déportés mais nous avons un crime particulièrement horrible dans son dossier. Une bombe russe avait creusé un énorme cratère dans la route menant au camp. Rudi Guern partit un après-midi avec une colonne de déportés et une poignée de SS. Ceux-ci abattirent les prisonniers en les faisant basculer dans la fosse jusqu'à ce qu'elle soit pleine. Bien entendu, Guern « mit la main à la pâte » en abattant lui-même plusieurs dizaines de prisonniers au pistolet et à la Schmeisser[9].

Malko comprenait maintenant la signification de la photo que « Martin » lui avait montrée.

C'est d'une voix un peu étranglée qu'il demanda :

— Reste-t-il des témoins de ce meurtre ?

Simon Wisenthal hocha la tête.

— Peu, très peu. J'en connais quatre. Trois en Israël, un en Grèce. Ils m'ont tous écrit pour me signaler ces faits, des témoignages écrits, au cas où...

— Mais comment pouvez-vous avoir le numéro d'un SS et tant de précisions ? ne put s'empêcher de demander Malko.

Son interlocuteur eut un sourire triste :

— En 1961, un ancien SS m'a vendu pour cinq cents dollars la Diensalterlist SS, c'est-à-dire la liste des états de service de 15.000 officiers SS, chacun noté avec son rang, ses décorations, les appréciations de ses chefs et ses affectations. Il n'existait que quarante exemplaires de cette liste, dont la plupart ont été détruits à la fin de la guerre par les SS eux-mêmes.

— Qui d'autre possède cette liste ?

— Les Russes, les Israéliens à qui je l'ai communiquée, les Polonais, certains Allemands de l'Ouest...

La boucle était bouclée. Malko comprenait maintenant comment le piège s'était monté. Mais il restait un point d'interrogation.

Pourquoi lui ?

— Qu'est devenu ce Rudi Guern ? demanda-t-il.

Simon Wisenthal demeura quelques minutes, la tête dans ses mains :

— Il est mort, dit-il enfin. Ou du moins présumé tel. Après Treblinka, il a été envoyé en Russie, dans un *Einsatzgruppe* chargé de la liquidation des prisonniers et des minorités ethniques. Il n'est jamais revenu en Allemagne. En mai 1945, sa famille a été officiellement avisée de sa mort.

» Depuis, je n'ai jamais entendu parler de lui. Mais cela ne veut rien dire. La mort est le principal refuge des nazis. Des centaines vivent ainsi sous une fausse identité. Martin Bormann s'est ainsi fait « mourir » trois ou quatre fois. Mais Guern peut réellement être mort. Ou peut-être est-ce l'homme que vous connaissez ?

— Peut-être, fit Malko.

Sa raison vacillait. Rudi Guern disparu, comment prouver qu'il n'était pas Rudi Guern avec les « preuves » qui l'accablaient.

— Et les photos ? demanda-t-il soudain. Vous n'en avez pas ?

Simon Wisenthal secoua la tête.

— C'est rare que nous en trouvions. Rudi Guern n'était pas assez important pour avoir la sienne dans le *Schzvarthes Korps*, l'organe des SS.

— Mais sa famille ?

— Peu de chances. À la fin de la guerre, les familles des SS ont détruit tous les documents compromettants, pour ceux qui se cachaient.

Malko insista :

— À travers les témoignages que vous possédez, avez-vous au moins une idée de son apparence physique ?

Simon Wisenthal reprit son dossier :

— Voyons. C'était un homme blond, de grande taille, très soigné de sa personne. Qui portait presque toujours des lunettes fumées. Aucun des détenus n'a su si c'était par coquetterie ou parce qu'il souffrait des yeux. Ce n'était pas des questions que l'on posait à un officier SS. Il leva les yeux sur Malko et ajouta comme s'il découvrait soudain quelque chose.

— Disons, que physiquement, il aurait à peu près votre apparence s'il vivait encore aujourd'hui.

Malko dut faire un effort gigantesque sur lui-même pour demander d'une voix naturelle :

— Où demeure sa famille, s'il en a une ?

— À Rupholding, près de Munich où il est né. Il a une sœur et

une mère.

Les couleurs revinrent sur les joues de Malko. Il n'était pas possible que la mère de Rudi le reconnaisse comme étant son fils. Puisque ce dernier était mort, cela ne gênerait personne de l'aider. Évidemment ce n'était pas un témoignage d'une valeur indiscutable : une maman de SS...

Simon Wisenthal ne le quittait pas des yeux maintenant, comme s'il avait voulu graver tous ses traits dans sa mémoire.

— Pouvez-vous me dire qui sont ces témoins, demanda Malko, ces gens qui pourraient nous aider à identifier celui que nous soupçonnons d'être Rudi Guern ?

Comme à regret, Simon Wisenthal lut lentement : « Simon Goldberg, joaillier à Tel-Aviv. Eliahu Kohn, qui se trouve maintenant à Haïffa, à l'administration de la douane, Salomon Wolff, de Tel-Aviv. Et Isak Kulkin qui habite à Athènes, 36, rue Ypéridou.

» Est-ce tout ce que vous désiriez savoir, Herr Linge ?

Malko notait mentalement. Son regard croisa celui de son vis-à-vis. Brutalement, il sentit que l'attitude de Simon Wisenthal avait imperceptiblement changé.

Celui-ci ne nourrissait plus aucune illusion :

Wisenthal le prenait pour Rudi Guern, pour l'homme qu'il prétendait rechercher. Et comment aurait-il pu le convaincre du contraire ? Même le numéro SS tatoué y était. Brusquement, il eut honte de ses extraordinaires yeux dorés. D'un geste brusque, il remit ses lunettes, sous l'œil impitoyable de Simon Wisenthal. Celui-ci avait déployé sa haute taille et son visage calme reflétait une émotion contenue.

D'une voix neutre, il remarqua :

— Vous parlez un allemand remarquable, Herr Linge, après tant d'années aux USA.

Malko dit brusquement :

— Je suis né ici, en Autriche. Cela n'a rien d'étonnant.

Maintenant, il était pressé de partir, de quitter ce bureau nu et Spartiate, cet homme qui le regardait comme un assassin. Il s'enfuit presque, traversant le couloir blanc à grandes enjambées. La dernière chose qu'il vit du Centre, furent les yeux noirs de Simon Wisenthal, brillant d'un éclat magnétique dans la pénombre. C'est seulement sorti dans Rudolphplatz qu'il réalisa que Simon Wisenthal ne lui avait pas serré la main en partant. Il était déjà un pestiféré.

Il rejoignit Elko Krisantem somnolant au volant de la Jaguar.

Jamais, il ne s'était senti aussi mal à l'aise. C'était trop bête de payer pour les crimes d'un autre.

Enfoncé dans le moelleux siège en cuir de la Jaguar, il réfléchissait. Avant la famille de Rudi Guern, dont le témoignage était sujet à caution, il fallait voir un de ceux qui avaient connu le SS. Eux ne pourraient pas se tromper. Car Malko n'oubliait pas que les photos montrées par le capitaine Andropov portaient son visage à lui. Et que ces photos avaient été identifiées par trois des quatre témoins survivants. Avant tout, il fallait éclaircir ce mystère. Donc son chemin était tout tracé : Israël, c'était beaucoup trop dangereux. Débarquer à Jérusalem avec un tatouage SS, autant sauter de l'Empire State Building, sans parachute.

Il restait Isak Kulkin à Athènes. Brusquement, ce petit Juif inconnu lui était plus précieux que n'importe qui. Il fallait qu'il le trouve coûte que coûte.

— Nous retournons à l'aéroport, annonça-t-il à Krisantem. Et nous partons pour Athènes.

— À Athènes, gémit Krisantem. Mais les Grecs ne vont jamais me laisser entrer...

C'est vrai ! Un Turc en Grèce...

— Tant pis, j'irai tout seul, décida Malko. J'espère que tout se passera bien.

Tandis qu'ils roulaient de nouveau sur la route de Schwechat Malko résuma l'histoire au Turc, pour qui il n'avait pas de secret.

— Qu'est-ce qu'il a fait ce Rudi Guern ? demanda Krisantem curieusement.

— Il a participé au meurtre de quelques centaines de milliers de gens.

L'œil de Krisantem brilla :

— Des Arméniens ?

La chasse aux Arméniens est le sport national turc. Après la guerre de 14-18, ils en ont passé au fil de l'épée environ trois millions...

— Je ne pense pas. Des Juifs surtout qu'il envoyait aux chambres à gaz.

— Dans les chambres à gaz ! Il ne les égorgeait même pas avant ? Mais quel plaisir y prenait-il, alors ? Il était fou, ce type-là...

C'aurait été trop long d'expliquer à Elko Krisantem la différence entre le génocide et le bon petit meurtre artisanal mitonné avec amour...

— Mais qui allez-vous voir à Athènes ? demanda le Turc.

— Un vieux Juif qui sait des choses vitales pour moi...

— Vous allez le tuer ?

Malko foudroya du regard son factotum. Décidément, il était

incorrigible.

— Je vais bavarder avec lui, Krisantem. Un point c'est tout.

— Oh ! Pardon, fit le Turc. Je pensais que...

Malko regarda à plusieurs reprises par la lunette arrière. Il ne semblait pas être suivi. C'était imprudent d'avoir été rendre visite à Simon Wisenthal. Comment allait-il réagir après le passage de Malko ? Celui-ci s'était peut-être passé lui-même la corde au cou. Mais l'existence d'Isak Kulkin était peut-être le premier accroc au plan du G.R.U.

Les minutes comptaient double. Il se sentait mal à l'aise chaque fois qu'il revoyait le regard magnétique de Simon Wisenthal. Avec les téléphones, les choses vont vite. Cela ne lui servirait à rien d'être réhabilité à titre posthume... Sans compter que si les Russes apprenaient sa visite à Simon Wisenthal, la vie d'Isak Kulkin ne vaudrait pas cher. Il fallait donc atteindre Athènes, coûte que coûte.

CHAPITRE V

— Notre vol est complet pour Athènes, monsieur. Nous pouvons vous faire partir demain matin par Zurich.

— Je dois absolument partir, insista Malko.

Il était le seul client à la banque de l'Olympic. Le vol pour Athènes ne partait que trois heures plus tard et les passagers n'étaient pas encore arrivés.

L'employé des Olympic Airways écarta les bras en un geste désabusé :

— Je n'y peux rien, monsieur. Le vol est absolument complet.

Malko tira une liasse de billets de sa poche, il posa un billet de cinquante dollars sur le comptoir et dit, en regardant l'employé dans les yeux :

— Vérifiez bien votre liste, il doit y avoir une place.

L'homme rougit légèrement, secoua la tête, et ne prit pas l'argent.

— Je vous ai dit que le vol était complet, monsieur.

Malko, sans répondre, posa un second billet de cinquante dollars sur le premier. L'autre resta immobile, de plus en plus rouge.

Un troisième billet quitta la main de Malko. L'employé jeta un coup d'œil affolé autour de lui. Une grosse goutte de transpiration coulait sur son front, mais il continuait à secouer la tête machinalement. Malko déplia un quatrième billet de cent dollars celui-là et l'ajouta à la pile, avant de dire doucement :

— Il m'avait semblé qu'un nom était rayé, au bas de la liste.

Son interlocuteur avait la couleur d'une aubergine bien mûre. Il baissa les yeux sur sa liste, balbutia quelque chose d'inintelligible, posa la main sur les billets et articula péniblement :

— Je... je crois en effet qu'il y a une place.

Froidement, il barra un nom et le remplaça par celui de Malko. Celui-ci regardait en l'air. Quand il reposa les yeux sur le comptoir les billets avaient disparu et l'employé était en train de rédiger son billet. Jusqu'au moment où il le tendit à Malko, il ne lui adressa plus la parole. S'il avait su qu'il aurait pu demander beaucoup plus, il aurait eu encore plus honte...

Malko prit son billet et se dirigea directement vers la salle de transit. Krisantem devait déjà être de retour à Liezen. C'était bien la première fois que Malko venait en Autriche sans aller dans son

château. Comme quoi, la vie est stupide : il risquait sa vie pour ces vieilles pierres et n'avait même pas le temps d'en profiter. Comme il avait deux heures et demie à attendre, il se mit à une table et commença à écrire. Une longue lettre à l'attention de David Wise, son patron direct à la CIA. S'il disparaissait, le capitaine Pavel Andropov ne coulerait pas des jours heureux à New York.

* * *

La rue Ypéridou est une petite rue étroite qui part de la place de la Constitution et serpente à travers un quartier populaire de petites maisons et de vieux immeubles. Après avoir consulté le plan d'Athènes, Malko décida de s'y rendre à pied. Le temps était encore frais, et depuis la révolution et la fuite du roi Constantin, la ville vivait dans une sorte de léthargie. L'Hôtel de Grande-Bretagne, le meilleur d'Athènes avec le Hilton, où il était arrivé la veille au soir, était particulièrement sinistre avec son énorme hall désert, peuplé seulement de vieillards discutant à voix basse d'un hypothétique coup d'État autour de petits verres d'*ouzo*[\[10\]](#). En plus, le service était tout à fait approximatif : ils avaient oublié de réveiller Malko et il était près de onze heures quand il quitta l'hôtel...

Malko trouva assez facilement le 33. C'était une petite maison en bois, de trois étages, à la façade lépreuse, minable. Il pénétra dans le couloir où régnait une odeur aigre de vieux Tarama et chercha des boîtes aux lettres. Sur l'une d'entre elles, il y avait une inscription à l'encre violette : « Isak Kulkin.

Aucune indication d'étage.

Il s'engagea dans l'escalier branlant. Il n'y avait aucun bruit dans la maison, sauf les craquements des marches qui menaçaient de s'effondrer à chaque instant sous les pas de Malko. Il retrouva l'inscription à l'encre violette sur le palier du troisième.

Il frappa à la porte.

Aucun signe de vie. Il frappa à la porte en face. Rien non plus. Il redescendit alors, en tapant systématiquement à toutes les portes. Au premier, enfin, un battant s'entrebâilla sur une apparition dantesque : une mégère décoiffée et mafflue qui jeta un regard soupçonneux sur l'élégant costume d'alpaga bleu de Malko.

— Isak Kulkin ? demanda Malko avec son sourire le plus enjôleur, après avoir ôté ses lunettes noires.

Elle marmonna une phrase en grec et montra du doigt l'étage au-dessus.

— Il n'est pas là, répondit Malko avec une mimique expressive.

La mère éructa une longue phrase où Malko saisit seulement le mot « Piraev » – Pirée – avant de lui claquer sa porte au nez.

Dépité, il redescendit. Le rez-de-chaussée était désert aussi. Il ressortit rue Ypéridou. Presque en face du N°33 il y avait une petite épicerie, avec un vieux Grec chauve à lunettes, l'air avenant, sur le pas de la porte.

Malko lui demanda en anglais où se trouvait Isak Kulkin. Miracle ! Le bonhomme baragouinait un peu d'anglais, d'allemand et de français.

Au bout d'un quart d'heure de conversation digne d'un couple de sourds-muets, Malko apprit qu'Isak Kulkin était violoniste en chômage. Que pour manger, il allait tous les jours jouer à la terrasse des restaurants touristiques du Pirée. Qu'avec sa toute petite taille, son grand nez crochu et ses lunettes, il ne pouvait pas le manquer. D'ailleurs tout le monde le connaissait, au Pirée.

Il remercia chaleureusement l'épicier, épuisé par cet exercice d'espéranto et reprit la route de la place de la Constitution. Un taxi attendait devant l'Hôtel de Grande-Bretagne et le chauffeur jaillit de son véhicule pour lui ouvrir la portière. Son zèle se ralentit considérablement quand Malko refusa tout net un détour par l'Acropole et ensuite une visite au palais du roi. Il réussit quand même à emprunter un chemin incroyablement long pour gagner la route côtière menant au Pirée. Les temps étaient durs. Et très vite, Malko s'aperçut que le compteur sautait de cinq drachmes à chaque cahot important. Comme les rues grecques sont encore plus défoncées que celles de New York... Il arriva au Pirée, les reins moulus. Son chauffeur arrêta le compteur sauteur et lui réclama sous divers prétextes fallacieux deux cents drachmes, ce qui était du vol pur et simple. À ce prix-là il aurait pu louer une chaise à porteurs.

Une douzaine de restaurants se suivaient alignés côte à côte, sur le bord de mer, de part et d'autre de la route. C'était l'heure du déjeuner et la plupart étaient déjà pleins d'étrangers. Tous servaient, à peu de chose près, le même menu : d'énormes langoustes qui sentaient un peu le pétrole, du tarama et du fromage blanc. Le tout arrosé de vin grec à peine plus fort qu'un whisky moyen.

Malko inspecta la terrasse du premier restaurant. Pas de musicien en vue, mais quatre garçons se ruèrent sur lui pour lui proposer en quatre langues la meilleure table et la meilleure langouste. Il ne s'en dégagea qu'en jurant sur la tête de sa mère de revenir dans les cinq minutes.

Rien non plus au deuxième restaurant. Instruit par l'expérience, Malko resta à distance respectueuse du personnel.

Soudain un air connu lui fit dresser l'oreille : *Les Enfants du Pirée* chantonné par une dizaine de personnes. Cela venait du quatrième restaurant. Il s'approcha et il le vit immédiatement.

Un tout petit vieux aux épaules voûtées, enveloppé dans une houppelande grise. Le violon bien calé contre la joue, il jouait sans se préoccuper des garçons qui bousculaient sa frêle silhouette. Il jouait et chantait alternativement, en mauvais grec. Les touristes ne s'en apercevaient même pas, applaudissaient et riaient. Ce vieillard était si cocasse avec son refrain ! Il s'arrêta sur un dernier accord et salua en s'inclinant profondément avec une dignité inattendue. Puis il ramassa une soucoupe sur une table et commença sa tournée. À chaque pièce qui tombait il se cassait en deux comme s'il s'agissait d'un magnifique cadeau.

Du trottoir, Malko le regardait, le cœur serré. Être sorti de Treblinka pour en être réduit là. Quelque chose ne tournait pas rond en ce bas monde.

Il attendait qu'Isak Kulkin ait fini sa quête et l'aborda au moment où le vieillard sortait du restaurant, son violon sous le bras.

— Monsieur Kulkin, je crois ?

Il avait employé l'allemand, à tout hasard. Isak Kulkin leva sur lui un regard effrayé, tamisé par les lunettes cerclées de fer dont le verre gauche était cassé. De près, il semblait encore plus petit et plus ratatiné. La peau de son visage était parsemée de gros points noirs qui lui donnaient l'air malsain.

— C'est moi, répondit-il d'une voix effrayée en mauvais allemand. Que me voulez-vous ?

Malko sourit et le prit par le bras.

— Vous inviter à déjeuner, d'abord. Nous serons mieux pour bavarder.

— À déjeuner ?

La voix d'Isak Kulkin exprimait une intense stupéfaction. Il regarda son interlocuteur, cherchant une nuance de moquerie dans sa voix et demanda timidement :

— Mais à qui ai-je l'honneur ?

Malko s'inclina devant le vieillard :

— Prince Malko Linge, de Liezen, en Autriche.

— Mais que voulez-vous ? répéta Isak Kulkin. C'est sûrement une erreur. Il faut que je travaille.

— Ce n'est pas une erreur, dit fermement Malko. J'ai à vous raconter une longue histoire. Une histoire qui vous touchera de près. Pour cela, nous allons déjeuner ensemble.

Ils arrivaient devant le premier restaurant. Les quatre garçons se

précipitèrent comme un seul homme sur Malko :

— Une place, monsieur.

— Deux.

Le maître d'hôtel sursauta, eut un regard de mépris pour le violoniste et chuchota à l'oreille de Malko :

— Mais c'est impossible ! Notre établissement est de toute première classe. Le roi nous a fait l'honneur d'y venir à plusieurs reprises. Cet homme est un mendiant.

Les yeux dorés de Malko virèrent au vert. De la même voix confidentielle, il se pencha à l'oreille du Grec :

— Ou vous me donnez une table dans les trente secondes, ou je vous jette dans le port, pour commencer.

L'autre devint de la couleur de ses langoustes, bredouilla, mais fit signe à un des garçons qui mena Malko et son invité à une des tables surplombant l'eau sale du port. Isak Kulkin jetait des regards craintifs autour de lui.

— Vous n'auriez pas dû, murmura-t-il. Ils ne me laisseront plus jouer ici...

— S'il le faut, je jetterai le maître d'hôtel à la mer avant de partir, promet Malko. Je peux même dire que j'y prendrais un certain plaisir... Choisissez votre menu.

Isak Kulkin se pencha sur la carte. Cinq minutes après, il n'avait toujours rien décidé, effrayé par l'importance des prix, et Malko commanda d'autorité deux langoustes et du résina. Qu'au moins Isak Kulkin fasse un bon repas. Il attendit que ce dernier ait trempé ses lèvres dans le vin presque noir pour demander :

— Monsieur Kulkin, vous avez passé un certain temps au camp de concentration de Treblinka, n'est-ce pas ?

L'autre sursauta comme si on avait posé une araignée venimeuse dans son assiette.

— Oui, souffla-t-il. Oui. Mais je n'aime pas parler de ces choses-là. C'est si loin maintenant. Je voudrais oublier.

Derrière ses lunettes, ses yeux s'étaient embués. Il regardait craintivement Malko.

— Je comprends, dit Malko. Mais c'est très important pour moi que vous acceptiez de répondre à certaines questions.

» Vous souvenez-vous d'un officier SS qui se nommait Rudi Guern. Le Scharführer Rudi Guern, adjoint au camp N°1 ?

Un garçon déposa la langouste fumante en face d'Isak Kulkin... mais celui-ci ne la vit pas. D'une main tremblante, il ôta ses lunettes. Ses gros yeux de myope étaient remplis de larmes. Il dit lentement, en détachant chaque mot :

— Vous me demandez si je connais Rudi Guern ? L'homme qui m'a fait trembler pendant dix-huit mois. Qui m'a fait oublier que j'étais un être humain...

Il resta là, secouant la tête, marmonnant des paroles inintelligibles, pleurant dans sa langouste. Malko avait honte et en même temps envie de crier de joie. Enfin, il tenait en face de lui un être qui avait connu le vrai Rudi Guern. Qui pourrait l'arracher à son cauchemar. Il laissa Isak Kulkin se calmer et entamer son crustacé, puis demanda calmement :

— Monsieur Kulkin, je vais vous poser une étrange question. Regardez-moi bien. Est-ce que je suis Rudi Guern ?

La main du violoniste resta à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche. Sa mâchoire sembla se décrocher. Puis il posa son couvert et tenta de se lever. Malko lui mit la main sur l'épaule et le força facilement à se rasseoir. Le vieillard n'avait pas plus de force qu'un enfant.

— Je ne suis pas Rudi Guern, se hâta-t-il de préciser devant sa panique. Je vous demandais seulement si je lui ressemblais ?

Isak Kulkin regardait Malko avec un mélange de crainte et de dégoût. Il secoua la tête et murmura :

— Je... je ne sais plus. Tout cela est si loin. Peut-être êtes-vous Rudi Guern, mais pourquoi venez-vous me torturer jusqu'ici ?

Malko se pencha à travers la table. Il avait ôté ses lunettes afin que son vis-à-vis puisse voir ses yeux dorés :

— Je ne suis pas Rudi Guern, je vous le jure. Mais je veux savoir si on peut nous confondre. Parce qu'on tente de me faire passer pour lui.

Cette fois, Isak Kulkin le regarda avec un air plus normal :

— Je ne peux pas vous répondre, dit-il après quelques secondes. Il y a vingt ans que je n'ai pas vu cet homme. Il était grand et blond comme vous. Mais les traits, c'est difficile. En vingt ans, on change... Regardez-moi...

— Mais les yeux ?

Le vieux secoua la tête :

— Je ne les ai jamais vus. Il portait toujours des lunettes noires. Et puis, jamais je n'osais regarder un SS dans les yeux. Il pouvait nous tuer pour cela.

À son tour, il regardait les yeux de Malko avec suspicion. Celui-ci sentit sa raison vaciller. Soudain, Isak Kulkin sembla pris d'une inspiration subite.

— Attendez, parlez-moi... Parlez-moi beaucoup, dit-il.

Malko ne se fit pas prier, expliquant le complot ourdi contre lui,

mais taisant son appartenance à la CIA. Il questionna à son tour Isak Kulkin sur sa vie. L'autre expliqua tristement :

— Avant la guerre, j'étais un des plus grands violonistes de Galicie. Les SS m'ont brisé les doigts avant de m'envoyer en camp de concentration. Toute ma famille est morte. En 1946, j'ai pu obtenir un visa pour la Grèce. Depuis, je subsiste tant bien que mal. Jusqu'à ce que je meure.

Brusquement son regard s'éclaira. Il posa sa main sur celle de Malko :

— Vous n'êtes pas Rudi Guern. Le visage, je ne m'en souvenais plus assez parce que je n'osais jamais le regarder en face. Mais la voix, je me souviens de sa voix comme si c'était hier. Elle me faisait si peur. Ce n'est pas la vôtre, je pourrais le jurer.

Le vin avait rosi ses joues et il paraissait dix ans de moins. Son regard mort avait repris un peu de vivacité. Malko sourit et dit d'une voix grave :

— Rudi Guern est mort, il y a vingt-trois ans, quelque part en Russie. Je pense que c'est une nouvelle qui vous fera plaisir.

Le vieux Juif secoua la tête et laissa tomber tristement.

— Il y a vingt-trois ans j'aurais piétiné son cadavre. Maintenant, cela ne me fait plus rien. Je suis mort moi-même. Depuis Treblinka.

— Êtes-vous prêt à témoigner que je ne suis pas Rudi Guern ? demanda Malko presque timidement.

L'autre eut un bon sourire :

— Bien sûr, si cela peut vous rendre service.

— Il va falloir que vous veniez aux USA avec moi, précisa Malko. À mes frais bien entendu.

Isak Kulkin se rembrunit :

— Aux USA ! Mais c'est un long voyage. Je suis trop vieux. Beaucoup trop vieux.

— C'est indispensable, insista Malko. Je veux que l'on vous voie en chair et en os. Vous pouvez prouver que vous étiez à Treblinka, n'est-ce pas ? Que l'on ne mette pas votre parole en doute.

Sans rien dire, Isak Kulkin remonta la manche de sa veste. Malko aperçut sur l'avant-bras gauche six chiffres tatoués en bleu. Indélébiles.

Décidément, les Allemands avaient la manie du tatouage.

— Je vous dédommagerai largement, si vous venez avec moi aux USA, proposa-t-il.

Isak secoua la tête, tête :

— Non. Je n'aime pas voyager. J'ai déjà trop souffert dans ma vie. Maintenant, j'ai peur de tout. Ici, je parviens à manger et à payer

mon loyer. Il y a du soleil. Je ne peux pas quitter ce pays. Même pour de l'argent. Qu'en ferais-je à mon âge ? Si vous voulez, je peux vous faire un témoignage écrit, que je signerai.

Malko réalisa qu'il ne convaincrat pas le vieillard. Après tout, il y avait une antenne de la CIA à Athènes. Il suffisait d'y faire enregistrer le témoignage d'Isak Kulkin.

— D'accord, dit-il. Nous allons seulement au consulat américain d'Athènes, en taxi. Dans deux heures ce sera fini.

Isak grignotait une sorte de halva, pâtisserie horriblement sucrée, avec un air gourmand. C'est tout juste s'il n'avait pas dévoré la carapace de sa langouste. Après un repas comme celui-là, il risquait de mourir d'indigestion.

Le vin lui avait rendu une partie de son assurance.

— Attendez, dit-il en pouléchant les dernières miettes, je dois terminer ma tournée dans les autres restaurants. Sinon, d'autres musiciens prendront ma place et je mourrai de faim. Vous, vous repartirez, mais moi, je reste.

Déjà, il reprenait son violon sous le bras. Il se leva et s'inclina profondément devant Malko :

— Merci infiniment pour cet excellent déjeuner, *sehr geehrte Hoheit Malkol*^[11] Je vous retrouve ici dans une vingtaine de minutes. Le temps d'aller charmer mes touristes, conclut-il avec un rire aigret.

Il s'éloigna d'un pas sautillant, et tourna à gauche sur le quai.

Malko avait demandé l'addition. Il avait un poids de moins sur la poitrine. Armé de l'attestation d'Isak Kulkin, il allait pouvoir contre-attaquer. La première chose était de rentrer à New York, de tout raconter à David Wise et de tendre un piège aux Russes après avoir contacté les Israéliens. De chassé, il allait devenir chasseur. En pleine euphorie, il abandonna trois billets de cent drachmes sans protester.

Le soleil brillait sur la Méditerranée. Grâce à sa rapidité il allait déjouer le plan du G.R.U. Puis, brutalement, une angoisse sourde lui tordit l'estomac. Un pressentiment comme il en avait déjà eu au cours de sa carrière.

Il bondit de sa chaise comme s'il avait été piqué par un scorpion et sortit en courant du restaurant. L'établissement voisin était presque vide et il vit immédiatement qu'Isak Kulkin n'était pas là.

Presque aussitôt, il l'aperçut, trois cents mètres plus loin, jouant à la terrasse du dernier restaurant, face à la mer.

Malko commença à courir. Le reste se passa très vite. Une femme dont il distinguait tout juste la silhouette fit signe au violoniste d'un côté de la rue à l'autre, en face du restaurant où il jouait.

Isak Kulkin termina son morceau, salua et s'engagea d'un pas vif

sur la chaussée, la tête baissée. La femme l'attendait au bord du trottoir, tenant dans la main ce qui devait être un billet de banque. Malko courait à perdre haleine. La silhouette de cette femme ne lui était pas inconnue.

Mais son regard quitta la femme, fasciné par une grosse voiture noire qui venait de décoller du trottoir, à une dizaine de mètres d'Isak Kulkin. Malko hurla de toute la force de ses poumons :

— Isak, attention !

Le vieillard n'était plus qu'à deux mètres du trottoir lorsque le capot massif de la voiture le cueillit à la hanche. Il sauta en l'air comme un pantin désarticulé, le violon fut projeté sur le trottoir.

La voiture n'avait pas ralenti. Le corps retomba et l'avant le heurta à nouveau. Malko entendit l'horrible choc de la tête se brisant sur les tôles du capot. Le véhicule fit une embardée, évita un trolleybus qui arrivait en face, puis tourna dans une petite rue à droite.

Hors d'haleine, Malko arriva près du corps en même temps que les clients du restaurant. Isak Kulkin n'était plus qu'un petit tas de chiffons au milieu de la rue. Sa tête tordue à un angle grotesque était écrasée comme une pêche trop mûre. Son visage n'avait pas été atteint et gardait une expression de surprise totale.

Malko se releva. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Lui seul savait qu'il venait d'assister à un crime prémédité. Un crime du G.R.U. Il fendit la foule des badauds qui accouraient de tous les restaurants. Des gamins se faufilaient entre les jambes des gens pour ramasser les pièces tombées des poches d'Isak Kulkin.

La femme qui avait appelé le violoniste avait disparu. Malko chercha vainement sa silhouette parmi les gens qui s'attroupaient de plus en plus nombreux autour du cadavre.

Soudain, sa fantastique mémoire se déclencha. Cette femme, c'était la compagne de Janos Ferenczi[12] C'était une superbe créature, une grande fille brune ; très belle, aux longs cheveux noirs, au visage hermétique et bizarre. Les Russes n'avaient jamais perdu sa trace, au contraire, ils venaient de marquer un point décisif. De détruire le dernier témoin qui pouvait faire échouer leur plan.

Il s'éloigna rapidement jusqu'à la place et monta dans un taxi. Plus rien ne le retenait au Pirée.

Tandis que défilaient les petites tavernes au bord de la mer, il essaya de faire le point.

Janos Ferenczi était un des hommes les plus dangereux qu'il ait jamais eu à combattre. En 1956, il était major dans les AVO, la police secrète hongroise. Les révoltés hongrois s'étaient emparés de lui et

l'avaient collé au mur, comme tous les AVO. Il avait été fusillé devant le mur de l'Agence Reuter, au moment où les Russes reprenaient la ville. Ceux-ci avaient retrouvé le major laissé pour mort avec cinq balles dans le corps et l'avaient emmené à Moscou pour le soigner. Il avait refait surface un an après pour participer à la fin de la répression et s'était distingué par sa férocité. On l'avait ensuite revu en 1958 à Vienne comme conseiller culturel de l'ambassade. Son séjour avait coïncidé avec une épidémie de morts et de disparitions parmi les Hongrois émigrés, anciens participants de la révolte. Janos Ferenczi avait la rancune tenace.

Après l'histoire Kennedy, il avait de nouveau disparu. Maintenant Malko comprenait pourquoi les Russes l'avaient choisi, lui. Janos Ferenczi réglait ses comptes. Son imagination tortueuse avait trouvé ce moyen de se venger de Malko, tout en réalisant une excellente opération.

Malko arriva à l'Hôtel de Grande-Bretagne. Sa clé n'était pas au tableau ce qui le surprit.

— Votre ami vous attend dans votre chambre, expliqua le réceptionniste grec.

C'était le comble ! Malko hésita. Il était sûr de se trouver face à face avec Janos Ferenczi. C'était bien dans sa manière. Il fallait qu'il soit fichtrement sûr de lui ! Il jura intérieurement. C'était tentant d'abattre le Tchèque sur place. Hélas ! cela n'aurait pas résolu le problème.

— Merci, dit-il. Je monte.

La porte de sa chambre était entrouverte. Il la poussa brutalement.

Janos Ferenczi était assis sur le divan, face à lui, la main droite dans sa poche, son long corps maigre serré dans un manteau de cuir noir. Ses cheveux sombres plaqués en arrière faisaient encore plus ressortir la longue cicatrice blanche qui partageait son crâne en deux, comme s'il avait été scalpé. Souvenir de son peloton d'exécution.

Il fixa Malko avec une ironie contenue et souleva la main gauche, blanche et décharnée comme celle d'un fantôme.

— Bienvenue, prince Malko. Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus.

Son allemand était parfait.

Malko resta debout. Il se méfiait de Ferenczi comme d'un serpent. C'était un tueur et un être redoutablement intelligent. L'autre dut lire dans ses pensées car il sourit méchamment.

— Ne craignez rien. Je ne vous offrirai pas de cigarettes aujourd'hui... Je suis seulement ici pour vous admonester... (Il

chercha le mot) paternellement. Puisque nous sommes presque de la même famille maintenant.

La famille des Atrides.

— Et aussi pour assassiner ce malheureux Isak Kulkin, cingla Malko.

Ferenczi leva les yeux au ciel :

— Mais c'est votre faute, mon cher ! Vous m'avez forcé à le tuer. Il allait faire échouer tout notre petit plan. Un risque que je n'ai pas le droit de prendre. Si cela peut rassurer votre sensibilité, il n'a pas souffert. Beaucoup moins que s'il était mort d'un cancer.

Malko s'approcha du téléphone et posa la main sur le récepteur. Si je téléphonais à la police que c'est vous qui étiez au volant de la voiture qui a renversé Isak Kulkin. Que je jure que c'est un crime, pas un accident.

Janos Ferenczi rit de bon cœur :

— Cela vous mettrait dans une situation délicate. Je possède un passeport diplomatique de la République hongroise. Alors que vous êtes un criminel nazi en fuite. Avouez que c'est une bien étrange coïncidence que le seul témoin qui ait pu vous identifier soit mort juste après votre rencontre avec lui. La police grecque aurait de quoi se poser des questions...

— On a pu vous voir voler cette voiture.

Ferenczi secoua la tête :

— Elle a déjà été volée hier soir à l'ambassade soviétique. Sans aucun indice. Plainte a été déposée immédiatement...

Un ange passa et s'enfuit, écoeuré de tant de noirceur. Malko lâcha le téléphone et s'assit en face de Janos Ferenczi. Pour l'instant, il avait perdu.

— Comment êtes-vous arrivé si vite ? demanda-t-il amèrement.

Le Tchèque sourit, modeste.

— L'éventualité de votre visite à Samuel Wisenthal avait été retenue. Nous connaissons votre intelligence. J'ai d'ailleurs eu beaucoup de mal à arriver à temps. J'ai dû louer un avion.

— Que voulez-vous maintenant ?

— Mais rien, dit Janos Ferenczi. Juste bavarder un peu avec vous, puisque nous allons travailler maintenant du même côté de la barrière. J'espère que je pourrai vous faire les honneurs de mes bureaux de Budapest.

— Vous êtes très optimiste.

— Non. Réaliste. Je crois que vous tenez à la vie. Vous n'avez qu'une façon de la conserver : travailler pour nous.

— Ainsi, c'est vous qui avez monté ce coup diabolique.

— C'est moi, reconnu modestement Ferenczi. J'avais apprécié vos qualités lors de notre dernière rencontre et décidé de trouver un moyen de vous convaincre de changer de camp. Cela a été un peu long et difficile, mais j'y suis enfin parvenu.

— Pas encore, dit Malko je vais aller tout raconter à mes chefs. Ils me croiront.

— Eux peut-être. Mais les Israéliens sûrement pas. Souvenez-vous des preuves que nous avons contre vous. Avec, maintenant, le meurtre de ce pauvre Isak Kulkin qui coïncide fâcheusement avec votre passage à Athènes. Souvenez-vous d'Adolf Eichmann. Il n'y a pas de prescription pour la haine, prince Malko.

Janos Ferenczi gagnait sur les deux tableaux. Ou il récupérait un agent double, ou il supprimait un agent ennemi. Beau travail.

Le Hongrois se leva. Debout, il semblait encore plus maigre. Il contourna Malko avec prudence, et gagna la porte.

— Je vous conseille de regagner New York au plus vite, dit-il avec autorité. Le camarade Pavel vous attend pour commencer à travailler sérieusement. À moins que vous ne préfériez aller en Israël rencontrer ceux qui vous ont déjà reconnu sur nos jolies photos.

Sur cette flèche de Parthe, il referma doucement la porte. Malko se passa la main dans les cheveux, découragé. La police grecque devait avoir retrouvé la voiture abandonnée et prévenu les Russes...

On conclurait à un accident causé par un voleur de voiture. Qui s'intéresserait à la mort d'un pauvre émigrant ? Si Malko allait raconter son histoire aux Grecs, on l'internerait. Il réalisa soudain avec terreur qu'aux yeux de tous, c'était *lui*, qui avait intérêt à la mort du vieux Juif. Puisqu'il était le seul à savoir qu'il ne l'avait pas reconnu. On l'avait vu avec lui quelques minutes avant sa mort, les gens se souviendraient de cette invitation incongrue.

Le piège s'était encore un peu plus refermé. Mais tant qu'il lui resterait une chance, si minime soit-elle, il lutterait.

Au moins mourir la tête haute.

Il restait encore la famille de Rudi Guern, le vrai. Si sa mère acceptait de témoigner...

Avant de quitter la Grèce, il avait encore quelque chose à faire.

Il boucla sa valise et redescendit. Dans le hall il demanda au concierge l'adresse d'un entrepreneur de pompes funèbres. Un peu étonné, le Grec lui indiqua une maison, rue Vloukis, à deux pas de l'hôtel.

C'était une officine assez minable. Heureusement, le patron parlait anglais. Malko eut beaucoup de mal à expliquer qu'il voulait un enterrement décent pour un certain Isak Kulkin, qu'il ne soit pas

jeté à la fosse commune, mais inhumé dans une tombe. Il paya de bon cœur deux mille cinq cents drachmes en espérant que le croque-mort n'allait pas empocher son argent et ne rien faire. Pour plus de sûreté, il promit d'assister à l'enterrement.

C'était le moins qu'il pouvait faire pour Isak Kulkin. Il prit juste le temps de reprendre sa valise à l'Hôtel de Grande-Bretagne et se fit conduire à l'aéroport. Le temps s'était gâté et une pluie fine commençait à tomber.

Le sol de la Grèce lui brûlait les pieds. Par chance, un Jet de la TWA partait deux heures plus tard, pour Genève. Là, il trouverait bien une correspondance pour la destination finale de son voyage : Rupholding, près de Munich.

CHAPITRE VI

Une plaque de cuivre ovale portait en lettres gothiques gravées : « *Familie Guern* ». Une odeur de pin, de résine et d'encaustique flottait sur le palier du grand chalet. Par la fenêtre étroite éclairant la cage d'escalier, Malko apercevait la campagne bavaroise et, devant le chalet, un vieil homme sanglé dans un manteau de cuir marron et pelé, incroyablement long, en train de scier du bois. Il avait jeté au visiteur un regard perçant sans cesser son travail et salué d'un vigoureux : *Gruss Gott* ! à la mode bavaroise.

Le chalet se trouvait un peu à l'écart de Rupholding, au bout d'un chemin de terre qui se perdait ensuite dans les champs. Malko avait abandonné sa Taunus de location devant le « Gasthaus zum Post » afin de moins attirer l'attention. C'était la démarche de la dernière chance. Après, il n'avait plus qu'à reprendre le premier avion pour New York et à obéir sagement au G.R.U...

Sa seule chance était que les Russes aient oublié l'existence de la mère de Rudi Guern. Bien mince possibilité.

Il prit sa respiration et frappa un coup sec à la porte de bois.

Il y eut un bruit de pas à l'intérieur et la porte s'ouvrit.

Malko resta interdit.

Devant lui se tenait une jeune fille aux yeux très bleus et aux longs cheveux blonds, le buste moulé dans un pull de laine blanche qui dessinait deux seins lourds accrochés très haut. Un fuseau de ski noir impeccable mettait en valeur des hanches rondes et de longues jambes. Le sourire découvrait des dents étincelantes et saines. L'apparition regarda avec surprise le costume élégant et la cravate de Malko. À Rupholding, les hommes ne portaient de cravate que le dimanche.

— *Gruss Gott*, dit-elle d'une voix claire. Qui cherchez-vous ?

Elle n'avait pas ouvert complètement la porte et détaillait Malko avec un mélange de surprise et d'anxiété.

Il se lança.

— Je suis... enfin j'étais un ami de Rudi Guern.

Une ombre passa sur les yeux bleus et la jeune fille recula imperceptiblement avant de s'exclamer :

— Rudi ! Mais Rudi est mort depuis bien longtemps. Je suis sa sœur.

Malko ne put s'empêcher de demander :

— Sa sœur ! Vous vous souvenez de Rudi, alors ?

Elle secoua la tête négativement :

— J'avais deux ans quand il est parti à la guerre. Mais que voulez-vous et qui êtes-vous ?

C'est là que ça se gâtait.

— J'étais avec Rudi... dans l'Est, dit Malko à voix basse. Depuis j'avais quitté l'Allemagne. Je suis revenu pour quelques jours. Je roulais sur l'autoroute pour aller à Salzburg, quand j'ai vu le panneau indiquant Rupholding. Alors, j'ai voulu savoir si Rudi était vraiment mort.

— Vous étiez avec Rudi !

Le visage de la jeune fille s'éclaira et elle ouvrit la porte toute grande.

— Entrez, entrez !

La pièce était grande et claire, avec des solives apparentes et un grand poêle en porcelaine bleue, à la mode bavaroise, près d'un vaisselier littéralement couvert de photos. Du coin de l'œil Malko aperçut des uniformes et son cœur battit plus vite. Il brûlait. Il s'assit sur la chaise de bois que lui avançait la sœur de Rudi Guern. Étrange situation. Elle prit place en face de lui, de l'autre côté de la table rectangulaire, les yeux brillants d'excitation. Au fond il y avait un grand lit de bois recouvert d'un gros édredon.

— Je m'appelle Eva, dit-elle. Et vous ?

— Malko. Malko Linge.

Elle se leva et sortit du vaisselier une bouteille de Steinhesser et deux verres. Elle les remplit et en tendit un à Malko. Il trempa ses lèvres dans l'alcool blanc et reposa son verre, louchant sur les photos du vaisselier.

— Vous permettez que je regarde, demanda-t-il ?

Eva sourit.

— Je vous en prie.

Il se leva et se pencha sur les photos. Il y avait Eva, à tous les âges ; un homme âgé en feldwebel de la Wehrmacht qui devait être le père Guern. Une femme âgée qui était certainement sa mère. Mais rien qui puisse ressembler à Rudi Guern.

— Vous n'avez rien de Rudi ? demanda-t-il.

— Rien, répliqua-t-elle très vite.

— J'aimerais saluer frau Guern, dit-il.

Eva secoua la tête.

— Mutti est morte voilà un an. Je suis seule maintenant. Mon père a été tué à Stalingrad.

Ainsi, la dernière personne capable de reconnaître Rudi se trouvait au cimetière de Rupholding. Voilà pourquoi les Russes avaient laissé Malko venir à Rupholding.

— Vous étiez là-bas avec lui ? fit Eva. Dans le camp ?

— Oui.

Malko était sur des charbons ardents. Mais ce n'était pas le moment de faire machine arrière. Au contraire.

— Êtes-vous tout à fait sûre que Rudi soit mort ? fit-il à brûle-pourpoint.

Eva reposa son verre sur la table si brutalement qu'un peu d'alcool en jaillit. Les yeux bleus se vrillèrent dans les yeux dorés de Malko.

— Pourquoi dites-vous cela ? Nous avons été avisés officiellement de sa mort, tout de suite après la guerre.

— Un jour, j'avais rencontré des camarades qui m'avaient dit qu'il était encore vivant, dit Malko évasivement. Vous savez que certains d'entre nous ont dû se cacher, depuis la guerre.

— Je sais, fit Eva sombrement. C'est terrible. Des gens ont accusé Rudi d'avoir fait des choses horribles. Moi, je sais que ce n'est pas possible. Mutti me racontait toujours comme il était doux lorsqu'il était enfant.

— C'était un très brave garçon, renchérit Malko.

Les mots lui écorchaient un peu la bouche, mais ce n'était pas le moment d'apprendre à Eva que la SS n'était pas les Petites sœurs des pauvres.

Elle le regardait curieusement, par-dessus la table.

— Pourquoi me dites-vous ces choses ? Rudi est mort. Sinon, il serait venu à l'enterrement de sa mère.

— Bien sûr, se hâta de renchérir Malko. Il serait venu.

Eva le regardait avec une expression indéfinissable. Ses yeux bleus candides s'étaient chargés de tristesse. Brusquement Malko se sentit mal à l'aise. Il se leva.

— Je n'ai plus rien à faire ici. Puisque Rudi est vraiment mort.

Il avait appuyé sur le « vraiment. Eva se leva aussi et spontanément lui posa la main sur le bras.

— Restez ce soir, insista-t-elle. Nous avons une petite fête. Je vous invite. Je serai heureuse de bavarder avec vous. Nous ne voyons pas beaucoup d'étrangers à Rupholding.

Malko allait refuser quand ses yeux tombèrent sur la rangée de photos alignées sur le vaisselier.

Pourquoi n'y avait-il aucune photo de Rudi ? On semblait pourtant avoir le culte des morts dans la famille Guern. Mais si Rudi

n'était pas mort... Ceci expliquait cela.

— Je reste, fit-il. Je vais aller me changer et *me* reposer un peu. À quelle heure nous retrouvons-nous ?

— À huit heures. Je vais vous faire accompagner par un ami pour qu'on vous donne une bonne chambre.

Avant que Malko ait pu l'en empêcher elle ouvrit la fenêtre et appela :

— Karl !

L'homme qui sciait du bois leva la tête. Eva lui cria d'accompagner Malko jusqu'au Gasthaus zum Post et de le présenter comme un ami.

Malko prit congé et rejoignit l'homme au manteau de cuir. Ce dernier le salua d'un signe de tête sans lui tendre la main. Puis il partit à grandes enjambées dans le sentier, si vite que Malko eut du mal à le suivre.

Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'au centre du village. La salle du Gasthaus était presque vide : quelques paysans en costume traditionnel somnolaient devant des chopes de bière. Ils jetèrent à peine un coup d'œil à Malko. Karl alla jusqu'à la porte des cuisines et appela d'une voix rauque :

— Otto !

Un bonhomme rondouillard, ressemblant à s'y méprendre à un tonnelet de bière, boudiné dans une chemise sans couleur et un pantalon vert, surgit des cuisines. Son teint rubicond aurait pu éclairer une pièce de moyenne dimension. Karl se pencha à son oreille et échangea quelques mots avec lui à voix basse. Puis, il redressa sa haute taille et traversa la salle, saluant Malko d'une inclinaison de tête. Seuls, ses yeux perçants semblaient vivre dans sa carcasse décharnée.

Otto, le patron du Gasthaus, salua Malko chaleureusement :

— *Gruss Gott !* Vous êtes un ami d'Eva ! Je vais vous donner ma meilleure chambre.

Malko remercia et alla chercher sa valise dans la Taunus, de l'autre côté de la rue, et suivit l'aubergiste au premier étage. La chambre était coquette et propre, toute lambrissée de sapin, avec une fenêtre sur la rue.

L'atmosphère bon enfant du Gasthaus détendit les nerfs de Malko. Sans se déshabiller, il s'étendit sur le lit étroit. Pourquoi n'y avait-il aucune photo de Rudi chez les Guern ? L'explication était peut-être toute simple. Sauf si Rudi était vivant. Il avait la soirée pour arracher la vérité à Eva. Car si son frère était vivant, elle le savait certainement.

Tout reposait maintenant sur la jeune fille aux yeux bleus. La chance de Malko résidait dans le fait que les Russes *savaient* que la mère de Rudi, la seule personne dont le témoignage ne pourrait être mis en doute, était morte. Janos Ferenczi attendait tranquillement que Malko reprenne l'avion pour New York, ayant épuisé toutes ses chances. Donc, il disposait de quelques jours de sursis.

Il déplaça son costume d'alpaga bleu pour faire honneur à la jolie Eva. Ce soir, il avait besoin de tout son charme.

— *Prosit !*

— *Prosit !*

Malko leva sa chope de grès et la vida en même temps que le géant au crâne rasé qui venait de porter le toast. Ses petits yeux porcins scrutaient son vis-à-vis avec une curiosité intense, presque déplacée. Il devait peser cent cinquante kilos au bas mot et rappelait à Malko l'horrible Greslky, mort à Vienne[13] Heureusement que la présence d'Eva compensait la vue de ce monstre !

Elle était délicieuse, avec son costume bavarois, composé d'une jupe brodée dont les dernières broderies avaient été sacrifiées pour laisser voir de jolis genoux ronds, et d'un corsage largement échancré carré offrant une généreuse poitrine. Ses longs cheveux blonds étaient relevés en un chignon très élégant. On était loin de la grosse *Gretchen* en nattes. Avec ses jambes fines, Eva aurait parfaitement pu être cover-girl à New York ou à Paris.

C'était la plus jolie fille de la soirée. Depuis qu'elle était venue chercher Malko au Gasthaus zum Post, son attitude envers lui s'était considérablement réchauffée. Ils avaient déjà dansé plusieurs fois, presque tendrement. Chaque fois, elle gardait la main de Malko dans la sienne, tandis qu'il la raccompagnait à leur table. Très *gemütlisch* !

La fête battait son plein, dans un énorme chalet à un kilomètre du village, au beau milieu d'un bois de sapins. Depuis trois heures la bière et le steinhegger[14] coulaient à flot. Eva avait présenté Malko comme un vieil ami de son frère et il avait serré des dizaines de mains calleuses et vidé une bonne douzaine de Steinhegger, à différentes tables.

Tout Rupholding était là. Avec Eva, il n'avait plus reparlé de la guerre. Une fois seulement il avait lancé un ballon d'essai, en disant :

— Quel dommage que Rudi ne soit pas là !

Elle avait seulement répliqué :

— Ach ! Il est mort, il ne faut plus y penser.

Impossible d'en obtenir plus. C'est elle qui le questionnait sur l'Amérique. Malko s'était fait passer pour un ingénieur en électronique. Le gorille installé à leur table suivait leur conversation

d'un œil bovin, alternant bière et Steinhegger.

L'orchestre attaqua soudain ce qui devait être un tango. Sans doute pour éviter que les pasos doubles bavarois scandés par les solides godillots ne défoncent le parquet du chalet.

— Dansons, s'écria Eva. C'est si romantique !

Le *Blue tango*. À peine quinze ans. Avec de gros rires, des jeunes gens passaient entre les tables, éteignant les bougies qui éclairaient la salle.

Comme si l'absence de lumière avait réveillé le cochon qui sommeille dans chaque cœur humain, l'ambiance de la fête changea radicalement en quelques minutes. Disciplinés jusque dans l'érotisme, les Bavarois abandonnèrent tous en même temps le Steinhegger pour la chair fraîche.

Eva, collée contre Malko, dansait, suivant vaguement la musique, le ventre en avant. Elle leva le visage et ses lèvres rencontrèrent celles de Malko. Aussitôt sa langue jaillit comme un dard pour un baiser à couper le souffle d'un plongeur de fond.

Les couples, autour d'eux, se conduisaient à peine plus mal que des singes en rut. Beaucoup de garçons avaient défait les lacets du corsage de leurs cavalières et s'amusaient à y enfoncer leurs mains en échangeant des plaisanteries salaces avec les voisins. Une fille plus imprégnée de Steinhegger que les autres, sortit brusquement un sein énorme et laiteux d'un geste preste, et commença à faire le tour du bal en le mettant sous le nez des hommes qui faisaient tapisserie, ce qui déclencha une tempête de rires et une poursuite échevelée. La fille disparut dans la nuit en courant, une meute derrière elle.

D'ailleurs, peu à peu la piste de danse se vidait. De nombreux couples s'éclipsaient discrètement. Où pouvaient-ils bien aller ?

Comme si sa pensée s'était rencontrée avec celle de Malko, Eva leva son visage espiègle :

— Il fait trop chaud ici. Allons dehors.

Sans attendre sa réponse, elle se détacha de lui, le prit par la main, et l'entraîna vers la sortie.

La température était relativement douce. À vingt mètres du chalet ils durent contourner une fille qui, sa robe retroussée, recevait contre un arbre l'hommage rapide d'un jeune Bavarois. Très roboratif...

— Allons plus loin, souffla Eva. Ici nous ne serions pas tranquilles.

C'était le moins qu'on puisse dire. Il n'y avait pas un arbre de libre dans le bois de sapins. Pas étonnant que l'Allemagne se soit repeuplée aussi vite. Aussitôt satisfaites, les filles repartaient danser et se reconforter au Steinhegger.

Malko se laissa guider. Évidemment, il n'était pas venu pour cela, mais au point où il en était... Eva était appétissante et sans problèmes. Peut-être que de l'intimité jailliraient les confidences.

Elle marchait rapidement dans le noir devant lui. Ils étaient maintenant à deux cents mètres du chalet et le bruit de l'orchestre n'était plus qu'un murmure. Soudain ils se trouvèrent devant une cabane de berger. Eva était bien organisée.

Elle défit un loquet et poussa la porte, le précédant dans l'obscurité puis, refermant le battant derrière elle. Il faisait noir comme dans un four. Eva guida Malko par la main jusqu'au fond. Mais au moment où il allait la prendre poliment dans ses bras, elle s'écarta de lui.

Il ne crut à un jeu érotique qu'une fraction de seconde. Brusquement, son sixième sens avait saisi quelque chose d'anormal. Au moment où il se jetait en direction de la porte, la lueur d'une puissante torche électrique le cloua sur place.

La lumière lui cachait le porteur de la torche. Mais il vit parfaitement les quatre dents de la fourche dirigée droit sur son ventre.

Deux autres lampes s'allumèrent à côté de la première. Malko recula jusqu'au mur. Trois hommes barraient la porte. Il reconnut le patron de l'hôtel, le bon Bavaois au gros ventre. C'est lui qui tenait la fourche : Karl, l'homme au manteau de cuir qui sciait du bois en face du chalet d'Eva, Heinz, le géant au crâne rasé qui avait partagé leur table au chalet : Eva surgit de l'ombre, le visage dur, les bras croisés sur la poitrine. Elle jeta aux trois hommes :

— Vous avez vu ce qu'il a voulu me faire ce salaud !

— *Schweinhundl*[\[15\]](#) éructa le géant.

À toute volée, il envoya une bouteille vide de Steinhegger. visant la tête de Malko. Celui-ci l'évita de justesse, mais un éclat lui ouvrit la joue.

Pourquoi diable Eva l'avait-elle entraîné dans ce piège ?

Il ne se posa pas longtemps la question. Le géant fit un pas vers lui, le menaçant d'une sorte de gourdin terminé par un crochet de boucher.

— Porc, gronda-t-il. Tu n'as jamais connu Rudi !

Sale truc. Très sale truc.

— J'étais sous les ordres de Rudi jusqu'au bout, hurla le géant. Et je ne te connais pas. Tu es un sale Juif. Un sale espion ! Je vais t'ouvrir les tripes.

Le crochet siffla. Malko fit un bond de côté, couvert de sueur. Heinz brandissait de nouveau son arme.

— *Langsam* ! cria une voix impérative.

Il s'arrêta docilement, le crochet en l'air, ses petits yeux injectés de sang ne quittant pas Malko.

— Herr Sturmführer, demanda-t-il d'une voix suppliante, laissez-moi étripier ce salaud tout de suite.

Les mots fondaient de respect dans sa bouche en prononçant le grade.

— Attendez.

Karl, l'homme au manteau de cuir s'approcha de Malko et lui braqua sa lampe dans la figure. Il profita de ce répit pour essuyer le sang qui coulait sur son visage.

— Qui êtes-vous ? demanda Karl.

— J'ai dit mon nom à Eva Guern, fit Malko le plus calmement possible. Il est vrai.

— Il m'a posé un tas de questions sur Rudi, glapit la douce Eva. Il m'a dit qu'il le croyait vivant !

— Vous connaissez Rudi Guern ? continua Karl.

Malko réfléchit un quart de seconde.

— Non, répondit-il.

— Schweinerei ![\[16\]](#) hurla Eva.

Écartant l'homme au manteau de cuir, elle bondit sur Malko. Il reçut un violent coup de genou dans le ventre et elle le mordit au cou, de toutes ses forces. Le géant dut la ceinturer, mais elle continua à envoyer des ruades comme une furie. Pour la calmer, il gronda :

— Calme-toi, Evita. Je vais m'en occuper moi-même. Je te jure qu'il regrettera d'être venu à Rupholding.

Lâchant la jeune fille, il s'approcha de Malko. Une de ses énormes mains se referma autour de son cou. De l'autre, il entreprit de le bourrer de coups de poing. Malko donna des coups de pied, tenta de relâcher l'étreinte qui l'étranglait. Mais le poignet de Karl avait la force et l'épaisseur d'une branche de chêne.

Le géant lui cracha en pleine figure. Ses petits yeux avaient pris une incroyable expression de méchanceté. Malko voulut crier, mais seul, un son étranglé passa ses lèvres. Tous ses muscles devenaient en coton. Dans le lointain, il entendit la voix d'Eva qui criait :

— Tue-le, Kurt !

Encouragement superflu. Tout s'obscurcit et les trois lampes ne furent plus soudain que des points lumineux minuscules qui disparurent d'un coup.

Malko revint à lui, ficelé comme un saucisson. Tout son corps était douloureux. Sans parler de sa gorge. Il avait l'impression d'avoir été piétiné par un rouleau compresseur.

La cabane était maintenant éclairée par une lampe à pétrole accrochée à une solive du plafond. Heinz, Karl, l'homme au manteau de cuir, et l'hôtelier s'entretenaient à voix basse avec Eva. Il ignorait absolument combien de temps s'était écoulé. Il se garda bien de bouger et referma les yeux. Il avait eu le temps d'apercevoir dans un coin sa Samsonite noire, ouverte.

— Laissez-moi le pendre à un croc de boucher, Herr Sturmführer, suppliait Heinz. C'est un chien juif. Ces salauds-là nous ont fait assez de mal.

Karl laissa tomber sèchement :

— Tais-toi, imbécile. Tu veux absolument que nous ayons des ennuis. Otto, qu'as-tu trouvé dans la valise ?

— Un pistolet, Herr Sturmführer, répondit triomphalement l'hôtelier. C'est sûrement un espion juif, ajouta-t-il en baissant la voix. Il est venu fouiner ici à la recherche de ce pauvre Rudi. On vit vraiment une drôle d'époque.

— Ach ! Rudi, coupa Eva d'un ton pleurnichard, quand je pense qu'il n'a pas pu venir fermer les yeux de sa mutti !

Le géant Heinz renifla et reprit son leitmotiv :

— Herr Sturmführer, lais...

— Maulen zu ![\[17\]](#)

Malko complètement réveillé étouffa un cri de joie. Rudi, soi-disant tombé au champ d'honneur n'avait pas pu assister à l'enterrement de sa mère !

Du coup, il fut pris d'une furieuse envie de vivre. Presque involontairement, il avait fait faire à son enquête un pas de géant.

— Voilà ce que nous allons faire, exposait Karl. Heinz va mettre ce type dans le coffre de sa voiture tout à l'heure. Il partira pêcher au lac Toplitz demain matin très tôt.

» Heinz, tu feras bien attention qu'il respire encore à ce moment-là, c'est important. Dès que tu arrives, tu le jettes dans l'eau, mais tu gardes le bout de la corde. Quand tu t'en vas, tu le remotes et tu enlèves les cordes. Tu laisses les pierres dans les poches pour qu'il ne remonte pas tout de suite. Quand on le découvrira, cela ne sera pas facile de l'identifier.

» Pas de brutalité, Heinz, conclut-il rudement, je ne veux pas d'histoires avec la Kripo[\[18\]](#).

— Mais vous êtes le Polizeimeister de Rupholding, coupa Heinz, hilare.

— Justement.

Malko choisit ce moment pour manifester sa présence. Il avait encore une arme secrète, heureusement.

— Pourquoi voulez-vous me tuer ? demanda-t-il calmement.

Les quatre se retournèrent d'un bloc.

— Il n'est pas crevé, ce sale Juif, remarqua la voix acide d'Eva.

L'homme au manteau de cuir s'approcha de Malko et dit d'une voix pleine de mépris :

— Les gens comme vous savent à quoi ils s'attendent lorsqu'ils se font prendre.

Il se tourna vers l'hôtelier :

— Otto, personne ne t'a vu partir avec la valise ?

Le Bavaois bedonnant secoua la tête avec un bon sourire.

— Non, non, Herr Sturmführer. J'ai dit aux petites que finalement l'étranger n'avait pas couché là, qu'il était parti après le bal en voiture pour Munich. Je leur ai même donné cinq marks de sa part.

— Parfait, Otto. Ainsi tout est réglé. Eva, tu vas retourner chez toi. Tu as été avec l'étranger dans le bois et il t'a raccompagnée chez toi ensuite. Tu ne sais rien d'autre.

— J'aurais voulu le tuer de mes propres mains, murmura la jeune fille. Quand je pense que j'ai dû me laisser embrasser et peloter. *Schwein !*

Sans crier gare, elle marcha sur Malko et lui allongea un coup de pied qui rata ses lèvres à dix centimètres. Il était temps de faire quelque chose.

Karl tira la furie en arrière.

— Komm, Eva, komm.

— Herr Sturmführer, cria Malko, voulez-vous avoir l'obligeance de m'écouter quelques instants ?

L'homme au manteau de cuir se retourna, surpris :

— Que voulez-vous ?

— Je pense que vous traitez bien mal un ancien camarade, fit Malko. Si vous voulez bien me déshabiller, vous verrez que je suis des vôtres.

Il y eut un silence qui parut interminable à Malko. Les trois hommes le regardaient, soupçonneux.

— Enlève-lui sa chemise et sa veste, ordonna l'homme au manteau de cuir.

Heinz défit les liens de Malko. Brutalement il lui arracha sa veste et tira sur sa chemise sans même la déboutonner. Malko se trouva torse nu. Sans attendre qu'on l'en prie, il leva le bras gauche, en se rapprochant de la lampe à pétrole.

Les trois firent cercle autour de lui, les yeux braqués sur son aisselle gauche. Puis Heinz explosa :

— *Himmelsherr Gott* ! Pourquoi n'avoir rien dit, Camarade ! J'allais te noyer.

Mais l'homme au manteau de cuir ne s'était pas départi de sa méfiance. Il vint se planter en face de Malko, son visage anguleux sans expression.

— Pourquoi cette comédie et ces mensonges, Herr...

— Linge, compléta Malko. Ce n'est pas de la comédie. Vous ne m'avez pas laissé le temps de l'expliquer.

— À quelle *Kameradschaft* appartenez-vous ?

Malko secoua la tête :

— À aucune, ce serait trop dangereux pour moi.

Il y eut un silence lourd. Il sentait que l'homme, en face de lui, tentait de le jauger. S'il ne parvenait pas à les convaincre, c'était le lac Toplitz.

— Pourquoi avoir menti, au sujet de Rudi, alors ? demanda l'homme au manteau de cuir.

Malko sourit froidement :

— Herr Sturmführer, il y a parfois des parents indignes. Je ne savais pas si Rudi n'avait pas été renié par sa famille. Je devais être prudent.

Eva s'approcha. Son visage avait repris sa douceur. Elle demanda à voix basse :

— Vous avez vraiment connu Rudi ?

Malko secoua la tête lentement.

— Non. J'en ai seulement entendu parler. Par un ami. Je savais qu'il était vivant et à l'abri.

— Pourquoi vouliez-vous le retrouver ?

Malko attendait cette question : il prit l'air le plus convaincant possible :

— J'ai eu le mal du pays. Pourtant, je gagnais bien ma vie en Amérique. Mais l'Allemagne me manquait. J'ai commis l'imprudence de revenir. On m'a dénoncé. Sans l'intervention d'un ami, je serais en prison aujourd'hui. Il faut que je me cache. Dès que je serai parti d'ici, je tenterai de franchir la frontière.

— Mais vous pouvez rester ici, fit spontanément Otto, l'aubergiste.

Malko secoua la tête :

— C'est trop dangereux pour vous. On veut ma peau. C'est pour cela que j'ai un pistolet. Je ne veux pas vous faire courir de risques. Rupholding est un petit village, il y aurait des bavardages, on saurait

vite qu'il y a un étranger.

Le gros aubergiste le regardait, indécis, tenant toujours son pistolet à la main. Karl lui fit un signe discret et il reposa l'arme dans la mallette.

— Si ce que vous dites est vrai, dit lentement l'ancien Sturmführer, nous pouvons vous venir en aide. De toute façon, il n'est pas question que vous partiez ce soir. Otto, veux-tu...

Eva lui coupa la parole :

— Si vous permettez, je vais prendre soin de lui, Herr Karl. Ce sera plus discret qu'à l'hôtel.

— Qu'avez-vous fait de ma voiture ? demanda Malko.

— Elle est dans mon garage, fit Karl. Je comptais la conduire à Munich cette nuit.

Malko s'était rhabillé tant bien que mal. Dès qu'il fut prêt, Karl donna le signal du départ, en ouvrant la porte. Ils sortirent à la queue leu leu de la cabane, le géant Heinz fermant la marche. Tandis qu'ils avançaient dans l'obscurité, l'ancien Sturmführer se rapprocha de Malko.

— Herr Linge, qui êtes-vous réellement ? demanda-t-il à voix basse.

Malko répliqua sur le même ton :

— Herr Sturmführer, je préfère dans votre intérêt que vous ne le sachiez pas. Je ne voudrais pas mettre un homme de votre valeur en danger. Plus tard peut-être. Je peux seulement vous dire que l'Obergruppenführer Sepp Dietrich m'honorait de son amitié.

L'autre sembla favorablement impressionné par cette discrétion. Malko sentit qu'il avait marqué un point. Il ne risquait pas d'être contredit : Sepp Dietrich avait été enterré l'année précédente.

Il retrouva avec soulagement le grand chalet et ses flonflons. Avant d'entrer, ils se séparèrent. Karl et Otto continuèrent tandis que Malko entraît avec Eva et Heinz.

Il n'y avait plus guère qu'une poignée d'ivrognes et quelques couples qui se pelotaient dans les coins. Heinz commanda une tournée de Steinhegger. Il regardait, honteux, le cou rouge et endolori de Malko et la balafre sur sa joue.

Il leva son verre :

— *Prosit !* À toi, camarade. Honneur et fidélité !

— Honneur et fidélité, répéta Malko.

La devise de la SS.

Il reposa son verre. Heinz pencha son énorme masse à travers la table :

— Pardonne-moi, pour tout à l'heure, camarade. Mais on ne peut

plus avoir confiance en personne.

— Mais, comment se fait-il que tu n'aies pas eu d'ennuis, toi ? objecta Malko, adoptant le tutoiement.

Heinz eut un geste fataliste.

— Ach ! je n'étais pas officier, moi. Ils m'ont laissé tranquille très vite. Mais nous avons dû aider bien des camarades. Quand je pense que ce pauvre Rudi n'a pas embrassé sa mutti avant de mourir. Tiens, c'est inhumain.

— Inhumain, fit Malko en écho.

Heinz se leva après un dernier Steinhegger et s'éloigna en titubant : l'émotion d'avoir retrouvé un frère d'armes et l'alcool. Eva, qui n'avait pas adressé la parole à Malko depuis la cabane, posa sa main sur la sienne et murmura, les yeux humides :

— Pardon pour tout ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je... je vous ai fait mal ?

— Ce n'est pas grave, assura Malko. Mais votre ami Heinz m'a un peu ébranlé, j'aimerais me coucher.

Elle se leva aussitôt, soumise.

— Venez, nous rentrons.

Ils regagnèrent le village sans un mot. À mi-chemin, Eva prit la main de Malko. Lorsqu'ils passèrent devant le Gasthaus zum Post, Malko demanda :

— Où allons-nous ?

— À la maison.

Il n'y avait plus une lumière dans Rupholding. Eva précéda Malko dans l'escalier du chalet et ils se retrouvèrent dans la pièce qu'il connaissait déjà. Il posa sa Samsonite sur la table, tandis qu'Eva refermait soigneusement les volets, donnait un tour de clé à la porte et pliait la courte pointe rose du grand lit de bois.

Jamais Malko ne s'était déshabillé aussi vite. Son corps était marbré de bleus virant au noir. L'un d'eux au moins, était dû au talon pointu de la douce Eva.

Gardant son slip par décence, il se glissa dans le lit. Eva vint à côté de lui. Lentement, elle commença à défaire les lacets de son corsage bavarois. Elle cambra deux seins pleins et durs, puis s'attaqua à sa jupe. Elle agissait avec autant de naturel que si Malko avait été depuis toujours son amant... Mais il n'en vit pas plus : il dormait.

Un peu plus tard il rêva qu'il était dans la cabane, que le gros Heinz pesait de toutes ses forces sur son ventre. Il se réveilla en sursaut et machinalement envoya sa main droite vers son ventre. Il rencontra les cheveux blonds d'Eva. Lovée contre lui, elle s'activait presque religieusement.

La chambre était dans l'obscurité et il ignorait absolument quelle heure il pouvait être. Il caressa les cheveux d'Eva et elle s'interrompit un instant pour murmurer d'une toute petite voix :

— Je t'ai fait mal tout à l'heure. Je dois me faire pardonner.

Il était si fatigué qu'il ne songea pas à discuter une telle évidence. De toute façon, Eva ne se préoccupait pas de ses réactions. Un peu plus tard, elle se pelotonna contre lui et murmura :

— Tu as aimé ?

Il eût été mensonger de prétendre le contraire. Mais, de nouveau la fatigue eut raison de ses velléités érotiques.

* * *

Lorsqu'il se réveilla pour de bon, il faisait grand jour et les volets étaient ouverts. Eva n'était pas là. Mais elle revint au moment où il finissait de s'habiller. Elle semblait joyeuse et détendue, et vint s'asseoir sur le bord du lit :

— J'ai parlé avec Karl, ce matin, expliqua-t-elle. Je l'ai convaincu. Nous allons t'aider à te cacher. Là où se trouve Rudi.

Malko crut que son cœur allait s'arrêter de battre dans sa poitrine.

— Il est en Allemagne ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle secoua la tête tristement.

— Non. Il est très loin. Je ne sais pas moi-même. Il n'écrit jamais, comme s'il nous avait oubliés. Je crois qu'il a peur. Mais je serais tellement contente de le revoir. Je ne me souviens pas de lui, j'étais si petite...

— Mais comment allons-nous faire, alors ?

Eva sourit :

— Karl m'a donné une adresse à Munich. Là, on nous dira où il faut aller ensuite. Ce sont des gens sûrs. Odessa. Ils ont fait évader des centaines des nôtres qu'on n'a jamais retrouvés. Karl les connaît bien.

— Tu tiens à venir avec moi, demanda-t-il ? Cela peut être dangereux. Je suis un homme traqué.

Elle haussa les épaules.

— De toute façon, je m'ennuie à Rupholding. Et puis, je peux t'être utile. Cela te gêne que je vienne ?

— Non, non, se hâta de dire Malko.

Il s'attabla devant un énorme bol de café au lait. Il était près de midi et un joyeux soleil illuminait la pièce. Il préférait ne pas trop penser à l'avenir. Cela avait été relativement facile de tromper Heinz, Karl et Eva. C'étaient des amateurs pleins de zèle qui n'allaient pas au fond des choses. Mais maintenant il allait avoir à faire à de vrais professionnels. Les gens d'Odessa – Organisation der SS angehörig –

avaient passé à la barbe des services de renseignements alliés des milliers de nazis. Personne ne savait au juste jusqu'où s'étendait le réseau de leurs complicités, mais il était énorme et complexe. Ils disposaient d'argent, d'archives et de fanatiques.

— Malko aurait du mal à tenir longtemps son rôle de SS. Il risquait sa peau. Connaissant la filière, il devenait terriblement dangereux pour Odessa.

Il fallait donc qu'il tienne jusqu'au moment où il se trouverait en face de Rudi Guern.

— Tu es prêt ? demanda Eva. Nous devons partir.

— Je suis prêt.

Fugitivement, il regretta le chalet qui sentait bon le sapin. Vers quels dangers Eva l'entraînait-elle involontairement ? Sans parler de Ferenczi qui allait se mettre à sa recherche, ne le voyant pas réapparaître...

CHAPITRE VII

La voiture était arrêtée à cinq cents mètres environ de l'entrée de Rupholding, là où la route fait un coude en montant, sur un petit rond-point naturel qui dominait tout le village.

La circulation était assez intense, mais personne ne prêtait attention aux deux occupants de la vieille Opel grise. L'un d'eux sortit pour se dégourdir les jambes. Il était grand et solide, avec un visage bronzé, des yeux bleus et une courte moustache blonde. Son costume de gros tweed verdâtre typique des Allemands du Nord, jurait avec son élégance naturelle.

Il urina contre un arbre et se rassit près de son compagnon.

Ce dernier était encore plus grand, mais un nez en bec d'aigle et une fossette au menton lui donnaient un air enfantin. Il fumait, les mains appuyées sur le volant.

Soudain, il jeta un coup d'œil sur le rétroviseur et jeta un mot bref à son compagnon. Une voiture arrivait sur la route, derrière eux.

Aussitôt, le blond posa sur ses genoux la puissante paire de jumelles avec laquelle il observait un petit chalet à un kilomètre de là. La voiture passée, il reprit son guet.

De loin, on aurait dit deux paisibles citadins observant la vie des oiseaux. Les petits chapeaux tyroliens verts, posés sur la plage de la lunette arrière étaient, eux aussi, typiquement allemands.

Pourtant, Ben Uri était né à Tel-Aviv et Hayim Agmon à Jaffa...

C'étaient deux *sabras*, des Israéliens nés en Israël.

En temps normal, ils cultivaient les champs d'un kibboutz, près de la frontière syrienne.

Mais en 1945, ils étaient tous les deux dans la brigade juive de l'armée anglaise. Ils s'étaient battus en Italie, puis avaient sillonné l'Allemagne à la recherche des criminels de guerre.

Depuis, reconvertis à l'agriculture, ils faisaient des « heures supplémentaires ». Ils comptaient parmi les initiateurs du mouvement « Ceux qui n'oublieront jamais ».

De multiples informateurs bénévoles et anonymes, dans tous les coins du monde recueillaient des renseignements pour eux. Lorsqu'un nazi était identifié à coup sûr, qu'on était sûr de ses crimes, Ben Uri et Hayim Agmon disparaissaient de leur kibboutz. Pour une semaine, un mois ou trois mois.

Ils parlaient parfaitement arabe, allemand, hébreu et anglais. Leur physique leur permettait de se faire passer pour d'exemplaires « aryens ». Lorsqu'ils portaient en mission, ils avaient des passeports parfaitement imités, fournis par les Services secrets israéliens. Mais en cas de coup dur, ils savaient qu'ils ne pourraient faire appel à leur pays.

Parfois un de leurs amis disparaissait. Les gens d'Odessa étaient sans pitié eux aussi. Mais c'était un risque accepté.

Ben Uri et Agmon tâchaient toujours d'éviter l'affrontement direct. Dans le coffre de leur voiture, il y avait un fusil 22 long rifle, à haute vitesse initiale, muni d'une lunette, plus quelques babioles moins voyantes, mais tout aussi efficaces, sinon plus.

Ben Uri régla fiévreusement les jumelles. Là-bas, deux silhouettes venaient de sortir du chalet.

— Le voilà, dit-il d'une voix calme.

Dans ses oculaires, il voyait très distinctement l'homme blond et la jeune fille qui l'accompagnait. Les deux montèrent dans une Ford Taunus grise arrêtée devant le chalet et aussitôt la voiture démarra, vers la sortie opposée du village.

L'Israélien posa ses jumelles et tourna la clé de contact. Avec leur grosse 250 SL, ils rattraperaient facilement la petite voiture.

— Pourquoi crois-tu qu'il est revenu ? demanda Hayin Agmon.

L'autre haussa les épaules.

— Mal du pays. Puis, ils se sentent sûrs d'eux maintenant.

— Il a quand même eu du culot d'avoir été voir Wisenthal.

— Ce n'était pas bête. Si le vieux père Simon n'avait pas un sixième sens pour flairer ces salauds, il serait tranquillement en train de se réinstaller dans son village, avec la complicité de tous ses concitoyens, tu peux en être sûr.

Ben Uri froissa au fond de sa poche un télégramme.

— Et après avoir liquidé le dernier témoin atteignable. Pauvre Isak Kulkin.

Ben Uri ralentit. La petite Taunus était à cinq cents mètres devant eux.

— C'est bizarre, cette histoire, dit-il. Ce type n'avait aucune raison d'aller à Athènes. Le vieux Kulkin ne serait jamais revenu en Allemagne. Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

Agmon caressa ses moustaches :

— On ne saura jamais pourquoi il l'a tué, mais il l'a tué. Tu ne crois quand même pas que c'est une coïncidence ? Il demande l'adresse de Kulkin et deux jours après, l'autre se fait tuer par une voiture. Et, en plus, on a la preuve que Guern a été à Athènes... En

tout cas, ce sera le dernier Juif qu'il aura tué...

Les deux voitures se suivaient tranquillement. Jusqu'à l'embranchement de l'autoroute de Munich, il n'y avait aucun problème.

C'est un long enchaînement qui avait conduit Ben Uri et Agmon sur cette petite route de Bavière. Après la visite de Malko à Simon Wisenthal, ce dernier pris de soupçons, avait envoyé à Isak Kulkin un télégramme le mettant en garde.

Le télégramme était revenu le lendemain. Avec la mention « décédé ».

Le reste s'était joué au téléphone. Wisenthal avait appris la façon étrange dont Isak Kulkin était mort. Les deux Israéliens étaient déjà alertés. Leur seul changement de plan avait été une escale à Athènes. À Athènes, où une rapide enquête leur avait appris la présence de Malko Linge, alias Rudi Guern. Cela ne faisait qu'une raison supplémentaire de liquider l'ancien Scharführer. Maintenant, c'était une question d'heures. Ils étaient venus spécialement en Allemagne pour cela. En regardant l'arrière de la Taunus, Ben Uri se sentait pris d'une sombre excitation. La joie de débarrasser la terre d'un monstre.

Un monstre, le Scharführer Rudi Guern en était un sans aucun doute.

* * *

La voiture stoppa dans un grincement de freins devant le Gasthaus zum Bahnhof. Une grosse Opel Admirai cossue, mais boueuse. Le conducteur sortit précipitamment, poussa la porte du Gasthaus et ressortit presque aussitôt pour remonter dans son véhicule.

Il repartit et rengagea sa grosse voiture dans un étroit chemin de terre à la sortie du village, pour stopper près du chalet des Guern. De nouveau l'homme grand et brun grimpa quatre à quatre l'escalier et frappa plusieurs fois à la porte du second étage. N'obtenant aucune réponse, il ressortit et s'approcha d'une petite fille qui jouait avec des éclats de bois.

Tirant une pièce d'un mark de sa poche, il la lui tendit avec un grand sourire :

— Tu n'as pas vu Fräulein Guern ?

La petite hésita un instant, puis dit d'une voix fluette, mais posée :

— Elle est partie avec un monsieur.

Janos Ferenczi serra les lèvres. Se forçant à sourire, il s'accroupit près de la petite fille.

— Comment il était le monsieur ?

Mais c'était une question qui dépassait sa compétence. La fillette resta muette. Ferenczi changea alors de tactique.

— Il y a longtemps qu'ils sont partis ?

La petite secoua la tête.

— Non, pas longtemps.

— Ils étaient en voiture ?

— Oui. Ils sont partis par là.

Sa petite main potelée montrait la direction de Munich. Janos Ferenczi redressa sa haute taille, effleura les cheveux de l'enfant et remonta en voiture.

Le front plissé, ses tics nerveux lui secouant le visage, il conduisait avec application, mais très vite, en se maudissant intérieurement. Il aurait dû penser plus tôt au Rupholding. Que faisait ce diable de S.A.S. avec la sœur de Rudi Guern ?

La longue fille brune assise à côté de lui alluma une Benson et remarqua calmement :

— Ne t'énerve pas, Janos, nous les rattraperons.

Ce n'est pas la peur qui la faisait parler, mais le désir sincère de rassurer son compagnon. Elle n'avait jamais peur en voiture. Elle avait assez peu de sensibilité d'ailleurs. Peu de choses la faisaient vibrer, à vrai dire. Une de ses rares joies était de battre à mort une très jolie fille, de l'entendre crier, de la voir se rouler à ses pieds et ensuite de la tuer.

C'est pour ces moments trop rares – la fantaisie fuyait de plus en plus les Services spéciaux – qu'elle continuait à vivre avec Janos Ferenczi aux trois quarts impuissant et radin comme un Ecossais.

Ce dernier était furieux et décontenancé. Depuis le début de cette affaire, sa victime le prenait chaque fois à contre-pied. Il freina avant la bretelle de raccordement à l'autoroute, puis s'engagea sur la piste en ciment et écrasa immédiatement l'accélérateur. Il avait quatre-vingt-dix kilomètres pour rattraper l'autre voiture.

* * *

Une grenouille somptueusement verte poinçonnait les tickets dans le trolleybus. En face de Malko, un Pierrot tout blanc avec une Colombine étaient serrés sur la banquette. Il regarda Eva en coin. En Walkyrie, elle était parfaite. Sa généreuse poitrine débordait largement de son corsage et son casque à pointes n'étonnait personne. Lui avait dû se contenter d'un modeste uniforme de hussard de la mort, vingt-cinq marks par jour, tout compris.

Munich était en folie. La seule façon de s'y faire remarquer était d'être habillé normalement. Le receveur de trolley en grenouille n'étonnait personne. Malko avait même vu sortir d'une église un

prêtre avec un chapeau pointu ! Le tram stoppa et un couple monta. L'homme en smoking, la femme en robe du soir, tous les deux avec d'énormes faux nez écarlates. Immensément graves.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Au bal de Bayerischerhof, fit Eva joyeuse.

Ils étaient arrivés à Munich la veille. Eva avait conduit Malko directement dans un petit studio à côté du restaurant La Bonne-Auberge dans Schwabing, le quartier bohème de Munich. La clé était dans la boîte aux lettres et ils n'avaient vu personne. La jeune fille avait appris à Malko que ce studio était une des étapes de la chaîne d'évasion Odessa. C'est là qu'on leur donnerait par téléphone le top du départ et leur prochain rendez-vous.

Malko était sur des charbons ardents. Il aurait voulu partir tout de suite, mais il n'y avait rien à faire. Eva ne connaissait pas encore la prochaine étape de leur voyage. « On » devait la leur téléphoner.

C'est Eva qui avait insisté pour sortir, Malko continuant à jouer son rôle d'homme traqué. Ce qui n'était pas entièrement faux.

— Tu ne crains rien, lui avait-elle promis. Tout le monde est déguisé. Et c'est le jour des femmes, aujourd'hui. Ce sont elles qui invitent leur cavalier...

Elle avait été louer les costumes et Malko avait dû se laisser faire, bon gré mal gré. Pour plus de vraisemblance, il avait glissé son pistolet dans sa ceinture, sous son déguisement. De toute façon, c'était plus sûr que de le laisser traîner, dans le studio, dont des inconnus possédaient la clé.

Au moment où ils allaient partir, le téléphone avait sonné. Eva avait décroché et écouté quelques secondes. Son sourire radieux apprit à Malko avant ses mots ce qui arrivait :

— Nous partirons demain matin, annonça-t-elle. Pour la France. Le rendez-vous est sur un bateau, le *White-Devil*. Il sera à Saint-Tropez à partir de demain matin. Nous devons demander Francisco Juarez.

— Partons tout de suite, proposa Malko. Nous roulerons de nuit.

Eva eut une moue de gamine et lui passa les bras autour du cou :

— *Lieblisch*, j'ai tellement envie d'aller à ce bal ! Et de passer une nuit tranquille avec toi...

Elle appuyait son corps sain et ferme contre lui, sans équivoque. Puis, sans attendre sa réponse, elle l'entraîna par la main. Jusqu'au trolleybus à la grenouille.

Ils descendirent sur la petite place où se trouvait l'immeuble imposant du Bayerischerhof, l'hôtel le plus cossu de Munich. Un cordon de policiers en longues capotes blanches canalisait la foule des badauds. L'entrée coûtait vingt marks.

C'était la foire d'empoigne dès les portes tournantes. Une foule bigarrée, hurlante, déjà ivre, s'écrasait dans l'étroit tambour. Eva manqua y laisser un sein et parvint à tirer enfin Malko à l'intérieur.

Cela tenait de Helzappopin, du métro à six heures et du grand désert d'Arabie pour la température. La sueur coulait sur la peau des travestis transformant les visages en palettes de peintre abstrait. Un orchestre jouait dans chaque salle. C'était délirant. Des couples étaient étendus partout à même la luxueuse moquette, ivres de bière et de bruit, flirtant ou buvant leur alcool. D'autres oscillaient sur les pistes de danses. Des bandes de jeunes parcouraient en hurlant les escaliers, en de tumultueuses farandoles.

Une énorme mémère, rose comme un jambon de Westphalie, moustachue comme un grenadier, sanglée dans une tunique de fée Carabosse, se jeta sur Malko et lui appliqua un baiser gluant sur la bouche. Il lutta de toutes ses forces, mais elle avait des avant-bras comme des jambonneaux. Finalement, pour s'en débarrasser, il lui bourra sournoisement les tibias de coups de pieds. Au diable la galanterie ! C'était un cas typique de légitime défense.

— Vous allez la vexer ! dit Eva. Aujourd'hui tout est permis.

Malko parvint enfin à se dégager et s'accrocha comme un noyé au bras de sa cavalière. C'est ce qu'on doit appeler les horreurs de l'amour. Pudibonds et réservés d'ordinaire, les Bavarois perdaient toute retenue durant les trois jours du carnaval. Ils échangeaient des plaisanteries salaces de table à table. Des serveuses rubicondes aux épaules de catcheur amenaient inlassablement sur les tables des chopes de bière d'un litre par cinq ou six !

Des femmes se détachaient d'un groupe et allaient embrasser un autre homme, au vu et au su de leur cavalier. Un immense chauve avec des moustaches de cosaques déguisé en page, vint arracher Eva à Malko, pour l'entraîner sur la piste.

Yul Brynner vu par Frankenstein ! Eva gloussa et se laissa faire. Malko la vit plonger dans un tourbillon de foule, une des mains du géant enfoncée dans son corsage jusqu'à l'avant-bras.

Il ne resta pas seul longtemps. Un lutin en minijupe, avec une magnifique crinière blonde, vint s'asseoir sur ses genoux. Elle sentait la sueur et le parfum bon marché, mais cela valait mieux que la mégère de l'entrée. Déjà sa nouvelle cavalière lui jetait les bras autour du cou, lui soufflant au visage une haleine empestée de bière. Il voyait sa maigre poitrine bringuebaler sous son caraco.

— Tu es chou, toi ! fit-elle. Comment tu t'appelles ? Moi, c'est Helga !

Malko bredouilla une vague réponse et voulut se lever. Mais

Helga était tenace. Elle se mit debout et tira Malko vers le magma humain qui se pressait sur la piste.

— Dansons ! intima-t-elle.

Pour plus de sûreté, elle glissa ses deux mains entre la chemise et le pantalon de Malko, derrière ses reins, le retenant solidement contre elle. Eva avait disparu. Personne ne savait exactement ce que jouait l'orchestre et cela n'avait d'ailleurs aucune importance. Helga profita du rythme lent pour se coller à Malko, comme une ventouse lubrique.

Espièglement, elle lui mordilla l'oreille en lui murmurant des obscénités à faire rougir un chameau. Il apprit accessoirement qu'elle ne portait jamais de culotte pendant le carnaval. Horrible détail !

Soudain, deux joueurs de banjo 1925 avec des canotiers et des vestes rayées surgirent de la foule et se mirent à tourner autour du couple en faisant mille pitreries. Ils étaient gais, bronzés et sympathiques. Le plus grand avait une petite moustache blonde. Malko leur sourit et Helga leur cria une obscénité et remonta son caraco pour leur montrer sa poitrine. Elle était ivre morte.

Malko aperçut le casque à pointe d'Eva. Elle était assise sur les genoux du Yul Brynner, une gigantesque chope de bière à la main.

Les joueurs de banjo continuaient leur danse autour d'eux. À croire qu'ils avaient des vues sur Helga. Un nouveau personnage fendit la foule : un Méphisto tout de noir vêtu, le visage couvert d'un masque rouge avec deux cornes sur le front. Helga poussa un cri de joie et lui fit un pied de nez.

Malko en profita pour filer à l'anglaise. Il ne souhaitait qu'une chose : récupérer Eva et quitter cet endroit dément. Il la chercha des yeux, mais elle s'était volatilisée avec son géant moustachu. Courageusement, il plongea dans la foule à sa recherche.

Mais, au début d'un couloir, il se trouva nez à nez avec un autre hussard de la mort, en tout point semblable à son propre déguisement. L'autre tomba dans ses bras avec un rugissement de joie. Il voulait à toute force offrir à boire à Malko et l'entraîna dans la direction d'où il venait.

Ils arrivèrent devant un bar et le second hussard de la mort commanda deux chopes de bière. Malko ne savait plus comment s'en débarrasser.

Brusquement les lustres vacillèrent et s'éteignirent tous ensemble, dans un concert de beuglements avinés ! Malko ne fit ni une, ni deux : abandonnant sa bière et son encombrant sosie, il fonça vers la première salle où il avait perdu Eva. Même si le géant lui avait fait subir les derniers outrages, il avait eu largement le temps d'en user et d'en abuser. L'obscurité n'était pas totale et permettait de se diriger

facilement.

Mais la foule était si dense qu'il ne parcourut pas plus de dix mètres avant que la lumière ne se rallume. Un brouhaha et des cris le firent se retourner. Des gens faisaient cercle autour de quelque chose par terre, à l'endroit où il se trouvait quelques secondes plus tôt. Mû par un brusque pressentiment. Malko fit demi-tour. Il croisa les deux joueurs de banjo et éprouva une impression bizarre. Comme s'ils avaient eu un sursaut horrifié en le voyant.

Un corps était étendu à terre, près du buffet. Le second hussard de la mort. Une de ses mains crispées tenait encore un pan de la nappe blanche. Ses yeux étaient révulsés et ses traits avaient déjà le teint plombé de la mort.

Écartant brutalement les curieux, Malko s'agenouilla et se pencha sur le corps, examinant le visage de l'inconnu.

Tout de suite, il remarqua la légère humidité de la peau, qu'on aurait pu prendre pour de la transpiration. Et il sentit l'odeur très légère d'amande amère.

L'acide prussique.

L'homme venait d'être assassiné avec un pistolet projetant à bout portant de l'acide prussique pulvérisé. Une arme totalement silencieuse. Le poison pénétrait dans l'organisme par les pores de la peau et provoquait l'arrêt presque immédiat du cœur et la mort. Dans cinq minutes les gouttes d'acide et l'odeur auraient disparu et il n'y aurait plus aucune trace du meurtre.

C'était un crime de professionnel. Malko se redressa. Il avait encore dans l'œil la surprise horrifiée des deux joueurs de banjo : c'était lui qui était visé et non l'autre. Et les assassins étaient passés sous son nez !

Trompés par la pénombre, ils avaient tiré le mauvais hussard !

À la fois glacé et fou de rage, il se releva et fonça dans la direction où les deux hommes avaient disparu.

Une main se posa sur son épaule, et il se retourna, d'un bloc, sur la défensive.

— Vous ne les rattraperez pas, fit une voix qu'il connaissait bien.

Janos Ferenczi en Hamlet avait grande allure. Derrière le loup de velours, les yeux noirs fixaient Malko avec une expression narquoise. Celui-ci voulut se dégager, mais les doigts de fer du Tchèque le retinrent.

— C'est vous qui m'avez envoyé ces tueurs ? demanda Malko.

— Imbécile, siffla Ferenczi, je ne les connais même pas. Mais j'avais remarqué leur manège depuis tout à l'heure. Je suis arrivé trop tard pour vous prévenir.

Malko dit amèrement :

— Vous devez être content ! Puisque c'est vous qui les avez mis sur ma piste.

La cicatrice de Ferenczi devint pourpre :

— C'est vous. Avec votre stupide visite à Simon Wisenthal. Maintenant ils sont sûrs que vous êtes Rudi Guern. Sans que nous leur ayons rien dit !

Malko resta un instant interdit.

C'était trop drôle. Le Hongrois semblait fou de rage. Ainsi, il était pris à son propre piège. Puis, il éclata d'un rire nerveux.

— Eh bien, vous n'avez plus qu'à veiller sur moi ! Sinon, votre belle combinaison tombe à l'eau.

Il se dégagea brutalement et partit à grandes enjambées. Janos Ferenczi lui cria :

— N'oubliez pas que je peux encore vous sauver la vie.

Mais Malko n'écoutait plus. Les flonflons et les cris ne parvenaient même plus jusqu'à son cerveau. Il était dans un état de rage insensée. Certes, le Tchèque avait joué à l'apprenti sorcier. Mais la victime, c'était lui, Malko.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Il devait retrouver Rudi Guern. Avant que les autres ne le tuent. Par chance, il trouva Eva facilement. Elle avait quitté le géant pour un bel arien blond qui l'embrassait à bouche-que-veux-tu. Malko lui saisit la main droite et tira, l'arrachant de son partenaire. Elle ouvrit la bouche pour protester quand elle vit le regard de Malko.

Alors, docilement, elle le suivit, laissant le beau blond dans un état peu descriptible avec des mots honnêtes.

L'air frais de dehors la dégrisa.

— Qu'arrive-t-il ? demanda-t-elle.

— On a failli me tuer, dit sombrement Malko. Quelqu'un d'autre est mort à ma place.

Il monta dans la voiture et lui ouvrit la portière. Elle était devenue toute pâle et se mordait les lèvres.

— Qu'allons-nous faire ?

— Partir de Munich immédiatement.

CHAPITRE VIII

L'imposante masse blanche du *White-Devil* semblait prête à écraser Malko et Eva. La jeune fille regarda l'énorme coque qui mesurait presque quarante mètres de long avec un infini respect.

— Ce sont des gens puissants qui protègent Rudi, murmura-t-elle.

C'était bien l'avis de Malko. Au moment de franchir l'étroite passerelle d'acajou verni, reliant le pont au quai du port de Saint-Tropez, il eut une imperceptible hésitation. Cette fois, il se jetait vraiment dans la gueule du loup. Les SS naïfs et féroces de Rupholding étaient d'aimables plaisantins à côté des grands chefs nazis qui avaient réussi à sauver leur peau et leur argent et vivaient tranquillement au soleil.

Le *White-Devil* était un superbe trois-mâts à la coque immaculée. Ancré dans le nouveau port de Saint-Tropez, derrière le grand parking, il était à l'abri des regards curieux, mais ses hauts mâts dépassaient de loin toutes les autres mâtures.

Son discret pavillon panaméen n'apprenait rien sur la vraie nationalité de son propriétaire.

En équilibre sur la passerelle instable, Malko se retourna une seconde, comme pour admirer la vue des maisons serrées le long du port. Il cherchait la silhouette rassurante de Krisantem. Le Turc aurait dû être là. Ou il était soigneusement planqué, ou il avait raté son avion.

Très sale truc, dans ce cas.

Deux marins massifs, à la même trogne basanée et noire, glissèrent sur le pont luisant comme un miroir, à la rencontre des deux arrivants. Peu engageants. Ils portaient tous les deux sur leur T-shirt *White-Devil* brodé en lettres d'or.

— Nous sommes les amis de Munich de Herr Francisco Juarez, annonça fièrement Eva en allemand.

L'un des deux gorilles parut comprendre, fit demi-tour et disparut dans les profondeurs du *White-Devil*. L'autre, bras croisés, les pieds nus plantés sur le pont à angle droit, barrait le pont devant Eva et Malko.

La confiance ne régnait pas.

Le second marin réapparut et fit un louable effort pour arracher un sourire à son horrible trogne.

— Herr Francisco vous attend, annonça-t-il dans un allemand à

faire sursauter Goethe dans sa tombe.

Eva se précipita joyeusement vers l'escalier conduisant aux entrailles du voilier. Malko suivit plus lentement. Avant de disparaître dans la pénombre, il eut un regard pour le ciel bleu. Cette fois la piste le mènerait jusqu'à Rudi Guern. Ou jusqu'à un tonneau de ciment au fond de la Méditerranée.

Ébloui, après la violente clarté du port, il tâtonnait dans la pénombre, au pied de l'escalier. Il trouva la poignée d'une porte et l'ouvrit, débouchant dans un salon somptueux occupant toute la partie centrale du *White-Devil*. Une commode Louis XV, des fauteuils assortis, un ravissant secrétaire en marqueterie, ainsi qu'un canapé de velours fauve, occupant tout un angle de la pièce, faisaient oublier que l'on se trouvait sur un bateau.

Aux murs, deux petits Utrillo équilibraient un grand Dufy. Une épaisse moquette complétait cet ensemble féerique.

— Bien... bienvenue à bord du *White-Devil*, fit une voix de basse, en allemand.

Francisco Juarez était assis sur le canapé de velours fauve. Vision d'Apocalypse. Son torse en forme de barrique était boudiné dans un pull blanc en soie à col roulé. Un pantalon jaune canari moulait les jambons de ses cuisses de façon presque obscène. Ses multiples mentons reposaient paisiblement les uns sur les autres, tremblotaient légèrement quand il parlait.

Le pull sans manche découvrait les avant-bras couverts d'une toison rousse incroyablement touffue.

Le visage fascina Malko : des yeux de porcelaine bleue, transparents et fixes, proéminents comme ceux d'un saurien, une imposante moustache rousse cachant presque entièrement les lèvres minces et un nez tellement crochu qu'il en était caricatural. L'ensemble était pourtant loin de dégager une impression comique. Lorsque Francisco Juarez se leva pour serrer la main de Malko, ses mouvements dégagèrent une impression de force extraordinaire. De plus près, Malko aperçut une grosse loupe cachée entre les cheveux, juste au sommet du crâne.

La poignée de main faillit lui broyer les doigts. Francisco Juarez le dévisageait, le visage impénétrable. Eva le dévorait des yeux. L'attirance de la force brutale. D'une voix étranglée, elle rompit le silence :

— Herr Francisco – elle buta sur le prénom espagnol et se reprit – Herr Juarez est au courant de votre problème. Il a promis à nos amis de Munich de vous donner une protection efficace...

— Dé... défi... native, cracha l'autre. Les-les amis de nos a... amis

s... sont mes amis.

Il n'y avait pas la moindre trace d'ironie dans sa voix, mais Malko se sentit instinctivement sur ses gardes. La présence de Francisco Juarez lui causait un malaise presque physique. Il se força à l'examiner pour tenter de percer sa vraie personnalité. S'il s'appelait *vraiment* Juarez, lui était le fils du pape. Il réalisa soudain qu'il était en train de commettre une folie. Son histoire ne tiendrait pas cinq minutes devant des *vrais* SS. Comme Francisco Juarez, par exemple.

Pour disposer de tant de moyens, il devait faire partie des plus hautes instances nazies, de ceux qui utilisaient tranquillement les fonds cachés à l'étranger, à la fin de la guerre.

Il eut envie de filer. Immédiatement. Tant pis pour Rudi Guern. Il devait y avoir une autre façon de le retrouver. Mais Francisco Juarez s'était mué en hôte parfait :

— Un peu d'alcool, Herr... Linge, je crois ? demanda-t-il. J... j'aime retrouver d... de vieux camarades.

— Moi aussi.

Malko sourit. Crispé.

Il pensait à Krisantem et à son lacet. Quel beau tour de cou pour son vis-à-vis.

— Un peu de vodka, s'il vous plaît.

Francisco Juarez frappa dans ses mains. Les deux gorilles qui les avaient accueillis firent trembler l'échelle sous leur pas. L'un d'eux s'approcha du plateau chargé de bouteilles et fit le service, tandis que l'autre restait debout près de la porte, les bras croisés sur la poitrine.

Ils burent tous les trois en silence.

Soudain, un bruit de chaîne arriva de l'avant. Malko tendit l'oreille. On remontait l'ancre. Aussitôt une légère vibration fit trembler le *White-Devil*. Il posa son verre, sérieusement inquiet.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— N... nous ap... pa... pareillons, répondit Francisco Juarez.

Il ne dit pas pourquoi. Les yeux de porcelaine bleus ne quittaient pas Malko. Appuyé aux coussins, il jouait avec son verre vide. On entendit des gens courir sur le pont, des ordres criés en allemand et en espagnol. Puis le grondement des moteurs augmenta : lentement, le *White-Devil* s'éloignait du quai.

Eva battit des mains :

— *Wunderbar* ! Herr Juarez, c'est la première fois que je vais en mer !

Francisco Juarez eut un bon sourire.

— À propos, demanda-t-il à Malko, dans qu... quelle unité étiez-vous, mon cher camarade ?

Par moments, il ne bégayait pas du tout. Mais il se concentrait tant que sa moustache en tremblait.

Devant l'hésitation de Malko, il répéta :

— Ah ! Je comprends votre discrétion. Permettez-moi de me présenter moi-même. Obergruppenführer Anton Brunner.

— Division Sepp-Dietrich, fit mécaniquement Malko, 17^e Panzergrenadier SS.

— Mais ce n'est pas pour cela que l'on vous a fait des ennuis, remarqua paternellement Anton Brunner.

Malko hésita un court instant avant de répondre :

— Non. Mais j'ai été muté aux Totenkopfverband. Détaché au camp de Birkenau...

— *Ach, so !* Mais, vous étiez indirectement sous mes ordres. Comme vous le savez, je dirigeais la Totenkopfstarmbanne.

Les yeux de porcelaine bleue étaient de plus en plus candides. Anton Brunner se versa un autre verre d'alcool blanc et dit d'un air absent :

— Vous êtes en bonnes mains, mon cher camarade. Ce bateau a servi, bien des fois, à transporter de nos amis.

» Je peux dire que le Reichleiter Martin Bormann lui doit même un peu de sa liberté. Nous avons dû le transporter d'urgence l'année dernière de Montevideo, où ces cochons de Juifs le serraient d'un peu près. Nous en avons emmené un avec nous. Dans un sac. Savez-vous que ces stupides requins l'ont dévoré avant que nous ne puissions l'interroger. Il ne restait qu'un morceau de bras. C'est difficile de faire parler un morceau de bras, n'est-ce pas, mon cher camarade Linge ?

— Difficile, en effet, fit Malko d'une voix blanche.

Anton Brunner se versait verre sur verre. Et plus il buvait, moins il bégayait. Maintenant sa diction était à peu près normale.

— Savez-vous comment nous avons gagné un peu d'argent, tout de suite après la guerre ? demanda-t-il d'un ton enjoué.

— Non.

— Eh bien, nous avions un peu d'or. En Inde, cela valait très cher. Quatre fois, cinq fois le prix de l'Europe. Nous faisions le voyage sans arrêt. Amusant, *nich war !*

La bouteille de schnaps diminuait à vue d'œil. Anton Brunner avait une capacité d'absorption fantastique. Maintenant, la houle tapait contre la coque. Ils étaient sortis du port. Inquiétant et disert, l'Allemand continuait ses confidences. Dans son coin, Eva, les yeux écarquillés de stupéfaction, écoutait. Les nerfs de Malko étaient tendus comme des cordes à violon. Anton Brunner n'avait rien d'un ivrogne bavard. Pourtant, chacune de ses paroles était hautement explosive,

mais il ne paraissait pas s'en soucier. Comme si cela n'avait aucune importance.

— Vous ne buvez pas ? fit-il soudain.

Malko en profita pour se lever, le plus naturellement possible :

— Je crois que je vais prendre un peu l'air sur le pont, dit-il d'un ton dégagé. Je ne suis pas habitué au navire. Je ne me sens pas très bien.

Les gros yeux bleus se voilèrent de tristesse :

— Ach ! mon cher camarade ! Je vais prendre soin de vous.

Rassurant comme un mal blanc.

Malko avait déjà presque atteint l'échelle. Maintenant, il était sûr que l'Allemand jouait avec lui comme le chat avec la souris. Il était tombé dans un piège. Un piège monté depuis Munich. Il fallait regagner le pont et plonger. Malko était bon nageur, il avait une chance.

Au moment où il allait monter, le gorille se plaça brusquement devant la porte, sans dire un mot. Malko n'eut pas à se forcer beaucoup pour pâlir.

— Je ne me sens pas bien, Herr Obergruppenführer. Je risque d'être malade et de salir votre beau tapis.

— P... pas possible !

Il avait repris son bégaiement. Et, cette fois, le ton était nettement ironique. Il se leva, le verre à la main, toujours souriant. Une seconde, il resta en face de Malko, l'air bonhomme. Puis à toute volée, il lui jeta au visage le verre et son contenu. Comme si c'était le signal, les deux gorilles bondirent. Malko eut l'impression de recevoir le choc d'une locomotive. Il frappa, mais ses poings rebondissaient sur des nœuds de muscles durs comme du fer. Ils lui immobilisèrent les bras derrière le dos et le collèrent à la cloison.

L'estomac secoué de hoquets à la suite des coups dont on l'avait martelé, il serait tombé si on ne l'avait pas soutenu.

Les yeux agrandis comme une folle, Eva regardait la scène, les deux mains sur sa bouche, terrorisée.

Anton Brunner s'approcha à toucher Malko.

— Alors, tu es un bon Allemand, un bon camarade SS qui voudrait se cacher ?

— Je ne comprends pas, protesta Malko. Eva m'avait dit que vous étiez des amis...

— De... de qui ?

Malko ne répondit pas. L'index d'Anton Brunner s'enfonça dans son estomac brutalement et il retint un spasme. Ce qu'il avait craint était arrivé.

— Hein, de... de q... qui ?

Soudain l'Allemand le gifla à toute volée, et Malko crut que sa tête se détachait de son tronc. Un bourdonnement intense l'assourdit et des larmes jaillirent de ses yeux. Brunner parlait maintenant d'une voix basse et rauque :

— *Schweinerei* ! C'est moi qui commandais les *Totenkopfverband*. J'ai la liste de tous mes officiers. Tous. Depuis trois jours, j'ai fait enquête sur toi. Personne ne te connaît. Tu n'es même pas un SS, ordu.

Une nouvelle gifle ponctua l'affirmation, fendant en deux la lèvre supérieure de Malko. Il sentit le sang gluant et chaud couler dans sa bouche. Courageusement, Eva s'approcha et dit d'une voix timide :

— Herr Brunner, il porte le tatouage de nos camarades, je l'ai vu moi-même.

— Imbécile ! Cela ne veut rien dire ! hurla l'Allemand. Ou alors c'est un traître et il mérite deux fois la mort. Il n'a jamais été poursuivi par personne. C'est une comédie honteuse.

— Mais, Herr Brunner...

Brutalement, il tourna sa fureur contre elle. De la main gauche, il la saisit par les cheveux et lui porta un coup violent au ventre. Elle poussa un « Oh ! » étranglé, devint livide et s'effondra sur la moquette, les deux mains au ventre. Elle vomit d'un coup, et une odeur aigre emplît la cabine.

Abandonnant Malko, l'Allemand s'acharna sur elle, à coups de pied, visant les seins et le ventre. Eva ne criait plus. Recroquevillée sur elle-même, elle recevait les coups comme une boudin. Une bave verdâtre s'écoulait de ses lèvres. Écœuré, Malko détourna les yeux. Anton Brunner, après un dernier coup de pied, revint à Malko en dandinant ses énormes épaules.

— Tu vas me dire qui tu es et ce que tu veux, gronda-t-il. Et je te mettrai une balle dans la tête. Autrement, tu cracheras tes tripes jusqu'à ce que tu parles.

— Tuez-moi tout de suite, fit Malko.

— Ta gueule. Ici, on meurt quand je le veux et comme je le veux. D'abord, pourquoi portes-tu ce tatouage ?

— On me l'a fait, dit Malko. Pendant mon sommeil. Pour me faire passer pour un SS. Pour me compromettre.

Brunner haussa les épaules :

— Qu'est-ce que c'est que cette fable ? Tu vas dire la vérité, oui ?

À deux reprises, il le gifla. La tête de Malko cogna la cloison d'acajou. Aussitôt, il reçut un coup de genou dans le bas-ventre qui lui arracha une nouvelle nausée :

— Salaud, tu salis ma boiserie ! Réponds. Pourquoi voulais-tu retrouver Rudi Guern ? Pour avoir une prime ?

Malko hésitait. Sa résistance physique avait des limites. Et à quoi bon se taire ? De toute façon, l'autre le tuerait. Il en savait trop. Il fallait gagner du temps et prier Dieu.

— Je suis un agent de la CIA, dit-il.

— De la CIA !

Anton Brunner éclata d'un rire énorme.

— La CIA ! Depuis quand s'intéresse-t-elle à nous ?

C'était difficile à expliquer. Malko répliqua :

— Une suite de coïncidences m'ont mené jusqu'à vous. Vous ne m'intéressez pas.

Les yeux bleus se durcirent instantanément.

— Mais toi, tu m'intéresses. Sale Juif !

— Je ne suis pas Juif, fit Malko.

Il détourna la tête pour ne pas voir le corps inerte d'Eva. Elle respirait à peine. Son chandail s'était relevé et on voyait un énorme bleu à la place du foie.

— Déshabille-le, Gunther !

Un des gorilles se jeta sur Malko. Il lui arracha littéralement ses vêtements pièce par pièce, les jetant par terre au fur et à mesure. Jusqu'au slip. Puis il recula avec un rire satisfait.

L'Allemand se pencha sur Malko.

— C'est vrai, tu n'as pas l'air juif. Veux-tu me dire ce que tu fais ici ?

— Je cherche Rudi Guern.

— Pourquoi ?

— Cela ne vous regarde pas.

Crispé, il attendit le coup. Mais l'Allemand ne broncha pas. Distraitement, il caressait la toison de son avant-bras.

— Nous sommes assez loin en mer maintenant, dit-il. J'ai un moyen sûr de te faire parler. Tu as entendu parler de la baignoire ?

Malko inclina la tête. C'était un supplice couramment utilisé par la Gestapo. On plongeait la victime dans une baignoire d'eau savonneuse jusqu'à suffocation...

— Nous avons une grande baignoire, ici... souligna Anton Brunner avec un gros rire.

Un des gorilles sortit une fine cordelette d'un placard et attachait les deux mains de Malko derrière le dos. Puis, il le poussa violemment dans l'escalier, toujours nu, comme un ver.

* * *

Elko Krisantem n'aimait pas l'eau. Il avait toujours éprouvé une

profonde aversion pour les bains de mer et autres festivités de ce genre. Aussi contemplait-il d'un œil morne la Méditerranée. À ses yeux, Saint-Tropez n'était qu'un petit village sans intérêt. En plus, il avait eu horriblement peur en avion. Ne parlant pas un mot de français, il avait eu toutes les peines du monde à rejoindre Saint-Tropez en taxi. Debout près d'une pompe à essence, il regardait pensivement le *White-Devil*. Cela faisait un bon moment que Malko avait disparu dans les entrailles du navire avec la fille.

Sans instructions précises, le Turc hésitait sur la conduite à suivre. Son vieil Astra était glissé dans sa ceinture et il avait ajouté à sa panoplie un poignard de commando, rescapé de la Corée, affûté comme un rasoir.

Plus l'inévitable et mortel lacet, son ancien gagne-pain.

Un bruit le fit soudain sursauter : peu habitué aux choses de la mer, il mit près d'une minute à réaliser qu'il s'agissait du treuil de l'ancre du *White-Devil*.

Elko Krisantem avait des défauts mais il réfléchissait vite. Malko n'avait jamais parlé d'un départ sur le *White-Devil*. Il était donc arrivé quelque chose d'imprévu. Et vraisemblablement pas du bon. Sans réfléchir, il courut vers le quai où était amarré le trois-mâts. Décidé à monter à bord par n'importe quel moyen.

Mais lorsqu'il arriva, la passerelle avait déjà été retirée. L'ancre remontait le long de la coque blanche et lisse. Il aurait fallu être une mouche pour y grimper. Elko regarda le bouillonnement des hélices, fou d'inquiétude. Il ne pouvait plus rien pour Malko.

Si le *White-Devil* appareillait pour une destination éloignée, c'était terminé. L'œil morne, se sentant affreusement coupable, il le regarda sortir du port, majestueusement.

* * *

— Stoppez, ordonna Anton Brunner.

Le *White-Devil* se trouvait à deux miles de la côte, environ. La mer était belle, presque sans vagues. Quelques nuages blancs couraient dans le ciel bleu. Anton inspecta l'horizon avec une paire de grosses jumelles. Pas un navire en vue du côté du large. Ce n'était pas encore la saison et les paquebots passaient plus loin.

— Nous pouvons commencer, annonça l'Allemand.

Malko grelottait de froid. Tout son corps lui faisait mal à la suite des coups reçus. Ses poignets avaient été attachés si serrés que le sang ne circulait plus dans ses mains. On l'avait grossièrement ligoté à un panneau de cale, toujours nu. L'équipage vaquait à ses occupations comme si de rien n'était, sans un regard pour lui.

Étrange navire. Qui aurait pu soupçonner cet élégant yacht d'être

un repaire nazi ? À Saint-Tropez, en plus !

Comme s'il avait deviné ses pensées, Anton Brunner remarqua aimablement :

— Je veux en finir avec vous aujourd'hui. Demain, nous partons pour une destination éloignée.

Un des marins apporta une gueuse de fonte pesant bien dix kilos. Avec une corde, il lia les pieds de Malko et attacha le bout de la corde à la gueuse. Puis, le détachant du panneau, il traîna Malko vers le bastingage. Brunner s'approcha de lui.

— Mon cher camarade, dit-il. Je vais vous laisser filer au bout de cette corde jusqu'à ce que vous soyez dans l'eau. Combien pensez-vous pouvoir tenir : deux minutes, trois minutes, plus ?

Malko ne répondit pas.

— Ach ! je vous donne deux minutes ! Gunther, vas-y !

Le marin arracha Malko du sol et le passa brutalement par-dessus bord. L'autre extrémité de la corde avait été attachée au bastingage. Malko descendit en tournoyant, suspendu par les poignets. Il avait l'impression que ses os allaient se disloquer tant la gueuse le tirait vers le bas. Ce fut presque avec soulagement qu'il sentit l'eau froide le long de son corps. Désespérément, il remplit ses poumons avant de disparaître sous les vagues.

Il avait gardé les yeux ouverts. Le contact gluant de la coque couverte d'algues et de coquillages le fit frissonner. Intérieurement, il comptait les secondes. À 80, il crut que ses poumons allaient éclater. Le sang battait à ses tempes. L'air qu'il avait gardé dans sa poitrine voulait sortir, à tout prix.

Brusquement, il ouvrit la bouche, chassant une énorme bulle d'air. L'eau salée se rua dans son larynx. Il étouffait. Il s'évanouit dans un ultime spasme.

* * *

— Allez, vide-la bien, cette ordure !

Ses énormes bras couverts de poils roux croisés sur sa poitrine, Anton Brunner contemplait le corps de Malko étendu sur le pont. Il n'avait pas repris connaissance depuis qu'on l'avait remonté. L'Allemand en bégayait de rage. Il fallait qu'il parle ; pour savoir ce qui se cachait derrière cette expédition solitaire. Il ne croyait pas une seconde à l'histoire de la CIA. Mais s'il mourait sans avoir repris connaissance, il allait falloir changer beaucoup de choses dans leur organisation. Il ignorait ce que ce Linge savait déjà sur eux.

Gunther tentait maladroitement la respiration artificielle sur le corps inerte.

— F... fais lui du b... bouche à... à... bouche, cria Brunner.

À contrecœur, le marin approcha son visage de celui de Malko.

Horrible spectacle. Il y avait de quoi réveiller un mort. Gunther soufflait comme un soufflet de forge. Enfin, Malko bougea légèrement. Aussitôt, l'autre lui glissa entre les dents le goulot d'un flacon de rhum.

Malko eut un violent haut-le-corps et vomit un jet d'eau salée, puis fut pris d'une terrible quinte de toux.

Mais il était revenu à lui. Brunner soupira de soulagement. Le regard vitreux, Malko tentait de reprendre sa respiration. L'Allemand s'accroupit près de lui, comme une énorme et malfaisante méduse.

— Je ne vous croyais pas si fragile, la prochaine fois, je ne vous laisserai qu'une minute et demie. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive du mal.

Malko secoua la tête. Il ne se souciait pas de recommencer l'expérience. Sa seule chance était de gagner du temps en espérant que Krisantem puisse intervenir.

— Je vais parler, dit-il, mais vous allez être déçu.

Ses chances de survie diminuaient à vue d'œil : quand il saurait ce qu'il voulait, l'Allemand risquait de le jeter purement et simplement par-dessus bord...

— Voilà l'histoire, dit Malko. Je recherche Rudi Guern parce qu'on essaie de me faire passer pour lui...

Il résuma ses démêlés avec les Russes et conclut :

— Si les Israéliens m'ont suivi, cela ne servira à rien de me tuer.

Anton Brunner ricana dans sa moustache :

— Ne vous tracassez pas pour moi. Dans deux jours le *White-Devil* sera loin. Le monde est grand. Et vous serez mort. Vous comprenez qu'après ce que je vous ai dit, n'est-ce pas...

— Et Eva ? demanda Malko. Elle est de votre bord, vous n'allez pas la tuer aussi...

L'autre haussa les épaules :

— C'est une imbécile. Je ne supporte pas les imbéciles... C'est elle qui vous a permis d'arriver jusqu'à nous. C'est une faute impardonnable. Gunther, va chercher la fille.

Le gorille disparut pour revenir, quelques minutes plus tard, portant le corps inanimé d'Eva sur le dos. Il la jeta sur le pont comme un paquet de linge sale. Elle était encore évanouie.

— La bassine.

Le regard de porcelaine bleue traversait le corps inerte sans le voir.

Le marin repartit vers l'avant et ramena, en le faisant rouler devant lui, un tonneau coupé en deux. Il l'arrêta devant Malko et

entreprit de le remplir en puisant de l'eau dans la mer, grâce à un seau en plastique. Anton Brunner avait allumé un gros cigare, et fumait en se grattant machinalement la poitrine. Malko ne voulait pas penser. Qui allait mourir le premier ? Eva ou lui ?

Justement, celle-ci bougea et tenta de se redresser mais Gunther lui envoya au passage un coup de pied qui la fit rouler de côté.

La bassine était pleine.

— V... vas... y, ordonna Anton Brunner.

Gunther saisit la jeune fille et la traîna jusqu'à la bassine. Au moment où elle ouvrait les yeux il lui plongea la tête dans l'eau jusqu'aux épaules. Fasciné et horrifié, Malko ne pouvait détacher ses yeux du spectacle. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Ensuite le corps d'Eva eut une terrible contraction. Impitoyablement, la poigne de Gunther la maintint dans l'eau. Les cheveux blonds flottaient comme ceux d'une Ophélie. Soudain, elle se débattit furieusement, prenant appui des mains sur le fond du tonneau. Cela dura une vingtaine de secondes interminables. Puis des bulles d'air crevèrent la surface, les jambes se détendirent d'un coup et elle ne bougea plus. Mais Gunther ne relâcha pas sa pression. Une bonne minute plus tard, Anton Brunner claqua des doigts et le marin se releva docilement.

Le corps d'Eva s'enfonça un peu plus dans l'eau. Elle était morte.

— Je... jette-la à... à la mer.

Sans aucune émotion, Gunther saisit par la taille la fille qu'il venait d'assassiner. Ses yeux étaient exorbités et sa bouche crispée dans un dernier cri silencieux.

Le corps resta une seconde en équilibre sur le plat-bord d'acajou verni, puis disparut. Il y eut un plouf sourd. Eva flottait entre deux eaux. Une mouette plongea sur le corps avec un cri strident. Anton Brunner, satisfait, tira sur son cigare.

— Je souhaite de tout mon cœur qu'un jour on vous tue de cette manière, dit Malko. Même si je ne suis pas là pour le voir.

L'Allemand eut un geste désinvolte de son cigare !

— Ach ! Il y a v... vingt-trois ans que je suis condamné à mort.

— C'est mon tour, maintenant, je suppose ?

L'Allemand secoua la tête :

— Non. Je vous ai réservé autre chose. Ce ne sera pas douloureux. Deux noyés pourraient attirer l'attention de la police. Je préfère que vous vous suicidiez.

Le *White-Devil* s'était remis en route, vers la côte. Brunner s'étira voluptueusement, faisant saillir sa bedaine.

— Belle journée, remarqua-t-il. J'aime la Méditerranée lorsqu'il

fait un peu frais comme aujourd'hui.

Malko ne répondit pas. Ses yeux dorés étaient striés de vert. Le meurtre froidement exécuté d'Eva l'avait plongé dans une rage sans limite. Il avait quelques heures de sursis. Sa dernière chance. Brunner aboya un ordre et, cinq minutes plus tard, il se retrouva ficelé sur la moquette du salon.

Un peu plus tard, il sentit le *White-Devil* ralentir, puis manœuvrer ; puis le fracas de l'ancre. Ils étaient rentrés au port. Vainement, il tenta de se défaire de ses liens : c'était du travail de professionnel. Il réussit seulement à se meurtrir les poignets. Il entendit des gens marcher sur le pont. Anton Brunner ne se montra pas et il perdit peu à peu le sens du temps. Le jour baissa et fit place à l'obscurité. Aucun bruit ne venait plus du *White-Devil*. Aux mouvements sur le pont, il comprit qu'une partie de l'équipage descendait à terre. À quelques mètres de là, il y avait la gendarmerie de Saint-Tropez, la police, des gens normaux qui devaient saluer respectueusement le señor Francisco Juarez. milliardaire panaméen.

Sa dernière chance, c'était Krisantem. Mais seul, le Turc ne pouvait pas prendre le *White-Devil* d'assaut.

Malko dut sommeiller car la lumière le réveilla brusquement. Anton Brunner se tenait devant lui, son éternel cigare vissé dans la bouche. Gunther était là aussi, un étrange attirail à la main. Deux bouteilles d'oxygène et un respirateur d'homme-grenouille.

Le second gorille entra à son tour et fit lever Malko. Il trancha ses liens avec un poignard. Puis commença à lui masser les poignets. Étrange sollicitude. Durant l'opération, Gunther appuyait sur la nuque de Malko le canon d'un P.38.

— Je... je dirai à Rudi ce... ce qui est arrivé, fit Anton Brunner. Il s'amusera b... bien.

Gunther prit un rouleau de large sparadrap et reficela Malko, pieds et poings liés. Puis, il le chargea sur son épaule.

Anton Brunner leva son cigare :

— Adieu, Herr Linge !

Bâillonné, Malko eut été bien en peine de répondre. Sa tête heurta le montant de la porte et il fut à moitié étourdi. L'air vif de la mer le ranima et il regarda autour de lui. Le pont était désert. Un peu plus loin sur le quai, Malko aperçut sa petite Taunus.

Gunther, Malko toujours sur son épaule, descendit rapidement la coupée et courut jusqu'à la voiture. Malko se retrouva étendu sur le plancher de la voiture. Gunther prit le volant et le second gorille s'assit à l'arrière, les pieds sur Malko.

La voiture démarra aussitôt. Elle sortit du parking, passa devant

l'Hôtel de Paris, arriva place des Lices et prit la route de Ramatuelle, déserte à cette heure tardive. Pour Malko, c'était le dernier voyage.

CHAPITRE IX

Transpercé par le vent d'est, Elko Krisantem grelottait, faisant les cent pas devant le grand parking du nouveau port. Depuis une heure le *White-Devil* était revenu s'ancrer à la même place. Le soulagement du Turc avait fait place à l'angoisse.

Aucun signe de vie de Malko. Il avait beau scruter le pont et le carré de l'arrière, ni Malko, ni la jeune Allemande ne se montrait.

Tous les quarts d'heure, Krisantem allait prendre un café au mini-drugstore installé derrière le port et revenait à son poste d'observation. À huit heures, il prit sa décision. En toute simplicité, il allait attaquer le *White-Devil*. Certes, s'il avait disposé d'un bazooka et de quelques grenades défensives, cela aurait facilité le travail. Mais en Corée, il en avait vu d'autres. Ou Malko avait été jeté à la mer et il fallait le venger ; ou il était encore vivant et prisonnier.

Il se dirigeait vers le voilier immobile dans l'obscurité quand il vit un marin descendre rapidement l'échelle de coupée. Il se dissimula derrière une voiture. Le marin alla au parking et monta dans une Taunus. Il la mit en route et revint stopper sur le quai, juste en face du *White-Devil*, puis remonta à bord.

Krisantem n'hésita pas longtemps. Il lui fallait une voiture. Il s'engagea dans le grand parking et commença à essayer toutes les portières.

La première à s'ouvrir fut celle d'une Jaguar, 3,8 litres assez ancienne. Il fallut au Turc exactement vingt secondes pour démonter les deux vis retenant le tableau de bord, faire basculer celui-ci, arracher les fils de contact et les réunir dans sa main. Puis il appuya sur le démarreur. Le moteur toussa et partit presque au quart de tour.

Il démarra en souplesse, sortit du parking et alla se garer un peu plus loin, à une centaine de mètres de la Taunus, laissa le moteur en route et attendit.

Heureusement, le réservoir d'essence était plein.

* * *

La Taunus quitta le chemin étroit menant au bout de la baie des Caroubiers pour s'engager dans une prairie se terminant au bord de l'eau. À deux kilomètres de Saint-Tropez environ, l'endroit était désert à souhait. En cette saison, il n'y avait ni amoureux, ni campeurs. Les rares villas étaient inhabitées et le hangar à bateaux, à cent mètres de

là, désert et sombre. La voiture alla jusqu'au bout du champ, à quelques mètres de la mer.

Gunther arrêta le moteur et descendit ainsi que l'autre gorille. Il sortit Malko de l'arrière et l'installa à la place du conducteur, sans défaire ses liens. Celui-ci ne comprenait pas encore où ils voulaient en venir.

Le second gorille à demi couché sous la voiture, se livrait à une besogne mystérieuse. Gunther s'acharna, fixant les deux bouteilles d'oxygène sur son dos et s'attachant le respirateur autour du cou.

Puis il enfila des gants, reprit place dans la Taunus sur le siège arrière. Il referma la portière et monta soigneusement la glace. Le second gorille réapparut, tenant à la main l'extrémité d'un tuyau de caoutchouc. Il rouvrit la portière avant gauche et baissa légèrement la glace, glissant le tuyau à l'intérieur, pour que ce dernier affleure le visage de Malko.

Celui-ci venait de comprendre : ses bourreaux avaient transformé la voiture en une petite chambre à gaz portable. Les bonnes traditions ne se perdent pas. Le gorille bourra dans l'interstice de la glace par où passait le tuyau un journal roulé, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la voiture. Il frappa alors un léger coup sur la vitre et disparut dans l'obscurité. Il allait se mettre en surveillance à l'entrée de la route, au cas improbable où des curieux voudraient se perdre par là.

Gunther, assis à côté de Malko, tourna la clé de contact, et posa le pied sur l'accélérateur. Le moteur ronfla. Une petite fumée bleue sortit du tuyau de caoutchouc, en plein dans les narines de Malko.

L'Allemand ajusta soigneusement son respirateur, ouvrit l'oxygène et écrasa la pédale à fond. Selon ses souvenirs des *Einsatzgruppen* [19] il y en avait pour une quinzaine de minutes. Avec les gaz à fond. Il ferma les yeux et se demanda où il allait trouver une fille dans ce village désert.

* * *

Il y eut un craquement imperceptible couvert par le crissement des grillons. Le gorille regardait les étoiles : c'était son heure de poésie.

Krisantem était étendu à deux mètres derrière lui, son lacet enroulé autour du poignet gauche. La Jaguar était garée à deux cents mètres, avant le hangar à bateaux. Il s'était déchaussé et avait vidé ses poches, retrouvant les traditions des commandos de Corée. Le moteur de la Taunus tournait depuis deux bonnes minutes déjà. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Il ignorait si l'homme qui se trouvait à l'intérieur avec Malko était armé. Sinon, il aurait utilisé une des balles passées à l'ail de l'Astra, pour se débarrasser du premier.

Devant lui, le dos de l'Allemand faisait une tache sombre. La nuit était assez claire. Le Turc reprit sa reptation, gagnant centimètre par centimètre. Heureusement, les grillons n'arrêtaient pas.

L'Allemand eut tout à coup l'impression qu'une lame de rasoir lui tranchait la gorge. Krisantem venait de passer le lacet autour de son cou. Et maintenant, il serrait, tenant bien en main les deux poignées du lacet. L'autre n'eut même pas le temps de pousser un grognement. D'un coup de genou, Krisantem poussa sa victime en avant, l'empêchant de se relever. Celui-ci griffait sa propre gorge, tentant d'arracher le fil qui lui coupait la vie, et s'enfonçait un peu plus à chaque seconde dans les chairs.

Étendu sur lui, Krisantem pesait de tout son poids. L'Allemand vit passer des lueurs rouges et bleues devant ses yeux. Ceux-ci jaillirent hors de leurs orbites. Puis tout fut noir. Son cœur s'arrêta de battre et un flot d'excréments remplit son pantalon, signe que la mort était proche. Dégoûté, Krisantem se laissa glisser sur le côté. L'autre ne bougeait plus. Avec précaution, il récupéra son lacet, et replongea dans l'obscurité, faisant un crochet pour atteindre la voiture du côté où se trouvait Malko. Le meurtre n'avait pas duré plus d'une demi-minute.

Pour Gunther, tout se passa très vite. Quand il vit la portière s'ouvrir, il était déjà trop tard. La grande main de Krisantem le saisit à la gorge et l'attira hors de la voiture. Empêtré par son matériel, l'Allemand se défendit mal. Il voulut tirer le poignard de sa ceinture et cela le perdit. Le mortel lacet se noua autour de son cou, rapide comme un serpent. Après, ce fut facile. Arc-bouté contre son dos, Krisantem tira quelques secondes, les veines de son cou saillant sous l'effort. Lorsqu'il étranglait quelqu'un il n'éprouvait absolument rien que le sentiment du sportif en plein effort.

Il n'attendit pas que Gunther soit complètement mou pour sauter dans la voiture et arracher la clé de contact. N'étant plus appuyé à Gunther, Malko s'était affalé sur toute la longueur du siège avant. Krisantem le tira dehors et revint à Gunther pour serrer encore un petit peu. Ce qui était d'ailleurs inutile. Le gorille était mort.

Krisantem tâta le visage de Malko. Il était brûlant. Inquiet, ne sachant que faire, il ouvrit son col et lui tapota les joues. Ses notions de secourisme étaient plutôt faibles. Voyant que ses claques n'obtenaient aucun résultat, il commença une ébauche de respiration artificielle.

Malko ouvrit les yeux dix minutes plus tard. Pour vomir ses intestins. Il avait l'impression de se vider comme un sac de linge sale. Gêné, Krisantem lui soutenait la tête. Malko avait une migraine

effroyable, des vertiges, et se sentait faible comme un enfant.

— Vite, murmura-t-il. Il faut retourner au *White-Devil*. Brunner sait où se trouve Rudi Guern. Et il n'y a personne sur le bateau maintenant.

L'effort l'avait épuisé. Il retomba évanoui. Krisantem le porta jusqu'à la Jaguar et l'allongea sur la banquette arrière. Puis, il fit demi-tour, cap sur Saint-Tropez. On ne découvrirait pas les deux Allemands avant le lendemain matin.

Le *White-Devil* était plongé dans l'obscurité. Durant le parcours, Malko avait gémi et encore un peu vomi. Redressé, il tentait, tant bien que mal de résister aux cahots qui lui soulevaient le cœur.

Personne ne gardait la coupée du grand voilier.

Malko était si faible que le Turc dut le soutenir pour franchir l'étroite passerelle. Arrivé sur le pont, il hésita.

Une raie de lumière filtrait par l'échelle menant au salon. Malko la désigna silencieusement à Krisantem. Celui-ci tira son Astra et l'arma le plus doucement possible. Le « clic » de la cartouche quittant le chargeur fit l'effet d'un coup de tonnerre sur Malko. Ses vertiges continuaient et il était au bord de l'évanouissement. Pour ne pas tomber il s'assit sur un panneau et s'appuya au mât. Après quelques secondes seulement, il put suivre Krisantem.

Il se sentait peu efficace pour aider le Turc. Celui-ci descendit le premier. On ne pouvait pas ne pas l'entendre. Arrivé à mi-chemin, la voix d'Anton Brunner appela :

— G... Gunther ?

Krisantem franchit les dernières marches d'un seul bond. Il jaillit dans le salon faiblement éclairé, l'Astra au poing. L'Allemand était assis ; face à l'escalier, son éternel cigare à la main. Il leva ses yeux bleus globuleux sur le Turc et sa main plongea vers les coussins, abandonnant le cigare au passage dans un cendrier.

Malko arrivait derrière Krisantem.

— Ne bougez pas.

Anton Brunner ressemblait à une bête fauve prête à bondir. Malko sentait qu'il calculait la distance qui le séparait de Krisantem. S'il bougeait, le Turc allait le tuer. Et adieu, les renseignements !

— Je ne veux pas vous tuer, dit Malko en allemand.

Brunner se relâcha imperceptiblement. Son torse puissant se soulevait et s'abaissait régulièrement : il avait retrouvé son sang-froid. Lentement, sa main droite se déplaça et il reprit son cigare.

— Où s... sont ces deux imbéciles ? gronda-t-il.

Malko jugea inutile de lui cacher la vérité :

— Morts.

Il s'était avancé dans la pièce, prenant bien garde de se mettre entre Krisantem et l'Allemand.

Brunner ne broncha pas.

— Si vous me tuez, remarqua-t-il d'un ton égal, vous mourrez aussi. Vous ne serez en sécurité nulle part dans le monde.

Malko avait fouillé dans un tiroir et découvert une corde. Il alla jusqu'au divan et découvrit un P.38 entre deux coussins. Il vérifia le parabellum, s'assurant qu'il était chargé et dit à Krisantem :

— Attachez-le.

Le Turc était un homme prudent. Prenant son propre pistolet par la crosse, il en frappa à toute volée l'Allemand, sur la tempe. Celui-ci poussa un grognement et s'affaissa un peu sur lui-même, pas complètement, mais sérieusement étourdi. Le Turc en profita pour le ficeler proprement et l'étendre par terre sur le ventre.

Malko, dans cette atmosphère confinée, se sentait repris de vertiges. Il dut s'asseoir sur le canapé fauve. Entre les gaz d'échappement et la « baignoire », c'était beaucoup pour un seul homme.

Anton Brunner rouvrit les yeux.

— Où se trouve Rudi Guern ? demanda Malko. C'est tout ce que je veux savoir.

L'Allemand ne répondit même pas. Il referma les yeux comme s'il n'avait pas entendu la question. Malko la répéta. Pas de réaction.

Krisantem échangea un regard avec Malko. Celui-ci connaissait les talents du Turc. Mais la torture ne faisait pas partie de son univers. Puis il revit le corps d'Eva flottant dans la Méditerranée. Et se souvint de quoi avait pu être responsable un Obergruppenführer SS.

— Faites-le parler, Krisantem, dit-il. Tant pis pour lui.

Le Turc ne se le fit pas dire deux fois. En Corée, les interrogatoires, c'était sa spécialité. Il jaugea Anton Brunner.

— J'ai une idée, dit-il.

Il sortit de la pièce et Malko l'entendit marcher sur le pont et farfouiller. Puis il lui sembla qu'il quittait le voilier. Quelques minutes plus tard, le Turc revint avec une bouteille remplie d'un liquide incolore.

L'Allemand n'avait pas bougé. Krisantem le mit sur le dos. Puis il s'agenouilla près de sa tête. Sans un mot il saisit son nez crochu et le serra.

Brunner se débattit, grogna et au bout de quelques secondes, suffoquant, ouvrit la bouche pour respirer. Rapidement Elko enfourna le goulot de la bouteille. Malko entendit les dents claquer sur le verre. L'autre eut beau lutter, il avala plusieurs gorgées de liquide.

Krisantem recommença son manège à plusieurs reprises. Brusquement Brunner hurla :

— Salaud, vous m'empoisonnez ! Je vais crever !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

— De l'essence, fit Krisantem paisiblement. C'est une recette turque.

Il vida le reste de la bouteille sur la tête et le visage de l'Allemand. Jusqu'à la dernière goutte. Puis jeta le récipient dans un coin, se releva et sortit une boîte d'allumettes de sa poche.

— Vous n'oserez pas, gronda Brunner.

Krisantem craqua une allumette et tranquillement la laissa tomber sur le visage de l'homme étendu.

Il y eut un « plouf » sourd, qui se confondit avec le hurlement d'Anton Brunner. Sa tête n'était plus qu'une boule de feu. Rapidement, Krisantem saisit un des coussins du canapé et l'appliqua sur le visage de l'Allemand. En quelques instants il eut éteint les flammes. Mais le spectacle était horrible. Les cheveux, les sourcils et la moustache de Brunner avaient disparu. Sa peau se décollait par lambeaux et ses lèvres n'étaient plus qu'une plaie. Un faible gémissement s'échappait de sa bouche.

Les yeux de porcelaine bleue étaient vitreux.

— Alors ?

Lentement, l'Allemand secoua la tête de gauche à droite.

Krisantem reprit ses allumettes et se pencha à l'oreille de Brunner.

— Cette fois, je vais t'allumer à l'intérieur. Tu vas flamber jusqu'aux tripes et on te laissera crever ici.

Son allemand n'était pas parfait mais l'autre comprenait.

Joignant le geste à la parole, il craqua une allumette et l'approcha de sa victime. Une petite flammèche bleue jaillit immédiatement sur les joues. Brunner jappa quand les doigts de Krisantem se refermèrent sur son nez à vif pour lui faire ouvrir la bouche.

Il régnait dans le salon une écœurante odeur de chair brûlée. Malko n'en pouvait plus.

— Arrêtez, Krisantem, dit-il. C'est inhumain. Tant pis. Je ne veux plus. Ne le torturez plus.

Il se leva, mais soudain, la tête lui tourna. Il eut une nouvelle nausée, aspira désespérément. Il avait l'impression que ses poumons se bloquaient. D'un bloc, il tomba en avant sur la moquette, évanoui.

Krisantem le rattrapa au vol. Puis il le chargea sur son épaule et il disparut par l'échelle. Sur le pont, il déposa Malko avec précaution contre un panneau avant de redescendre. Anton Brunner respirait par

à-coups. Il jura en allemand à voix basse et dit :

— Tu as deux cent mille marks si tu me détaches. En or.

Quelques années plus tôt, Krisantem ne lui aurait même pas laissé le temps de finir sa phrase. Mais il éprouvait une profonde admiration pour Malko et il était heureux en Autriche.

— Non, dit-il. Où se trouve le type que nous cherchons ?

— *Schweinerei*, cracha Brunner.

Calmement, Krisantem reprit sa boîte d'allumettes et en craqua une.

Il approcha la flamme du visage de l'Allemand. Aussitôt la peau se gonfla, craquela horriblement, encore imbibée d'essence. Brunner ouvrit la bouche toute grande pour hurler. Ce fut sa perte. Krisantem n'eut pas le temps d'intervenir. Il vit la flamme ramper sur les lèvres et s'engouffrer dans la bouche, mordant la langue et le palais.

On eût dit un avaleur de feu. Dans un sursaut d'agonie il vomit une injure et fit éclater les liens de ses poignets.

Mais personne ne pouvait plus rien pour lui. Son œsophage et son estomac brûlaient de l'intérieur. Ses grondements rauques étaient si inhumains que Krisantem se sentit hérissé de chair de poule.

Les deux mains au ventre, il se roulait par terre, grognant et grondant, les yeux fous, hors de la tête. Krisantem tira son Astra de sa ceinture. On ne pourrait plus sortir un mot de l'Allemand : ses cordes vocales avaient brûlé. Il avait déjà vu le cas en Corée. Des sujets moins résistants seraient déjà sans connaissance.

Mais Anton Brunner parvint à se mettre debout, sa force herculéenne décuplée par la douleur avait fait craquer les liens de ses pieds. Son visage était horrible avec des lambeaux de chair qui pendaient, les yeux injectés de sang et le trou noir de la bouche par lequel s'échappait un grondement rauque et ininterrompu : *Rrau, rrau, rrau*.

Ses énormes bras en avant, il marcha sur Krisantem. Celui-ci n'hésita qu'une seconde avant de tirer.

La balle frappa Brunner en pleine poitrine, à la hauteur de l'estomac. L'Allemand poussa un rugissement inarticulé, fit un pas en arrière et bondit, comme repoussé par un élastique invisible.

Krisantem, surpris, n'eut pas le temps de reculer. Il reçut le choc du mastodonte en porte à faux et son pistolet tomba. Mais Brunner, s'il le vit, ne chercha même pas à le ramasser. Comme un automate, il commença à grimper les marches de l'échelle.

Affolé, Krisantem saisit un lourd vase et l'écrasa sur la nuque de son adversaire. Une seconde encore, l'Allemand s'arrêta. Il tourna son visage informe vers Krisantem puis reprit sa marche en avant. Le Turc

était terrifié. Cet homme qui ne voulait pas mourir lui inspirait une crainte superstitieuse. À quatre pattes, les mains tremblantes, il se mit à la recherche de son pistolet. Dès qu'il l'eut récupéré, il bondit dans l'escalier.

Anton Brunner surgit sur le pont comme un fantôme sanguinolent. Le grand air l'étourdit et il s'affala contre le bastingage. Malko qui avait repris connaissance sentit sa colonne vertébrale se liquéfier devant le spectacle. Un des réverbères du quai éclairait en plein le visage de l'Allemand.

Krisantem jaillit à son tour, son Astra au poing. Malko l'arrêta :

— Ne tirez pas.

Le coup de feu avait été assourdi par les parois du voilier. Mais, sur le pont, à l'air libre, cela ameuterait le village.

Centimètre par centimètre, Brunner se traînait le long du bastingage, vers l'échelle de coupée. S'il parvenait à terre, dans cet état...

Le Turc bondit sur lui et tenta de le ceinturer. D'un seul coup de rein, il l'envoya promener. Krisantem revint à la charge, avec son lacet. Mais il ne parvint pas à le passer autour du cou de l'Allemand. Une fois de plus, celui-ci reprit sa marche en avant.

Il lui restait cinq mètres à parcourir. Krisantem farfouilla fiévreusement dans son pantalon et sortit son vieux poignard de commando. Cette fois, il attendit son adversaire, accroché au bastingage. L'autre venait sur lui en grondant et en se balançant. Quand il fut tout près, de toutes ses forces il lui plongea l'arme juste au-dessus du nombril. Et, avec un « han » de bûcheron, il remonta jusqu'au sternum avant d'arracher la lame.

Anton Brunner s'arrêta net. Il vacilla. Un son nouveau sortit de sa gorge : « graou, graou ». Accompagné par un flot de sang.

Les yeux fermés, il porta les deux mains à son ventre, tentant de retenir la masse grise de ses intestins dégoulinant sur le pont. Il fit encore quelques pas vers Krisantem.

— C'est pas possible, c'est pas possible ! fit Krisantem en turc.

Il en oubliait son allemand.

Il était livide. Il n'avait jamais vu ça, une pareille ardeur à vivre. Et l'autre qui avançait toujours dans une mare de sang qui s'agrandissait d'instant en instant, avec une plainte continue de fauve qui lutte contre la mort. Il avait des réserves d'énergie incroyables. Il crachait ses poumons, vomissait son sang, son visage brûlé devait le faire souffrir atrocement, mais il avançait vers la passerelle.

Krisantem regarda le quai désert.

Alors, il reprit son Astra, s'approcha et tira à bout portant dans la

tête de l'Allemand, comme on enfonce une seringue hypodermique.

Raté.

La balle fracassa seulement la mâchoire inférieure, qui pendait maintenant jusqu'à la naissance du cou.

Nouveau flot de sang. Mais il avançait, il avançait toujours.

Et Krisantem n'osait plus tirer, n'osait plus rien faire, soudain pris d'un respect immense pour l'homme qui ne voulait pas mourir. Il avait honte, il aurait voulu se sauver.

Remettant son pistolet à sa ceinture, il s'approcha de l'Allemand, lui prit doucement le bras, comme on guide un aveugle.

Anton Brunner n'avancait plus. La main droite crispée sur le bastingage, il faisait son étrange bruit : « graou, graou ». Le Turc aurait voulu se boucher les oreilles. Quand l'autre sentit sa main, il esquissa un mouvement pour se dégager. Mais il n'en eut pas la force. Alors, il resta là, immobile, horrible, inhumain. Et Krisantem se mit à trembler, sans pouvoir dire un mot.

Soudain, Anton Brunner se laissa glisser sur place. Comme si un ressort s'était cassé. Son bruit s'était changé en une plainte très douce, comme le vent dans les branches, un beau soir d'été.

Ça s'arrêta d'un coup. Il était mort. Cela fit un petit tas dégoûtant sur le beau pont d'acajou, avec du sang et des choses grises innommables. Mais au moins cela ne bougeait plus. Krisantem, dégrisé, essuya ses mains trempées de sueur, et avisa le regard de Malko. Il y lut le même dégoût, viscéral, la même émotion devant la lutte surhumaine de l'Allemand. Jamais les deux hommes n'oublieraient cette soirée-là.

Le coup de feu ne semblait avoir été remarqué par personne. Il eut un dernier regard pour le corps d'Anton Brunner. Malko reprit le premier son sang-froid. L'équipage allait revenir, ils n'avaient plus beaucoup de temps. Et Anton Brunner n'avait pas parlé ! Il eut une dernière idée.

— Attendez-moi, ordonna-t-il à Krisantem.

Il replongea dans les entrailles du navire et trouva facilement la cabine du capitaine qui donnait dans le salon.

Le temps de fouiller plusieurs tiroirs et il découvrit ce qu'il cherchait : bien que battant pavillon panaméen le *White-Devil* avait comme port d'attache Montego Bay, à la Jamaïque.

Il ne lui restait plus que cette piste. Encore groggy, il remonta sur le pont.

Elko Krisantem courait le long du pont, à petits pas. Malko sentit l'odeur de l'essence. Le Turc avait trouvé deux jerricans d'essence dans un coin. Le premier avait servi à inonder le cadavre d'Anton Brunner

et le second finissait d'imbiber tout le pont.

Une dernière traînée courut jusqu'à la passerelle. Krisantem jeta le jerrican vide. Malko avait déjà franchi la coupée. Le Turc s'y engagea à son tour. Avant de sauter à terre il craqua une poignée d'allumettes et la jeta derrière lui.

La flamme immense qui jaillit illumina tout le port. Les maisons se découpaient en ombres chinoises. Le petit tas de ce qui avait été Anton Brunner brûlait allègrement. Avec un « vlouf » sinistre les voiles s'enflammèrent. Un léger vent d'est attisait les flammes. Le *White-Devil* brûlait comme une torche.

Au moment où Krisantem sortait de Saint-Tropez, au volant de la Jaguar, les premiers sauveteurs se ruaient vers le grand voilier avec des seaux dérisoires. Dans son bureau, le capitaine du port, en pyjama, actionnait frénétiquement sa sirène d'alarme.

Mais c'était trop tard : personne ne pouvait plus sauver le *White-Devil*.

CHAPITRE X

— Les Allemands, ils sont là. Mais on ne les voit jamais. Sauf quand ils vont sur le bateau. Un sacré ketch, le *White-Devil*.

Le patron du Red-Barrel, bar à matelots de Montego Bay, était un Jamaïcain prolix et accueillant. D'autant plus accueillant que Malko offrait tournée sur tournée.

Par la porte ouverte du bar, sa main noire, rose à l'intérieur, désignait l'ouest de l'île, une région très peu habitée de la Jamaïque. Tous les endroits chics, les beaux terrains de golf se pressaient sur le côté de l'île, entre Port Antonio et Montego Bay. C'est là que le gros jet de la BOAC avait déposé Malko, la veille. Depuis, il menait son enquête. Cela n'avait pas été très difficile de retrouver la trace du *White-Devil*. Depuis cinq ans, son port d'attache était Montego Bay. Et c'était un des plus beaux voiliers du port.

Mais impossible d'en savoir beaucoup plus. Une colonie d'Allemands et de Paraguayens étaient venus s'installer dans l'île, un an après l'indépendance. Ils avaient acheté des domaines et faisaient de la canne à sucre, ne se mêlant ni aux derniers Anglais de l'île, ni à la nouvelle bourgeoisie noire. Bien entendu, pas la moindre trace de Rudi Guern. Pourtant, il devait être là. Mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Appuyé au comptoir crasseux du Red-Barrel Malko se sentit envahi par le découragement. La tentation était grande de reprendre le premier avion pour New York et d'attendre.

En plus, il pleuvait à torrents, des cordes, à ne pas y voir à trois mètres : l'averse quotidienne. Les Noirs en profitaient pour se savonner tout nus sous la pluie, choquant profondément les touristes anglo-saxons des innombrables palaces de Montego Bay.

Où était Janos Ferenczi ?

Que faisaient les tueurs israéliens lancés à sa poursuite ?

Ici, à la Jamaïque, tout cela semblait lointain et irréel. C'était un autre monde. Montego Bay n'était peuplé que de touristes paisibles.

Le grondement d'un VCIO qui décollait secoua la torpeur de Malko.

— Comment peut-on aller dans l'Ouest ? demanda-t-il.

— Il faut louer une voiture, expliqua le Noir. Les Allemands sont dans la région de Négril. Vous avez un ami, là-bas ?

— C'est un peu cela, fit Malko, pince-sans-rire.

Le Noir hochait la tête.

— Alors, il faut aller au Sundowners. C'est un petit hôtel juste avant Négril, tenu par un Allemand. Il doit connaître les autres. C'est un brave type, il a épousé une fille de chez nous. Vous lui donnerez le bonjour de Max.

Malko jura qu'il n'y manquerait pas, paya et sortit. Sa décision était prise. Il n'allait pas abandonner si près du but...

Une heure plus tard, il roulait sur l'étroite route de Négril, qui longeait la côte. Il n'y avait même plus de poteaux téléphoniques. Le réceptionniste de son hôtel avait ouvert de grands yeux quand il lui avait appris qu'il partait vers l'ouest. Prudemment, il lui avait indiqué le play-boy club, dans la direction opposée, où tout était importé, même les somptueuses *bunnies*.

Évidemment, ce n'était pas le même genre de distraction.

En roulant entre les champs de canne à sucre, sur la route déserte, Malko regretta soudain de ne pas avoir pris Krisantem avec lui. Mais le Turc était un peu voyant pour s'introduire dans une colonie nazie.

Il aurait du mal à le faire passer pour un ancien SS.

* * *

Ben Uri et Haym Agmon avaient passé leur journée à se disputer. Leurs nerfs étaient à vif. Ben Uri ne se pardonnait pas d'avoir abattu un innocent. Et il n'y avait rien à faire : le pistolet à acide prussique était une arme sans parade. Les deux agents n'étaient pas des tueurs ; chaque fois qu'ils avaient supprimé quelqu'un, c'était avec la certitude de frapper un coupable si monstrueux que ses crimes échappaient à la dimension humaine. Ils ne prenaient jamais aucun risque et frappaient toujours à coup sûr. Il avait fallu une coïncidence extraordinaire pour que l'erreur puisse se produire.

Ils en haïssaient encore plus l'homme qu'ils poursuivaient, le Scharführer Rudi Guern. C'est là que leurs opinions différaient. Ben Uri voulait continuer immédiatement la poursuite. Chercher à le retrouver par tous les moyens.

Hayim Agmon penchait pour la patience. Rudi Guern avait vécu sous un faux nom aux USA. Ils connaissaient ce nom. Grâce à leurs informateurs, il serait facile de retrouver sa trace. Après, il n'y avait plus qu'à tendre un piège.

Assis dans le hall du Bayerischer-Hof à Munich, ils se disputaient à voix basse, sans parvenir à prendre une décision. Mais si leur avis

sur les méthodes différait, ils étaient absolument d'accord sur le but à atteindre : liquider Rudi Guern.

Janos Ferenczi transpirait à grosses gouttes. Son air hautain et cruel avait fait place à une expression de chien battu. Son teint était devenu aussi blafard que sa cicatrice et il croisait et décroisait nerveusement ses doigts maigres. De même, il hochait docilement la tête à chacune des affirmations de son vis-à-vis. Pourtant, ce dernier ne haussait jamais le ton et parlait d'une voix mesurée.

Avec son complet d'une couleur indéfinissable, mal coupé, ses lunettes sans monture et sa chemise en nylon, il évoquait un petit fonctionnaire sans éclat et sans puissance. Un rond-de-cuir.

Mais Janos Ferenczi savait que son interlocuteur tenait son sort entre ses mains. Il appartenait à un métier où l'on ne pardonne pas l'échec. Et il est toujours si facile de s'arranger sur le dos d'un agent dont on ne veut plus. Même avec l'adversaire. Les petits cadeaux entretiennent la haine.

Finalement l'interlocuteur de Janos Ferenczi le congédia d'un signe de tête. Intérieurement, le Hongrois soupira de soulagement. Il avait encore une chance de sauver sa vie et sa liberté. Il ne s'attarda pas dans les couloirs gris du Ministère de la défense. En retrouvant l'air frais du quai Maurice-Thorez, il respira tout de suite mieux, en dépit du froid encore vif.

La rivière de Moscou coulait paisiblement devant lui, parcourue de bateaux-mouches. Au loin, il apercevait les tours du Kremlin brillant dans le soleil.

Une heure plus tôt, Janos Ferenczi se trouvait au Quartier général secret du G.R.U., place Arbatskia. L'immeuble d'en face abritait la célèbre prison Lubianka. Sinistre voisinage.

En remontant dans sa Zim, le Tchèque était quand même de bonne humeur. Il avait arraché une sérieuse concession au patron du neuvième directorat : désormais, les résidents et les « honorables correspondants » du KGB dans le monde entier recherchaient en priorité absolue le prince Malko, alias Rudi Guern.

Les Russes n'aiment pas être battus.

— Dépêchons-nous, ordonna-t-il au chauffeur de la Zim.

Il devait être à l'aéroport de Sheremetyévo avant trois heures. Il n'avait qu'une demi-heure pour parcourir les trente-cinq kilomètres. Certes, il n'y avait pas beaucoup de véhicules mais il était impossible de faire comprendre à un chauffeur russe ce que « vite » signifiait...

Le DC-9 des Scandinavian Airlines ne l'attendrait pas. Et, à Copenhague, il devait attraper sa correspondance pour New York. Il consulta rapidement son billet, pris un peu plus tôt à l'Hôtel National,

siège de la Scandinavian. Le vol 919 décollait à dix-huit heures. Grâce à la différence d'heure, il serait à New York à vingt et une heures quarante, après un vol confortable au-dessus de l'Atlantique et un bon dîner. Évidemment, en bon communiste, il aurait dû emprunter l'Aéroflot, au moins jusqu'à Copenhague.

Mais à force de vivre au contact des capitalistes, il avait contracté leurs vices : au service Spartiate du Tupolev-104, il préférait le confort des DC-9 flambant neufs et les soins attentifs des hôteses de la Scandinavian.

Finalement son voyage surprise à Moscou se terminait plutôt bien. Il avait obtenu un sursis et des moyens accrus. Retrouver le faux Rudi Guern n'était qu'une question de jours. Cette fois, il ne lui laisserait pas autant de liberté.

CHAPITRE XI

La fille n'avait sur elle qu'un microscopique slip noir et marchait torse nu. Elle avait la morphologie d'un adolescent poussé trop vite : des jambes interminables, musclées et maigres, pas de taille, un long buste avec des seins minuscules. En apercevant Malko, elle se couvrit négligemment la poitrine avec le foulard de tulle mauve qu'elle tenait à la main. Ce qui ne dissimula pas grand-chose.

Ils étaient les deux seuls êtres humains sur la longue plage de Négril. L'averse quotidienne de fin de journée venait de se terminer et le groupe d'Américains logeant comme lui dans le petit Hôtel Sundowners n'avait pas encore remis les pieds dehors, bien que la température fût descendue de deux ou trois degrés.

Malko se leva machinalement, faisant fuir une multitude de petits crabes. Depuis une semaine qu'il se trouvait à la Jamaïque, à Négril, tout à l'ouest de l'île, la jeune inconnue était sa première rencontre intéressante.

Elle n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Il remarqua alors l'étrange animal qui trottinait sur le sable à côté d'elle : une levrette à poil ras, avec des pattes grêles et un museau de rat.

L'horrible bestiole se précipita droit sur Malko avec un jappement aigre. Il sentit une douleur aiguë à la cheville et poussa un cri.

La levrette venait de le mordre ! D'une brusque détente, il la rejeta loin de lui. L'animal fit trois cabrioles sur le sable et alla se réfugier en grondant dans les jambes de sa maîtresse. Malko leva alors la tête et reçut le choc des yeux de l'inconnue.

« Les plus beaux yeux du monde », pensa-t-il. Immenses et mauves, dilatés et presque sans expression. La pupille mangeait l'iris comme chez un oiseau de nuit.

Les cheveux très courts, la bouche proéminente et l'ovale du visage passaient au second plan.

L'inconnue toisa Malko, avec une moue furieuse. Elle était un peu plus grande que Malko.

— Vous avez fait mal à mon chien, dit-elle en anglais.

Sa voix avait la douceur d'une tondeuse rasant un jardin anglais et le violet de ses yeux fonça encore. Elle se pencha pour prendre la levrette dans ses bras.

Étant donné sa solitude, Malko ne releva pas une aussi évidente

mauvaise foi. Cela faisait du bien de parler à quelqu'un d'autre que les Américains du Sundowners. Il se demandait d'où avait surgi la jeune fille. À part l'hôtel, il n'y avait que les cases du village de Négril et le phare.

— Si c'est vrai, vous m'en voyez désolé, reconnut-il, mais je crois qu'il a manifesté une certaine agressivité à mon égard.

Elle le foudroya du regard :

— *Putch* n'aime pas les étrangers. Qu'est-ce que vous faites ici ?

C'était un comble. Comme si la plage était à elle.

— Et vous ? demanda doucement Malko. Que faites-vous sur cette plage ?

L'expression des yeux mauves changea.

— Je m'ennuie, dit l'inconnue, d'une voix morne. À mourir. On s'ennuie beaucoup à Négril. Vous voulez vous baigner ?

Elle était la première Blanche qu'il rencontrait à Négril. À part l'hôtel des Sundowners où il n'y avait pas le téléphone, et les cases du village jamaïcain, il n'y avait rien. Négril n'existait encore que sur les cartes, en tant que centre touristique. À trente-cinq miles à l'est, il y avait Montego Bay, par où Malko était arrivé et, à cinquante miles à l'ouest, Savanna la Mar.

Et quelque part entre ces deux points plusieurs propriétés occupées par des Allemands. Dans l'une d'entre elles, se cachait Rudi Guern.

Sans attendre la réponse de Malko, l'inconnue posa son chien, enroula son foulard autour de son cou et partit en courant vers l'eau. Une ceinture de récifs à fleur d'eau arrêta les vagues et on voyait le sable blanc jusqu'à cent mètres du rivage. De dos, impossible de distinguer si c'était une femme ou un garçon. Malko la suivit, surveillant ses mollets. La levrette grognait encore.

La jeune fille nageait déjà dans l'eau tiède d'un crawl souple. Il la rejoignit facilement et prit son rythme. Ses cheveux plaqués lui donnaient encore plus l'air d'un garçon et elle semblait totalement indifférente au fait que sa poitrine était nue.

Soudain, elle s'arrêta de nager debout dans l'eau et dit de sa voix de papier de verre :

— Vous êtes en train de vous dire que je suis laide, n'est-ce pas ? Un véritable échalas. Que je n'ai pas de poitrine, pas de cheveux, pas de belles jambes, que je ne suis pas une femme. Que je suis désagréable. Et encore vous ne savez pas tout ! J'ai un nom ridicule : Phœbé.

Malko la regarda, perplexe. Ou elle avait une bonne insolation ou elle était folle à lier. Soudain, il remarqua de fines rayures brunes

striant les épaules, la poitrine et le dos de l'inconnue. Comme des marques de flagellation ancienne. De plus en plus étrange.

— Je ne trouve pas que vous soyez laide à regarder, dit-il, prudemment. Et vous avez les plus beaux yeux de la création.

Elle haussa les épaules et se remit à nager vers la plage.

— Oui, mais cela ne donne pas aux hommes envie de me faire l'amour.

— Je ne serais pas aussi catégorique, assura Malko nageant à côté d'elle.

Cette inconnue excentrique ne l'attirait pas spécialement mais elle habitait peut-être Négril, ou les environs. Elle pourrait éventuellement l'aider s'il parvenait à lui faire tenir des propos cohérents. La petite colonie allemande de Négril était un milieu terriblement fermé.

Elle s'assit sur le sable, secoua ses cheveux et baissa son slip si bas qu'il aperçut les poils rasés de son pubis. La pudeur n'était pas son fort, décidément. Un vautour se posa derrière eux, près d'un gros crabe mort. La mer était presque phosphorescente. À un kilomètre de là, le petit runabout du Sundowners prit la route des coraux. C'était l'heure de la promenade. Les yeux fermés, l'étrange Phœbé s'étendit sur le dos, les pointes de ses petits seins dressés vers le ciel.

— Que faites-vous à Négril ? demanda Malko pour rompre le silence.

— Je vis avec mon mari. Vous aimez les chiens ?

Un moment, sa raison vacilla. Est-ce qu'elle... ?

Non, elle prit simplement l'affreuse levrette et la tendit à Malko.

— Caressez-le, ordonna-t-elle. Il aime cela. Avec moi, c'est toujours la même chose.

Malko passa une main dégoûtée sur une truffe froide et gluante, résistant à l'envie de lui tordre discrètement le cou.

Phœbé avait refermé les yeux. Malko lâcha le chien. Les yeux de cette fille l'obsédaient, comme s'ils donnaient sur un inonde inconnu, fantastique. Ils vous attireraient irrésistiblement, comme des aimants. À côté, ses yeux dorés en paraissaient ternes.

Phœbé bougea et se mit sur le ventre. Ses fesses découvertes par le micro-slip avaient la même couleur que le reste de son corps. Les yeux fermés, elle demanda :

— Et vous, que faites-vous à Négril ?

— Vacances.

— Où habitez-vous ?

— Au Sundowners.

— Vous repartirez ensuite ?

— Bien sûr.

Elle se leva sur un coude et il eut de nouveau le choc des deux grands lacs violets, noyant le visage.

— Vous voulez m’emmener quand vous repartirez ?

C’était pour le moins inattendu. Malko plissa ses yeux dorés. Phœbé, c’était déjà un prénom étrange. C’est fou ce qu’on peut trouver sur une plage sauvage de la Jamaïque.

— Mais, votre mari ?

C’était la première objection qui lui venait à l’esprit.

— Je ne suis pas mariée.

— Mais vous m’avez dit tout à l’heure...

— Il ne faut jamais croire ce que je dis. Je mens, j’aime mentir, cela me distrait. Vous m’emmènerez ? demanda-t-elle sur un ton plus insistant.

— Vous ne savez même pas où je vais, biaisa Malko.

Elle remonta son slip. À voir la couleur de sa poitrine elle ne devait jamais porter de soutien-gorge.

— Cela m’est égal. Je veux partir d’ici.

D’un bond, elle se mit debout et le toisa :

— Vous avez peur de moi, n’est-ce pas ? Vous ne m’emmènerez pas.

Sans crier gare, elle s’éloigna à grandes enjambées, son chien sur les talons. Malko se leva à son tour.

Elle se retourna et, devant le geste de Malko, partit en courant. À cent mètres, elle se retourna et cria d’une voix ironique :

— À bientôt.

Malko courut un peu, puis s’arrêta, se sentant complètement ridicule. C’est probablement ce qu’elle cherchait. D’ailleurs les jambes interminables de Phœbé avalaient le sable comme une autruche. Elle partait dans la direction opposée à l’hôtel, là où il n’y avait que des cocotiers et la plage.

Très vite, elle ne fut plus qu’un petit point noir sur la plage. Malko aurait pu croire qu’il avait rêvé. Il s’assit sur le sable. Pendant un moment, il avait oublié qu’il était à Négril, au bout du monde, pour sauver sa vie, pour retrouver un homme qui se cachait sous un faux nom, qui était son seul espoir de reprendre une vie normale.

L’insaisissable Phœbé, toute folle qu’elle était, pouvait peut-être l’aider. D’après ses dires, elle habitait la région de Négril.

Mais comment la retrouver ?

Il ne savait que son prénom. S’il était vrai. Et elle n’était pas particulièrement sociable. Il n’avait d’ailleurs jamais vu, en une semaine, qui que ce soit d’inconnu aux Sundowners. Et pourtant, le propriétaire était Allemand lui aussi.

La plage lui parut soudain déserte et sinistre. En face de lui, le soleil se préparait à plonger dans la mer des Caraïbes, dans un éblouissement de couleurs. Négril était à l'extrême ouest de la Jamaïque et jouissait d'un bien meilleur ensoleillement que la côte nord. Les yeux mauves immenses flottaient dans sa tête, l'obsédant. Qui était Phœbé ? En dépit de son corps de garçon, elle était terriblement attirante.

Malko reprit le chemin de l'hôtel, la tête baissée. Dans une heure le soleil serait couché. Il n'y aurait plus qu'à boire un daiquiri ou deux et à aller se coucher. Les huit couples de vieux Américains se couchaient tous à neuf heures, après un dîner rapide.

En prenant sa douche, Malko s'aperçut qu'il n'arrivait pas à oublier Phœbé. Même le danger qu'il courait passait au second plan. Quel âge avait-elle ? Pourquoi vivait-elle à Négril ? Qu'y avait-il de vrai dans ce qu'elle avait raconté ?

Après s'être changé, il s'installa dans la petite véranda donnant sur le jardin de l'hôtel, devant un daiquiri. C'est ce qu'il avait trouvé se rapprochant le plus de la vodka.

Soudain, un coup de klaxon ébranla la sérénité des Sundowners. Une grosse Mercedes noire, arrogante avec ses chromes étincelants, franchit lentement le portail et s'arrêta à trois mètres de Malko.

Phœbé en sortit, et vint droit vers sa table. Elle avait plus que jamais l'air d'un garçon dégingandé et embarrassé de sa peau. Un pantalon de flanelle moulait ses jambes interminables et ses fesses minces, retenu à la taille par une ceinture de cuir marron. Elle portait dessus une chemise de crépon rose, boutonnée un bouton sur deux, froissée et tachée. Les lacets d'une de ses chaussures de tennis qui avaient dû être jadis blanches étaient défaits, traînant par terre.

Mais ses yeux étaient toujours du même violet admirable, faisant ressortir la dure géométrie de son visage.

Elle s'assit à la table, attirant une chaise à elle.

— Je voudrais du rhum, moi aussi, dit-elle de la même voix métallique.

Les Blums, qui avaient la chambre voisine de celle de Malko, regardèrent l'apparition, éberlués, et se lancèrent dans une grande conversation à voix basse. Malko alla à l'intérieur commander le daiquiri de Phœbé.

Quand elle eut son verre devant elle, elle le vida d'un coup. Il sembla à Malko que ses immenses pupilles s'agrandissaient encore.

Elle resta un moment silencieuse, les yeux dans le vague, puis annonça, presque sans bouger les lèvres :

— Je suis venue vous inviter.

— M'inviter ?

— Nous donnons un petit buffet froid ce soir. Il y aura une vingtaine de personnes. Ma mère m'a autorisée à vous dire de venir. Vous n'êtes pas Américain ?

Malko faillit mentir. Mais c'était dangereux.

— Non, je suis Autrichien.

Nouvelle qui sembla ne lui faire ni chaud ni froid. Elle jouait machinalement avec son verre vide. Malko la regarda à la dérobée. Les deux grandes taches violettes ressemblaient à un tableau abstrait. Il n'avait jamais rencontré chez personne ces pupilles dilatées en permanence, noyant les yeux sous leur couleur.

À moins que Phœbé ne soit droguée jusqu'aux os...

— Vous retournez dans votre pays ? demanda-t-elle soudain.

— Parfois.

Les deux taches violettes s'animèrent légèrement et elle souffla :

— Vous m'emmènerez ?

C'était une obsession. Malko sourit :

— Ce serait avec plaisir, mais...

Soudain, Phœbé prit une expression effrayée qui lui donna l'air d'une toute petite fille.

— Surtout, ne dites jamais à maman que je vous ai demandé de m'emmener ! Vous me promettez ?

— Juré.

— Alors, donnez-moi un autre daiquiri.

Elle but l'alcool d'un coup, comme le premier. Ses joues en rosirent, et elle découvrit des dents parfaites, cachées sous ses lèvres sensuelles et épaisses.

— On boit beaucoup à Négril... vous verrez.

Malko sursauta :

— Pourquoi je verrai ?

Phœbé haussa ses maigres épaules :

— Quand vous serez là depuis trois ou quatre mois, vous aurez envie de mourir, de faire n'importe quoi, de boire, de crier, de dormir, de ne plus penser...

— Mais je ne resterai pas si longtemps, fit Malko. Je vous ai dit que j'étais en vacances.

Phœbé se leva d'un bloc.

— Je m'en vais. Je reviens vous chercher à neuf heures. Mais il ne faut pas me mentir. Vous n'êtes pas venu en vacances. Vous ne seriez pas seul.

Il n'eut pas le temps de la questionner. Déjà, la grosse Mercédès faisait demi-tour dans un nuage de poussière. Que diable avait-elle

voulu dire ? Est-ce que par hasard, Rudi Guern avait été prévenu de son arrivée ? Cela semblait impossible. Le *White-Devil* était détruit et Anton Brunner mort. Personne ne pouvait savoir ce qu'il était venu faire à Négril.

Et pourtant, la remarque de Phœbé était inquiétante.

Brusquement, la rencontre et l'invitation semblèrent étranges à Malko. Cela pouvait parfaitement être un piège. Et Phœbé : Dalila version jamaïcaine.

Ce ne sont pas les autorités de Kingston qui se mettraient martel en tête pour la disparition d'un étranger que personne ne réclamerait, de surcroît...

Malko retourna dans sa chambre passer une chemise rose brodée et un pantalon de lin. Avec cet accoutrement, il était hors de question de prendre une arme, même son pistolet extraplat. Les pensionnaires du Sundowners mangeaient déjà quand il ressortit pour attendre Phœbé. La nuit était tombée brutalement, en dix minutes, comme toujours sous les tropiques. Il entendit le glissement soyeux de la Mercédès avant de la voir et il sortit à sa rencontre.

Phœbé s'était métamorphosée. Un pantalon de velours noir, très ajusté, retenu par une lourde ceinture d'or, lui donnait l'air d'une araignée. Son torse fluët était moulé par un pull de soie noire très ajusté qui dessinait jusqu'à la pointe de ses seins minuscules. Elle avait même consenti à peigner ses courts cheveux mais ne portait trace d'aucun maquillage.

— Vous êtes ravissante, dit Malko, en effleurant de ses lèvres le bout de ses doigts.

— Pourquoi dites-vous cela ? Ce n'est pas vrai, répliqua-t-elle acidement. Je n'ai pas de poitrine, pas de...

— Vous êtes pleine de charme quand même.

Elle hocha la tête et se concentra sur le demi-tour. Ils repartirent par l'unique route goudronnée vers Négril, en suivant la côte. Le village passé, Phœbé tourna à gauche, dans un chemin de terre coupant une bananeraie. La Mercédès cahotait tant et plus. La bananeraie fit bientôt place à la jungle. Ils passèrent un petit gué à toute allure, projetant une gerbe d'eau de chaque côté de la voiture. Phœbé jura tout bas, avec la violence d'un homme.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko.

— Je hais ce pays, fit-elle les dents serrées. Je voudrais qu'il y ait un tremblement de terre ou quelque chose... Que Négril n'existe plus. Pour aller dans une vraie ville. Voir des gens.

— Alors, pourquoi restez-vous là ?

Sa bouche se tordit en une grimace d'ironie.

— Ma mère. Elle ne me donnera pas un sou, si je pars. D'ailleurs, je ne saurais pas où aller. Je ne connais personne. Et je ne suis même pas assez belle pour faire une putain.

Les étranges remarques de la jeune fille revinrent à la mémoire de Malko.

— Pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure que je mentais ? demanda-t-il.

Phoebé sourit. D'un sourire sensuel et cruel.

— Parce que vous avez tué. La plupart du temps, je peux dire si quelqu'un a tué, rien qu'en le regardant. J'ai l'habitude. Vous êtes ici pour vous cacher. Pas en vacances.

Sa voix tremblait légèrement. Elle stoppa brutalement la voiture, en plein dans le chemin et pencha sur Malko sa belle bouche.

— Embrassez-moi, ordonna-t-elle.

Sa bouche était chaude et vivante. Elle tremblait de tous ses membres comme un chien que l'on sort de l'eau, et s'enroulait autour de Malko à la façon d'une longue pieuvre noire. D'un geste sec, elle recula son siège pour mieux enlacer Malko.

Puis, brusquement, elle interrompit son baiser et souffla à l'oreille de Malko :

— Vous me raconterez. Cela m'excite.

Décoiffé, Malko reprit son souffle. Étrange et inquiétante Phoebé.

— Que voulez-vous que je vous raconte ?

— La mort. Comment vous avez tué des gens.

Les pupilles violettes s'étaient encore agrandies.

Ses narines palpaient involontairement.

Aussi soudainement qu'elle s'était arrêtée, elle repartit. Sans un regard pour Malko. Mais il voyait ses seins se soulever sous la soie du pull. Il ne put s'empêcher de demander.

— Où avez-vous appris à reconnaître les tueurs avec autant de certitude ?

Elle sourit mystérieusement sans répondre.

— Nous arrivons, annonça-t-elle, un quart d'heure plus tard.

La jungle s'éclaircit et la Mercédès entra dans un patio entouré de trois côtés par des bâtiments blancs et bas et stoppa devant une grande porte vitrée donnant sur une pièce éclairée par des chandeliers. À travers la paroi transparente, Malko aperçut des groupes de gens buvant et bavardant. Des Blancs.

Une femme attendait sur le pas de la porte, moulée dans un pantalon de lastex doré et un pull de soie assorti. Elle s'avança vers Malko, la main tendue.

— Bienvenue à Ochorios, dit-elle d'une voix haut perchée, en

anglais. Phœbé m'a dit que vous étiez charmant et que vous lui aviez tenu compagnie sur la plage. Je suis heureuse de vous accueillir ici. Je m'appelle Eisa.

Malko s'inclina sur la main tendue.

La mère de Phœbé se déplaça légèrement et la lumière d'un des lampadaires tomba sur son visage. Il réprima un haut-le-corps. Elle avait dû subir plusieurs opérations esthétiques de *lifting*, car la peau était si tendue qu'elle pouvait à peine ouvrir la bouche sans fermer les yeux. Ses yeux très bleus brillaient dans un visage rose et luisant, intenable à regarder. Ses minauderies de petite fille n'arrivaient pas à effacer une cinquantaine largement entamée.

— Je vais vous présenter mon mari, dit-elle. Venez.

Malko la suivit à l'intérieur. Personne ne sembla se préoccuper de son arrivée. Il n'y avait que des couples entre quarante et cinquante ans, assez mal habillés. Des Blancs. Pas un seul Jamaïcain.

Ils entouraient un buffet somptueusement garni des fruits tropicaux et de viandes froides, parsemé d'orchidées aux couleurs ahurissantes de beauté. Plusieurs grands bols de punch incolore alternaient avec des bouteilles de whisky.

Sans pouvoir se l'expliquer, Malko éprouvait une sensation de malaise au milieu de tous ces gens qui ne semblaient pas le voir.

Et soudain, l'évidence le frappa, aveuglante : tous les gens présents parlaient allemand entre eux !

Il était tombé en plein dans ce qu'il cherchait : la colonie allemande de Négril. Les gens parmi lesquels se cachait l'homme qu'il recherchait : Rudi Guern.

Il n'eut pas le temps de méditer sur sa découverte.

Eisa s'était arrêtée devant un homme en chemise blanche à manches courtes. Une cicatrice courait de la pommette droite au cou, affreusement boursoufflée par endroits. Blessure de guerre, sans aucun doute.

L'homme le dévisagea. Un visage aigu, avec des yeux terriblement méfiants et en alerte, sans couleur bien définie et très enfoncés dans leur orbite.

— Bienvenue à Ochorios, fit-il mécaniquement en anglais rocailleux. J'espère que cette petite sotte de Phœbé ne vous a pas trop ennuyé... Prenez un verre et passez une bonne soirée.

Et sans plus s'occuper de son hôte, il reprit sa conversation avec un géant blond et sa femme, massive walkyrie. Eisa minauda à l'oreille de Malko :

— Mon mari n'est pas le père de Phœbé. Ce dernier est mort pendant la guerre. Je dois dire qu'ils ne s'entendent pas très bien.

— Je vois, dit prudemment Malko, en trempant les lèvres dans un verre de rhum. Peut-être pourriez-vous envoyer votre fille dans une bonne pension, à l'étranger...

Il comprit instantanément qu'il avait fait une gaffe. Le visage d'Eisa sembla encore plus tiré, plus amer :

— Les enfants sont égoïstes, remarqua-t-elle acidement. Ils ne pensent qu'à vous quitter. Phœbé a tout ce qu'il lui faut ici.

— Bien sûr, bien sûr.

Malko tenta de se rattraper.

— Avec des gens jeunes comme vous, elle ne doit pas s'ennuyer...

Eisa ronronna instantanément.

— Absolument ! Ah ! elle ne connaît pas son bonheur...

Malko se demandait comment il allait se débarrasser de son hôtesse à la peau tirée quand de nouveaux invités apparurent sur le pas de la porte. Aussitôt, elle s'excusa, et marcha vers eux.

Malko circula entre les groupes. Malgré lui, il était ému. Rudi Guern se trouvait peut-être là ce soir, parmi les invités. Le reconnaîtrait-il ?

Et que faire ? De tous côtés, il saisissait des bribes de conversation. En allemand.

Il errait près du buffet quand Phœbé se matérialisa près de lui.

— Vous avez vu ma chère mère ? grinça-t-elle. Si elle pouvait crever...

— Il ne faut pas parler ainsi, dit poliment Malko. On dit « mourir ».

Phœbé avait l'air sombre. Ses longs doigts jouaient nerveusement avec le bout de sa ceinture.

— Qui sont tous ces gens ? demanda Malko.

Elle laissa tomber du bout des lèvres :

— Toujours les mêmes. Les amis de mes parents. Ils vivent dans un rayon de trente kilomètres. Ils se réunissent une fois par mois, pour parler du passé et boire. Surtout boire. Dans trois heures, ils seront tous ivres morts.

Malko la regarda en coin.

— Comment se fait-il que j'aie été invité à cette réunion de famille ?

Un sourire ironique découvrit une rangée de dents éblouissantes :

— J'ai dit à maman que si elle n'acceptait pas, je tuais quelqu'un avec la voiture dans le village... que cela lui causerait beaucoup d'ennuis. Les Jamaïcains sont très susceptibles.

Belle nature.

— Pourquoi teniez-vous tellement à ce que je vienne ?

Phœbé se versa un grand verre de punch et le but d'un coup. De nouveau, avec ses pupilles fixes, elle ressemblait à un oiseau de nuit.

— Parce que.

Elle était fermée comme une huître.

Phœbé à ses côtés, Malko entreprit de faire le tour de la réception. C'était saisissant. Il avait l'impression d'être un fantôme. Personne ne prêtait aucune attention à lui ; mais les conversations s'arrêtaient lorsqu'il passait près d'un groupe. De temps en temps une femme ou un homme inclinait poliment la tête et c'était tout.

Il était l'intrus, l'étranger.

Sans Phœbé, il n'aurait jamais pénétré ici. Il comprenait pourquoi ces gens n'aimaient pas les étrangers. Quelques semaines plus tôt, Anton Brunner, le capitaine du *White-Devil* aurait été là, lui aussi.

Il dévisagea discrètement tous les hommes. La plupart étaient trop vieux pour pouvoir être Rudi. Entre cinquante et soixante ans. Ils avaient l'air de braves gens, avec leurs crânes déplumés et leur bedaine. Et pourtant... Il ferma ses yeux dorés un instant, les imaginant sous la tunique noire des SS...

Phœbé le tira par le bras.

— Venez, je n'aime pas cet endroit.

Il allait la suivre lorsqu'il remarqua, dans un coin, assis entre deux femmes, un homme qui pourrait être Rudi Guern. Il restait peu de cheveux blonds, en couronne autour du crâne, mais le visage ressemblait vaguement à celui de Malko. Les yeux surtout, le frappèrent. Bleus, extrêmement pâles, froids et fixes. Inquiétants.

L'homme regarda Malko et celui-ci se hâta d'entraîner Phœbé, comme s'il flirtait avec elle. Mais il sentit les yeux bleus posés sur son dos, tant qu'ils furent dans la pièce.

Sans savoir où elle l'emmenait, il suivit Phœbé. Dehors, il faisait presque aussi chaud que dans la pièce de réception.

Ils sortirent dans le patio, puis empruntèrent un sentier jusqu'à une sorte de petite tour peinte en blanc, à quatre ou cinq cents mètres de la demeure principale. Phœbé s'arrêta devant la porte et se dressa sur la pointe des pieds. Le bout de ses doigts était à près de deux mètres cinquante du sol. Elle farfouilla dans le mur et en tira une clé.

— J'ai horreur qu'on fouille dans mes affaires, expliqua-t-elle.

Elle entra, craqua une allumette et alluma une lampe à pétrole. La pièce était très haute de plafond, avec une toute petite fenêtre. Peu de meubles. Un grand lit bas et partout des peaux de vache.

Phœbé se jeta sur le lit. Étendue, elle paraissait encore plus grande. Du regard, Malko chercha un siège. Mais les doigts interminables de la jeune fille s'accrochèrent à sa ceinture et

l'attirèrent.

— Venez ici.

Avant qu'il puisse l'en empêcher, elle ôta son pull de soie et apparut la poitrine nue. Ce n'était pas une découverte pour Malko mais, là, dans cette pièce sombre, il émanait de ce simple geste une sensualité animale que Phœbé poussait jusqu'à la provocation.

Soudain quelque chose bougea dans un des coins mal éclairés de la pièce. Malgré lui, Malko eut un sursaut et empoigna la lampe à pétrole. Phœbé éclata de rire. Sa levrette sortit de l'obscurité et bondit sur le lit où elle se pelotonna contre sa maîtresse.

— De quoi avez-vous peur ? demanda-t-elle ironiquement.

Comme pour elle-même, elle ajouta :

— Vous êtes tous des lâches.

Puis, sans crier gare, elle jeta sa levrette à la tête de Malko. Le chien poussa un hurlement plaintif, tomba par terre et s'enfuit. Stupéfait, Malko plongeait dans les yeux violets. La bouche en avant, Phœbé le défiait.

— Allez, dit-elle, la voix aussi rauque qu'à leur première rencontre. Battez-moi, puisque je suis odieuse.

Il en resta sans voix.

Elle farfouilla sous son lit et jeta sur la couverture une cravache noire, longue et fine, de fin bambou garnie de cuir. Un produit de sellier de luxe, inattendu dans cette île perdue.

— Battez-moi, je vous dis, fit-elle d'une voix sourde. Je ne crierai pas. D'ailleurs personne n'entendrait.

— Mais je n'ai pas envie de vous battre, protesta Malko.

— Moi, j'ai envie.

Un ange passa et s'envola à tire d'aile. Tant de perversité dans une tête si jeune. Maintenant, Malko comprenait d'où venaient les marques qu'il avait vues sur le corps de Phœbé, l'après-midi sur la plage.

La jeune fille se pencha vers lui et martela :

— Fouettez-moi. Autrement, je ne ferai rien avec vous. Rien.

Des pensées confuses tourbillonnaient dans la tête de Malko. Il était sûr d'avoir Rudi Guern à la portée de la main. Jamais il ne retrouverait occasion pareille. Mais sa seule alliée possible était cette fille à demi folle, vraisemblablement nymphomane, menteuse pathologique et masochiste ! Et encore, il en oubliait sûrement...

À genoux sur le lit, Phœbé l'injuriait à voix basse avec des mots extraordinairement obscènes. Voyant qu'il ne faisait pas mine de prendre la cravache, elle bondit du lit et l'attrapa par le devant de sa chemise.

— Foutez le camp, gronda-t-elle. Vous n'êtes bon à rien. Je ne veux plus vous voir jamais. Jamais.

Elle trépignait sur place, ivre de rage. Malko faillit la prendre au mot. Mais il se souvint de Janos Ferenczi, des tueurs israéliens. S'il repartait de la Jamaïque, les mains vides, c'était fini.

Et sans Phœbé, il ne trouverait pas Rudi Guern.

Alors, il demanda moralement pardon à ses ancêtres et prit la cravache. Lui qui n'avait jamais touché une femme même avec une fleur...

La cravache claqua sur le dos nu et Phœbé poussa un grondement rauque de satisfaction.

— Plus fort, ordonna-t-elle.

Malko surmonta son dégoût et continua à frapper, le plus mollement possible. Phœbé ondulait sous les coups, les pupilles immenses, la bouche entrouverte. À travers le tissu mince du pantalon, son ventre ondulait par secousses comme si elle éprouvait déjà un orgasme.

Elle défit elle-même la ceinture du pantalon noir qu'elle fit glisser le long de ses jambes pour apparaître entièrement nue. Elle se jeta sur le lit.

Malko n'en pouvait plus. Ce genre de privautés n'avait rien d'érotique à ses yeux. Doucement, il posa la cravache et rejoignit Phœbé sur le lit. Ce grand corps mince, étendu et offert était loin de le laisser indifférent.

— Encore ! gémit-elle. Encore !

Mais Malko, cette fois, fit la sourde oreille. Pas la moindre envie de se transformer en marquis de Sade.

Phœbé se retourna brusquement sur le dos et il rencontra son regard. Insondable et fou, tourné vers l'intérieur, sur des visions qu'il n'osait pas imaginer.

Lorsqu'il la prit, elle cria comme une chatte couverte par un matou. Le corps tendu en arc de cercle, ses dents claquaient, sa bouche laissait échapper un râle ininterrompu, ses longues jambes battaient nerveusement la couverture de fourrure.

C'était une tornade, une force de la nature. La déesse Çiva aux douze bras. Elle l'attira avec une brutalité inouïe, comme pour se meurtrir encore, le serra à se briser. Tous les os de son corps maigre s'imprimaient dans sa chair. Elle grognait, murmurait des mots sans suite, griffait les reins de Malko.

Il avait l'impression de chevaucher un mustang, un cheval sauvage. Ses reins se cabraient, en de furieux élans, comme si elle voulait se débarrasser de lui, mais, en même temps, elle avait noué ses

jambes interminables dans son dos, verrouillant leur étreinte.

Elle lui mordit les lèvres si fort qu'il cria à son tour. Elle avait réussi à tout lui faire oublier, pendant quelques minutes. Ferenczi, le danger mortel qu'il courait et la chasse à Rudi Guern.

Un peu calmée, elle dit à voix basse, en détachant bien les mots :

— Raconte-moi, la dernière fois que tu as tué un homme. Tout.

Elle aurait fait la joie de n'importe quel psychiatre un peu consciencieux. Comme Malko ne répondait pas, horrifié, elle fit :

— N'aie pas peur, je ne répéterai rien. Mais dis-moi. Oh ! quand je pense à ça...

Les beaux yeux mauves s'étaient révoltés. Elle était en pleine crise d'hystérie. Son ventre continuait à bouger mécaniquement, comme doué d'une vie indépendante. Malko était partagé entre le dégoût, le désir et une furieuse curiosité. Phœbé *devait* connaître Rudi Guern. Il fallait savoir d'où elle tenait ces goûts morbides et ce masochisme.

Il la laissa se calmer, sans répondre à son affreuse question. Le mauve de ses yeux s'éclaircit, peu à peu, ses traits se relâchèrent. Elle semblait extrêmement jeune, brusquement.

— Quel âge as-tu ? demanda Malko, presque tendrement.

— Vingt ans.

De nouveau, la voix rageuse et dure.

De quoi frissonner. Pour elle-même, Phœbé murmura :

— C'était bon.

Elle alluma une cigarette. Son corps était encore agité de tremblements nerveux. Il se sentit pris d'une immense pitié pour Phœbé, si vulnérable et si monstrueuse, en même temps !

— Je voudrais t'emmener d'ici, dit-il spontanément, sans réfléchir.

Le visage de Phœbé s'illumina instantanément. Sa main serra le poignet de Malko et elle grinça de son étrange voix métallique.

— Je donnerais n'importe quoi pour partir de Négril. N'importe quoi, fit-elle.

C'était le moment pour Malko de se jeter à l'eau. Mais jusqu'à quel point pouvait-on avoir confiance en Phœbé. Il jouait sa peau sur une demi-folle.

Les grands yeux mauves le fixaient avec une expression suppliante. Il eut honte du marché qu'il était obligé de proposer.

— Phœbé, dit-il, je suis prêt à vous emmener d'ici, mais il faut que vous m'aidiez.

— Je vous aiderai, promit-elle d'une voix sourde.

— Cela peut être dangereux.

La jeune fille ricana, retrouvant toute son agressivité :

— Rien n'est plus dangereux que de vivre ici. Un jour, je me tuerai.

Elle semblait sincère.

— Je cherche un homme, dit Malko. Un homme qui se trouve ici très probablement. Mais il a peut-être changé de nom et je ne pourrai pas le reconnaître.

— C'est pour le tuer ?

Phœbé s'était redressée sur un coude, la bouche gourmande.

— Non, fit Malko. Le retrouver seulement.

— Ah ! dit Phœbé, visiblement déçue. Dommage. On l'aurait tué ici tous les deux. Mais vous m'emmènerez quand même ?

— Juré.

— Si ce n'est pas pour le tuer, pourquoi voulez-vous le retrouver ? poursuivit Phœbé avec son implacable et particulière logique.

— Ce serait trop compliqué à expliquer, fit Malko. Pouvez-vous m'aider à trouver cet homme ?

Phœbé se rhabillait rapidement. Les traces de la cravache sur son long corps étaient nettement visibles.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Il s'appelait Rudi Guern, expliqua Malko. Il doit porter un autre nom maintenant. C'est un criminel de guerre, un ancien officier SS responsable de milliers de meurtres.

Phœbé éclata d'un rire amer.

— Je les connais tous. Tous. Ils me haïssent, mais je suis la seule femme jeune ici. Alors ils reviennent en se cachant me faire l'amour et me raconter leurs histoires.

— Tu veux dire que tu t'es donnée à tous ceux qui sont ici ce soir, fit Malko, horrifié.

Elle inclina la tête.

— Oui. Le premier, j'avais quinze ans. C'est Otto, le gros qui a une veste jaune. Il m'a violée. Puis il m'a raconté des choses de son passé. Il était en Russie pendant la guerre. Il avait tué beaucoup de gens. Il les pendait. Ça m'a donné envie de lui. Alors, je n'ai rien dit à ma mère. Et j'ai continué. Mais je leur demandais de me raconter, *avant*. Pour m'exciter. Certains m'ont battue, parce qu'ils n'aimaient pas. Mais ils sont tous revenus comme des chiens. C'est pour cela que ma mère me hait. Mon beau-père aussi vient quelquefois, ici. Elle le sait.

— Mais pourquoi ne te laisse-t-elle pas partir ?

Ses belles lèvres se retroussèrent en un vilain rictus.

— Elle a peur que je parle. Que je dise qui il est, où il est. Elle est obligée de me garder. Elle espère que je me suiciderai un jour.

De mieux en mieux.

— Tu connais Rudi Guern ?

— Rudi, fit rêveusement Phœbé. Oui, je crois. Il m'a dit son vrai nom un jour. Ici, il se fait appeler Peter Calto. Il était là ce soir.

— Un homme blond, un peu chauve ? Grand ?

— Oui.

— C'est bien lui.

Phœbé s'étira :

— Que veux-tu que je fasse ?

Malko ne répondit pas immédiatement. C'est là que le problème se compliquait. La seule solution était d'enlever Rudi Guern, quitte à le livrer aux autorités de Kingston. Le scandale déclenché, l'Allemand ne pourrait plus disparaître. Mais il fallait d'abord fuir Négril.

— Je voudrais le rencontrer, dit Malko. Discrètement, et sans qu'il sache qu'il va me voir.

Phœbé finissait sa cigarette. Elle se donna un coup de peigne rapide.

— C'est facile, assura-t-elle, mais pas ce soir. Il est avec sa femme. Mais demain, je lui demanderai de venir me rejoindre ici.

— Il viendra ?

Elle sourit méchamment :

— Bien sûr. Je suis leur seule distraction. Maintenant, retournons à la réception, sinon, ma mère dira encore que je ne sais pas me tenir avec les invités.

Ils reprirent le sentier par lequel ils étaient venus et regagnèrent le patio. Le brouhaha des conversations était beaucoup plus fort. Assis dans un fauteuil, un homme ronflait, la bouche ouverte, un verre vide encore dans la main.

À quatre pattes, la mère de Phœbé s'amusait à laper du whisky dans une assiette à soupe posée sur le tapis au milieu d'un groupe rigolard. Personne ne fit attention à Malko ni à Phœbé. Celle-ci dit à mi-voix :

— Rudi, c'est celui au fond, qui discute avec les deux horreurs.

C'était bien l'homme que Malko avait déjà remarqué. Son cœur battit plus vite. Ainsi il avait réussi là où même les Israéliens avaient échoué : retrouver un criminel de guerre soi-disant mort depuis vingt-cinq ans.

Maintenant, il n'avait plus qu'une idée : quitter cette étrange réception où les amants de Phœbé se côtoyaient joyeusement. Il eut un frisson de dégoût. Pauvre fille.

Celle qu'il plaignait avait rempli un verre de punch et contemplait sa mère avec mépris. L'un des hommes qui l'entouraient se retourna et lui adressa un sourire complice :

— Un jour, je les ferai se battre entre eux pour m'avoir, siffla-t-elle. Devant moi.

— Je vais m'en aller, dit Malko. Je préfère que l'on ne me remarque pas trop ici.

Les yeux violets foncèrent :

— C'est dommage. J'ai encore envie de faire l'amour. J'aurais préféré que cela soit avec toi.

Elle guettait Malko du coin de l'œil, mais il n'entra pas dans le jeu.

— Cela te regarde, dit-il froidement. Mais notre contrat tient toujours ?

— Bien sûr, fit-elle vivement. Viens chez moi demain après le déjeuner. C'est l'heure de la sieste, il n'y a personne. Passe par la plage, on ne te verra pas.

Il la quitta sans l'embrasser. Elle était appuyée au bar et regardait la salle ; un chauffeur noir attendait dans la Mercedes. Au moment où il monta dans la voiture, il aperçut un homme qui se rapprochait de Phœbé et la prenait par le bras. La soirée n'était pas terminée...

Il n'avait jamais eu une alliée aussi étrange ni inquiétante.

CHAPITRE XII

Avant même de reconnaître les traits de son visage, Malko sut que c'était lui. La silhouette décharnée se découpait à contre-jour, contre le soleil levant. Il marchait lentement le long de la plage, venant de l'hôtel.

Janos Ferenczi !

Brusquement, le soleil parut froid, la plage avec son sable blanc et ses cocotiers, sinistre. Malko eut envie de courir, de s'enfuir encore plus loin.

Ainsi, il l'avait retrouvé ! Juste au moment où il touchait au but. C'était trop injuste !

Malko se mit debout. Le Tchèque n'était plus qu'à quelques mètres. Son corps blafard couturé de cicatrices semblait déplacé dans cet endroit paradisiaque. Il portait un maillot de bain de laine noire qui venait tout droit du Goum de Moscou.

Les deux hommes se dévisagèrent une seconde sans rien dire. Puis Ferenczi dit fielleusement :

— Vous ne m'offrez pas le verre de la bienvenue ? J'ai eu du mal à vous retrouver. Heureusement que la police française a identifié le cadavre d'Eva Guern. Le reste a été relativement facile. Que diable êtes-vous venu faire ici ? Pensiez-vous nous échapper ?

Le ton faussement bonhomme du Tchèque dissimulait une sérieuse anxiété. Malko comprit soudain qu'il avait encore un atout en main. Certes, Ferenczi l'avait retrouvé, mais il semblait ignorer l'existence de Rudi Guern.

S'il apprenait que celui-ci était vivant, il l'abattrait immédiatement. Et Malko avait rendez-vous avec lui quatre heures plus tard. Il fallait entrer dans le jeu du Tchèque.

Il se força à sourire et se rapprocha de son adversaire.

— C'est vrai, je pensais vous échapper ici. Eva Guern m'avait donné cette idée. Puisque vous voulez que je sois un nazi, pourquoi ne pas me cacher comme eux ?

» Mais c'est idiot, je ne suis pas fait pour cette vie. Je pensais repartir demain.

Il lui sembla qu'une lueur de soulagement passait dans l'œil de son adversaire.

— J'en suis désolé ! fit Ferenczi. Puis-je vous demander pour où ?

— New York.

Le visage du Tchèque se crispa imperceptiblement.

— Pour y faire quoi ?

Malko plissa ses yeux dorés, comme pour se protéger du soleil.

— Raconter tout à la CIA. Quitte à me faire tuer, je préfère que ce soit par eux que par vous.

— Allons, allons, fit Ferenczi jovial et grinçant, il n'est pas question de cela. Je ne vous veux que du bien.

Il se rapprocha encore de Malko bien qu'il n'y eût pas âme qui vive à un mile à la ronde et lui dit sur le ton de la confiance :

— Cessez cette fuite ridicule. Vous ne pourrez jamais prouver que vous n'êtes pas Rudi Guern à ceux qui veulent vous abattre. Moi seul, peux le prouver. Alors, acceptez mon offre. Retournez aux USA, achetez une ferme, là où on vous a dit. Vous nous donnez certains renseignements et je communique immédiatement votre dossier aux Israéliens. Je leur dirai également qui a tué Isak Kulkin à Athènes. Ainsi vous serez lavé de tous soupçons.

— Et après ?

Le Tchèque écarta les bras, paisible et rassurant.

— Après, mais vous vivrez tranquillement comme si de rien n'était. De temps en temps, vous nous rendrez un petit service. Vous pensez bien que nous serions les derniers à vous compromettre maladroitement.

— Nous reparlerons de tout cela à New York, répliqua évasivement Malko. En attendant, je voudrais profiter de mes dernières heures de soleil. Seul.

Il s'éloigna à grandes enjambées vers l'hôtel, Janos Ferenczi le regarda partir, pensif.

Malko marchait les yeux baissés sur le sable. Il fallait semer Ferenczi, au moins pour quelques heures. Le temps de kidnapper le vrai Rudi Guern et d'aller le livrer à Kingston. En prison, il serait à l'abri du Hongrois.

Presque arrivé à l'hôtel, il se retourna. Le Tchèque n'était plus qu'un petit point noir sur la plage, là où il l'avait laissé.

* * *

Les vagues tièdes de la mer des Caraïbes venaient mourir doucement sur le sable blanc de la plage déserte. Des vautours voletaient, çà et là, à la recherche de noix de coco pourries ou de crustacés morts échoués. Les cocotiers mordaient directement sur la plage, assez étroite en cet endroit.

Aucun touriste ne venait jusque-là. Négril était à cinq ou six kilomètres à l'est.

Malko regarda avec précaution autour de lui. La résidence des parents de Phœbé était de l'autre côté de la cocoteraie sauvage, à cinq cents mètres à vol d'oiseau. Sa petite Hillman était dissimulée dans un chemin creux, derrière lui.

Il était parti de l'hôtel une heure auparavant, prenant ostensiblement la direction de Montego Bay. Janos Ferenczi déjeunait sur la plage et n'avait pas paru alarmé outre mesure. Il avait ensuite repris la bonne direction par des chemins serpentant entre les bananeraies et dans la jungle. De toute façon, son rendez-vous ne pouvait être remis. Et le plus dur restait à faire : emmener Rudi Guern de Négril.

Malko observait la tour où vivait Phœbé depuis une demi-heure sans avoir vu aucun signe de vie. Il était perplexe : avec elle tout était possible. Peut-être que ses liaisons n'étaient que le fruit de son imagination. L'homme qu'elle avait désigné à Malko n'était peut-être pas Rudi Guern. Mais si elle avait dit vrai, l'Allemand était là, avec elle, en ce moment.

Il faisait très chaud et il n'y avait pas un souffle de vent. Malko vérifia son pistolet et s'engagea dans la cocoteraie, marchant avec précaution : c'était infesté de serpents et de scorpions, nichés dans les souches pourries arrachées par les typhons.

Il apercevait à travers les troncs la tache blanche de la résidence. Heureusement, aucune des fenêtres ne donnait sur la cocoteraie. Il arriva sans encombre jusqu'à la lisière et inspecta le terrain découvert devant lui.

La tour où vivait Phœbé était à cent mètres, silencieuse et calme. La lourde porte de bois clouté était fermée.

Malko attendit quelques secondes avant de s'élancer. Il se colla contre la porte et y appliqua son oreille. Pas un bruit ne filtrait.

Il hésita une seconde qui lui sembla interminable. Cela pouvait parfaitement être un piège. Il revit, l'espace d'un éclair, les visages brutaux des invités de la soirée précédente. Ils l'auraient taillé en pièces sans hésiter, s'ils avaient connu le but de son voyage à Négril.

Lentement, il tourna la poignée de la porte. Si Phœbé n'avait pas menti, la porte devait être ouverte et Rudi Guern à l'intérieur, sans méfiance.

La porte s'ouvrit. Malko entra d'un bond, pistolet au poing, mais s'immobilisa sur le pas de la porte. Il ne distinguait rien dans la pénombre, la porte s'étant refermée derrière lui. Puis un bruit qu'il identifia immédiatement frappa ses oreilles : les halètements et les gémissements de Phœbé. Il distingua la masse claire des deux corps sur le lit. Bel exemple de conscience professionnelle. L'homme était si

absorbé que Malko put s'approcher à deux mètres du lit. Il provoqua un léger bruit et Phœbé tourna légèrement la tête. Ses yeux mauves mangeaient tout son visage, à l'expression avide. Quand elle vit Malko, un rictus cruel retroussa ses lèvres. Elle dénoua ses longues jambes et empoigna brusquement son compagnon par la nuque, le rejetant sur le côté.

Le reste se passa très vite.

Phœbé se dégagea et sauta du lit, nue. Des marques de coups noires marbraient tout son corps. L'Allemand n'avait pas été aussi délicat que Malko. Incorrigible Phœbé !

L'homme plongea vers la jeune fille avec un grognement furieux. Puis il vit Malko, l'arme dans sa main, et s'immobilisa immédiatement à quatre pattes sur le lit.

— Qui êtes-vous ?

Sa voix était hésitante et haut perchée.

Il n'avait pas vraiment peur. Seulement surpris. Phœbé cria de sa voix rauque :

— Tuez-le, tuez-le !

Elle se mordait le poing d'excitation. Son partenaire se méprit sur l'intrusion de Malko et eut un ricanement nauséabond :

— Ach ! fit-il, il y a de la place pour deux, mon cher ! Je ne suis pas jaloux...

Tout bas, Phœbé continuait à murmurer des horreurs.

Malko pointa son pistolet sur le corps nu de l'homme et dit en allemand :

— Habillez-vous, Rudi Guern. Vite. Ce n'est pas une plaisanterie.

Une lueur de panique passa au fond des yeux presque incolores. Ils devinrent encore plus pâles et un cercle blanc apparut autour des lèvres. L'Allemand mit bien dix secondes à dire d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je m'appelle Peter Calto.

— Il ment, glapit Phœbé. C'est lui, Rudi ! Il m'a tout raconté. Tous les juifs qu'il avait tués, pour bien faire jouir sa petite Phœbé...

— Salope !

L'Allemand avait sauté sur elle. Sa main droite partit à toute force et Malko entendit le bruit sourd du coup. Phœbé fut projetée contre le mur d'en face, une énorme ecchymose sur la pommette. Elle glissa à terre.

— Salope ! répéta Guern. Si tu dis encore un mot, je te tue à coups de pied.

Il tournait le dos à Malko, nu, dominant Phœbé.

Malko arma son pistolet et dit froidement :

— Si vous touchez encore cette jeune fille, c'est moi qui vais vous

tuer. Tout de suite. Habillez-vous immédiatement ou je vous tire une balle dans chaque genou...

Phœbé, les yeux exorbités, s'était relevée lentement et tremblait de tous ses membres. Malko la surveillait du coin de l'œil, concentrant son attention sur l'Allemand. Soudain, il la vit bondir. Un objet brillant dans la main droite. Rudi Guern lui tournait le dos.

— Attention !

L'Allemand, sans même se retourner, plongea sur le lit à plat ventre. Une grande estafilade saignait dans son dos. Phœbé prenait son élan pour enfoncer dans le large dos offert un long poignard recourbé.

— Phœbé ! Si tu le tues, je ne t'emmène pas.

Elle resta en arrêt, puis baissa lentement son arme. De grosses larmes filtraient de ses beaux yeux violets et ses lèvres bougeaient silencieusement. Lâchant le poignard, elle alla s'asseoir sur le coffre où elle avait pris l'arme. Malko s'essuya le front. Le voyage de retour promettait, avec ces deux-là...

Rudi Guern se releva, avec un regard de haine indicible pour la jeune fille. Cette fois, il passa son pantalon et sa chemise rapidement, sans quitter Malko des yeux. Brutalement, il fit :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

Malko haussa les épaules :

— Mon nom ne vous apprendrait rien. Ce que je veux, c'est que vous veniez avec moi.

— Pourquoi faire ? aboya l'autre.

— Vous constituer prisonnier, répliqua paisiblement Malko. Après, votre sort ne m'intéresse plus.

Les yeux bleus fixés sur lui pâlirent encore :

— Vous travaillez pour les Juifs ? murmura Rudi Guern.

Il avait perdu toute sa superbe.

Malko secoua la tête.

— Non.

L'autre se redressa :

— Alors, pourquoi faites-vous cela ? Ils vont me mettre en prison, me juger. Je ne suis plus un homme jeune. Je n'ai rien fait de plus que les autres. Ce n'est pas juste.

Son ton pleurnichard agaça prodigieusement Malko.

— Ce n'est pas moi qui vous jugerai, fit-il. Je veux simplement que vous réapparaissiez, que l'on sache que vous n'êtes pas mort en 1945. Que vous êtes le Scharführer Rudi Guern, adjoint au camp N°1 de Treblinka.

Rudi Guern crispa ses poings :

— Mais les Juifs vont me tuer ! gémit-il.

Malko haussa les épaules.

— Peut-être, mais ce n'est pas mon affaire. Venez, sinon, je vous loge une balle dans chaque genou et je vous emporte sur mon dos...

Il l'aurait fait. Il n'éprouvait que du mépris pour l'ancien SS. Celui-ci fit un pas en avant et tenta d'agripper la chemise de Malko. La panique, une peur viscérale, déformait ses traits.

— Écoutez, je sais où se trouve quelqu'un qui vous intéressera beaucoup plus que moi. Un homme que le monde entier recherche : le Reichsleiter Martin Bormann. Je vous aiderai à le capturer.

— C'est vous que je veux, coupa sèchement Malko. Pour la dernière fois, je vous dis de venir.

Il se tourna vers Phoébé.

— Nous partons par la cocoteraie. La voiture se trouve dans le petit chemin à droite. Vas-y par le chemin normal. C'est plus sûr. D'accord ?

— D'accord, souffla la jeune fille.

Elle ne quittait pas Rudi Guern des yeux.

Malko poussa l'Allemand vers la porte et l'ouvrit.

— Je préfère vous ramener vivant, avertit-il. Mais je me contenterais d'un cadavre...

Ce n'était pas exactement vrai. Mais Rudi Guern n'était pas obligé de le savoir. L'Allemand sortit lentement, clignant des yeux devant la lumière et se retourna vers Malko.

— Laissez-moi partir, murmura-t-il, la voix un peu plus ferme. Sinon, mes amis me vengeront.

Malko le poussa brutalement avec le canon du pistolet.

— Marchez vite.

Ils partirent dans les cocotiers. Le cœur de Malko battait la chamade. Il avait réussi l'impossible : retrouver Rudi Guern que tout le monde croyait mort. Il restait à le ramener vivant à Kingston. Les autorités jamaïcaines allaient faire une drôle de tête.

L'Allemand marchait devant lui, en silence. De temps en temps, il se retournait vers Malko. Ses yeux bleus étaient affolés et son menton tremblait.

Il arriva le premier à la lisière de la plage. Malko le vit bander ses muscles, mais n'eut pas le temps de crier. Brusquement l'Allemand plongeait la tête la première dans le sable, se releva et partit en courant en zigzag sur la plage.

Malko, empêtré dans les racines de cocotiers, perdit quelques précieuses secondes. Rudi Guern était déjà à trente mètres.

— Arrêtez, cria-t-il.

Il tira. Légèrement en avant pour que Guern puisse voir l'impact de la balle, puis se lança à son tour sur la plage. De loin on aurait dit deux enfants jouant à se poursuivre.

Rudi Guern ne s'arrêta pas, il détalait en zigzag comme un lapin traqué. Malko courait de toutes ses forces. Rudi mort ne lui était d'aucune utilité. Il tira encore une fois pour l'effrayer, mais l'autre accéléra encore.

La plage était déserte. Peu à peu la distance entre les deux hommes diminuait. Rudi se retournait plus fréquemment. Malko voyait ses pieds enfoncer lourdement dans le sable. Il s'épuisait. Pourvu que Phœbé attende avec la voiture.

Maintenant, il entendait le souffle oppressé de l'homme poursuivi, à dix mètres devant lui. Les deux hommes couraient parallèlement à la mer, presque les pieds dans l'eau.

Il y eut soudain un sifflement aigu et un petit « flocc » dans l'eau, accompagné d'un geyser. Puis le bruit lointain d'un coup de feu. Malko tourna la tête vers la cocoteraie et aperçut le reflet métallique d'un fusil, entre les premiers arbres.

Ferenczi !

Il était parvenu à le suivre. Et il allait abattre Rudi Guern avant qu'il puisse l'emmener.

Cette idée décupla ses forces. En quelques mètres, il eut rejoint l'Allemand et il plongea dans ses jambes. Ils roulèrent tous les deux dans le sable humide. Rudi Guern se défendait furieusement en dépit de sa fatigue. De la bave coulait à la commissure de ses lèvres. Il avait vraiment couru jusqu'à l'épuisement. Par deux fois, il tenta d'enfoncer ses pouces dans les yeux de Malko.

Ils luttèrent férocement sans un mot. Malko reçut un coup de genou au bas-ventre qui lui coupa le souffle. D'un coup de crosse, il étourdit son adversaire qui resta les bras en croix sur le dos, les cheveux mouillés par les premières vagues. Malko lui fit aussitôt un rempart de son corps. Janos Ferenczi ne l'abattrait pas, lui. Il chercha à apercevoir le Tchèque, mais le canon du fusil avait disparu. S'il avait une lunette, il aurait du mal à traverser la plage...

Rudi Guern ouvrit les yeux. Ils étaient vitreux. Sa poitrine se soulevait encore convulsivement.

— Tuez-moi ici, murmura-t-il. Cela gagnera du temps.

Malko le saisit par le devant de sa chemise :

— Guern, je ne vais pas vous tuer. Mais quelqu'un ici veut votre peau. L'homme qui vient de tirer sur vous avec un fusil. Votre seule chance de survivre est de faire exactement ce que je vous dis... écoutez-moi.

L'autre le regarda sans comprendre.

— Qui veut me tuer ? Pourquoi me protégez-vous ?

Malko était ivre de rage : collé contre l'Allemand, prenant bien soin de rester entre les cocotiers et lui, il cracha :

— Imbécile, si vous faites trois mètres sur cette plage à découvert, vous êtes mort. Il a un fusil à lunette. Il vous a raté une fois tout à l'heure, parce que vous couriez, mais il ne vous ratera pas deux fois.

» Je vais me lever et vous allez marcher derrière moi, jusqu'à la route, là-bas. Moi, je ne risque rien...

Rudi Guern secoua la tête, têtue :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne marche pas...

Malko insista :

— Si vous passez en jugement, vous risquez au plus cinq ans de prison. Et encore ! Si vous ne faites pas ce que je dis, vous serez mort dans cinq minutes. Tant pis pour vous, je me lève.

Il joignit le geste à la parole. Son ton devait être convaincant, car Rudi Guern se leva aussi de mauvaise grâce. Malko sentait son souffle court sur sa nuque. Il garda son pistolet plein de sable à la main. Mais à cette distance, il n'allait pas engager un duel contre un fusil à lunette. Il fit une prière silencieuse pour que Janos Ferenczi n'ait pas changé d'avis. Sinon, il allait lui économiser une cartouche...

Deux d'un coup...

Lentement, il commença à avancer, en tâchant de marcher perpendiculairement à la cocoteraie. C'était le seul endroit où Ferenczi pouvait se cacher. Il y avait deux cents mètres critiques à parcourir. Après, le Tchèque serait à portée de son pistolet. Il était bien décidé à s'en servir.

Les cinquante premiers mètres se passèrent bien. Rudi Guern, silencieux, marchait scrupuleusement dans ses pas. Son souffle redevenait plus régulier.

Les cocotiers n'étaient plus qu'à cent mètres devant eux. À leur gauche, il y avait le domaine des parents de Phœbé. Ce fut trop tentant pour Rudi Guern.

Brutalement, Malko fut projeté en avant. Rudi Guern lui avait fait un croche-pied, accompagné d'une manchette à la nuque. Il tomba lourdement, le visage dans le sable. Le temps de se relever, Rudi avait pris dix mètres d'avance. Il courait de toutes ses forces vers la maison. Malko cria :

— Couchez-vous, Rudi ! Couchez-vous !

L'Allemand courut encore plus vite. Cette fois, il ne zigzaguait plus, filant en ligne droite sur le sable sec.

À la lisière de la cocoteraie, il y eut un éclair lumineux. Malko

tira au jugé, sur le reflet d'acier du canon du fusil. Mais il était trop loin. Rudi Guern parut cueilli par une main invisible. Stoppé net, il porta la main droite à son visage et tourna sur lui-même, avant de s'écrouler comme une masse. Lorsque Malko arriva près de lui, il ne bougeait déjà plus, couché sur le ventre. Il le retourna.

Une tache sanguinolente s'étalait à la place de son œil droit. La balle avait fracassé la tempe en arrachant l'œil, avant de pénétrer dans le cerveau. Rudi Guern ne s'était même pas vu mourir.

Maintenant, il gisait sur le sable, son unique œil ouvert, complètement inutile. Tous les efforts de Malko venaient d'être réduits à zéro. Ce dernier releva la tête. Le canon du fusil brillait toujours dans le soleil. Janos Ferenczi devait boire du petit lait.

Malko eut soudain une idée folle. Même mort, Rudi Guern pouvait lui servir. Cela dépendait de Phœbé.

Réunissant les deux mains du mort, il le souleva et parvint à le faire basculer sur son épaule et à se redresser. Rudi Guern était lourd et il enfonçait profondément dans le sable à chaque pas. Mais la rage le faisait avancer. La voiture avec Phœbé se trouvait à trois cents mètres.

C'était l'ultime chance de déjouer les plans de Janos Ferenczi. Et de sauver sa vie par la même occasion.

CHAPITRE XIII

Malko stoppa, épuisé, hors d'haleine. La sueur coulait dans ses yeux. Les cinq cents mètres qui le séparaient encore de la voiture semblaient cinq années-lumière. Le cadavre de Rudi Guern l'enfonçait dans le sable. Étrange ironie du sort. Après avoir poursuivi impitoyablement l'ancien SS, il le portait sur ses épaules comme un vieux camarade de combat.

Janos Ferenczi ne s'était plus manifesté. Calant le corps, il repartit. Chacun a une place pour mourir, mais qui aurait dit que celle du Scharführer Rudi Guern serait cette plage ensoleillée des Caraïbes, si loin de ses forêts bavaroises ?

Phœbé attendait près de la voiture. Lorsqu'elle vit Malko titubant sous le poids du cadavre, elle accourut.

Elle avait mis un blue-jean sale et un chemisier rayé où il manquait des boutons. Avec un petit cri, elle toucha la tête de l'Allemand.

— Il est mort ! balbutia-t-elle.

— On le dirait.

— Je n'ai jamais vu de mort, dit Phœbé d'un ton lointain.

Elle ne détachait pas ses yeux du cadavre. D'une main, Malko ouvrit la portière arrière de l'Hillman et le jeta à l'intérieur. Il dut replier les jambes pour pouvoir fermer la portière. Ses yeux dorés avaient viré au vert et un bourdonnement continu emplissait sa tête. Il n'en pouvait plus.

Il s'installa au volant et fit signe à Phœbé.

— Partons.

Elle s'assit à l'avant à côté de lui. Très lentement, elle posa sa longue main sur la cuisse de Malko. Il eut l'impression d'être en contact avec un fil électrique dénudé.

La jeune fille remua imperceptiblement le bassin, comme pour s'offrir. Sa main droite remonta jusqu'à la ceinture de son blue-jean et elle saisit l'extrémité de sa fermeture éclair.

Le grincement fit revenir Malko à la réalité. Il ôta vivement la main de Phœbé et tourna la clé de contact. Le moteur ronfla. Pendant quelques secondes le désir de Phœbé s'était communiqué à lui, intensément. À en avoir honte. Elle avait terminé son geste et il apercevait la peau bronzée de son ventre entre le chemisier et le

pantalon ouvert.

— J'ai tellement envie, murmura-t-elle. Sa voix était encore plus rauque que d'habitude. Malko passa la première.

— Ce n'est pas le moment, dit-il d'un ton sec.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, un peu calmée.

Il roulait déjà en cahotant dans le chemin de terre, entre deux haies de bananiers.

— Où habite Rudi Guern ?

— À dix kilomètres d'ici, fit-elle. Vers Savannah la Mar.

— Montre-moi le chemin.

Elle le regarda, surprise.

— Mais pourquoi ?

Malko essuya la sueur qui coulait de son front et expliqua :

— Sais-tu s'il avait gardé des vestiges de son passé, des photos, des papiers d'identité, des lettres ?

Elle éclata d'un rire aigre :

— Bien sûr ! Il en était assez fier. Il m'a montré cent fois une photo de lui serrant la main du Reichsführer Heinrich Himmler au cours d'une prise d'armes. Il avait aussi son livret militaire, avec toutes ses décorations. Souvent il me disait :

Je suis un *heimatlos*, mais jadis, je faisais partie d'un corps d'élite.

Maintenant, il n'était plus qu'un cadavre trimballé au fond d'une voiture. Déjà, de grosses mouches tournaient autour du visage du mort.

— Où gardait-il tous ses papiers ?

Elle ne répondit pas immédiatement, étirant ses longs doigts un à un et les faisant craquer en regardant Malko en dessous, avec une expression à damner un évêque :

— Je ne sais pas... Je crois que je ne me souviens plus...

Elle n'avait pas remonté la fermeture éclair de son blue-jean. Malko dit brutalement :

— Pas de comédie, Phœbé. Je ne vous ferai pas l'amour. Et si vous continuez, vous allez prendre la plus belle paire de gifles de votre existence...

La jeune fille baissa la tête sans répondre, avec une moue d'enfant punie, puis dit d'une toute petite voix :

— Je sais où ils sont...

Malko s'exclama soudain :

— Mais, il va y avoir sa femme !

Phœbé secoua la tête.

— Non. Il l'a envoyée à Montego Bay. Sinon, elle l'aurait suivi quand il est venu me voir... Il n'y a que des domestiques qui me

laisseront entrer. Ils me connaissent.

Ils roulèrent près de vingt minutes dans des chemins identiques bordés de bananiers ou de jungle. Ça et là, ils croisaient des cabanes de Jamaïcains isolées dans la nature. Enfin apparut au bout d'une haie de palmiers une maison basse et blanche en forme de L avec un patio fleuri et une pelouse merveilleusement verte. L'ensemble respirait le calme, le bonheur et la paix. À l'arrière de l'Hillman, le cadavre de Rudi Guern avait glissé de la banquette et s'était tassé par terre. Seul, un bras pointait, comme un signal de détresse, que Malko apercevait dans le rétroviseur.

Il arrêta la voiture à l'entrée du patio. Cela lui semblait presque trop facile. L'idée d'un piège l'effleura. Il se souvenait de la tête des invités chez Phœbé. À eux tous, ils devaient totaliser une vingtaine de condamnations à mort et quelques siècles de prison... Un jardinier jamaïcain leva la tête en entendant le bruit du moteur puis se replongea dans l'arrosage de ses orchidées. Malko effectua un demi-tour pour être prêt à repartir et dit à Phœbé :

— Vas-y toute seule. J'attends ici. Mais attention, si tu n'es pas là dans cinq minutes, je pars.

Elle le regarda, de la peur plein les yeux.

— Tu ne vas pas me laisser ici ?

— Je n'ai pas confiance en toi, avec tes idées bizarres, dit Malko plus doucement. Va vite.

Il regarda la longue silhouette d'échassier entrer dans la maison. Elle se retourna et lui sourit avant de disparaître.

Puis le temps passa très lentement. Le jardinier chantait un vieux chant d'esclave, nostalgique et syncopé. Deux grosses mouches bourdonnaient autour de la main raidie de Rudi Guern et la fade odeur du sang envahissait peu à peu la voiture.

Phœbé ressortit. Les mains vides.

Malko jurait déjà entre ses dents quand il vit son visage joyeux. En quatre enjambées, elle fut là. À peine dans la voiture, elle sortit de son chemisier une grande enveloppe brune et la jeta sur les genoux de Malko.

— Tout est là.

Elle riait, heureuse comme une gamine après une bonne farce.

L'enveloppe contenait un paquet de photos que Malko regarda rapidement. L'une d'elle lui arracha un sourire de satisfaction : en uniforme noir, Rudi Guern serrait la main de Heinrich Himmler, devant un parterre de SS. Difficile à truquer cela.

Il y avait aussi un livret SS, avec également la photo de Rudi Guern, son numéro et tout son état civil. Incontestablement, les photos

représentaient toutes l'homme dont le cadavre se trouvait derrière eux.

Sans attendre plus, Malko rangea les papiers et démarra. Le plus dur restait à faire : sortir du pays avec le cadavre de Rudi Guern et Janos Ferenczi à ses trousses. Ce qui allait poser de sérieux problèmes. Pointilleux comme tous les pays jeunes, les Jamaïcains ne manqueraient pas de lui poser des questions. Difficile de jurer que Rudi Guern était mort de mort naturelle. Et il devait mettre le cadavre en sûreté. Dès que Ferenczi devinerait son plan, il ferait tout pour le contrer. Aux Caraïbes, le dollar était encore bien coté...

De nouveau, ce fut l'enchevêtrement des petits chemins de terre serpentant dans la jungle. Heureusement, Phœbé connaissait la région comme sa poche. Ils émergèrent sur la route goudronnée de Montego Bay une dizaine de kilomètres à l'est de Négril et des Sundowners.

Derrière eux, le corps de Rudi commençait à sentir abominablement. Malko fut soudain pris de nausée et arrêta la voiture sur le bas-côté herbeux. Phœbé sortit toute pâle. Elle semblait désemparée et sans défense. Malko cala le bras du mort de façon à ce qu'il ne soit plus visible de l'extérieur. Puis ils repartirent. Son plan était tracé : il allait tenter de sortir en fraude le corps de Rudi Guern, sans aller jusqu'à Kingston.

L'avion était exclu, il restait donc le bateau.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de cargos qui relâchent à Montego Bay ? demanda-t-il à Phœbé.

Elle hésita :

— Je crois.

Malko roulait pied au plancher. Heureusement la circulation était pratiquement nulle. Il ne leur fallut pas plus d'une heure pour voir apparaître les premières maisons de Montego Bay. Malko s'arrêta dans un bazar. Tandis que Phœbé attendait dans la voiture il acheta trois grandes serviettes de bain qu'il disposa sur le corps de Rudi Guern.

Plus prudent quand même.

Un peu rassuré, il repartit pour s'arrêter devant le Red-Barrel.

— Attends-moi là, dit-il à Phœbé.

C'était l'heure creuse et le bar était vide. Le patron somnolait sur son tabouret. Il ouvrit un œil endormi et sauta de son siège en reconnaissant Malko.

Les deux hommes se serrèrent longuement la main. Mais Malko attendit le troisième rhum-et-ginger ale – le poison local – pour poser la question qui l'intéressait. Il approcha sa tête des cheveux crépus, sortit un billet de vingt dollars de sa poche, le posa sur le comptoir et demanda :

— Si vous aviez quelque chose à faire sortir du pays rapidement, sur un bateau par exemple, à qui vous adresseriez-vous ?

Le mulâtre le regarda avec une expression totalement abrutie. Comme s'il n'avait pas compris. Mais ses doigts avaient déjà saisi le billet. Sans regarder Malko, il laissa tomber lentement :

— Moi, j'irais au Shaw-Park Club. Près du port. Et je demanderais le « captain » Fred Perry...

Trois minutes plus tard. Malko était dehors. Pour retrouver une Phœbé folle de terreur. Plusieurs Noirs, attirés par cette Blanche seule, rôdaient autour de la voiture. Heureusement qu'ils n'avaient pas l'odorat fragile. Malko remonta et démarra, direction du port.

Le Shaw-Park Club était une espèce de hangar érigé sur un terrain vague, entre Gun Point Wharf et l'United Fruit Pier. Loin du Montego Bay touristique. La bâtisse de ciment armé, grande comme quatre cabanes à lapins était le havre des équipages de bananiers qui chargeaient sans arrêt, jour et nuit sur de vieux rafiots tellement pourris que leurs tôles s'effilochaient en poussière.

Malko arrêta l'Hillman dans Harbour Street, et inspecta les lieux. Un vieux Noir tout desséché, ses cheveux crépus tout blancs, fumait la pipe d'un air consterné devant la porte.

— Attends-moi là, dit Malko à Phœbé.

Avant d'entrer, il ôta le pistolet de sa ceinture et le glissa sous le siège. Moitié pour rassurer la jeune fille, moitié parce qu'il ne se souciait pas d'entrer dans un tel bouge avec une arme à feu.

Malko poussa la porte à claire-voie du Shaw Park Club, sous le regard intrigué du vieux Noir. Il était nettement trop bien habillé. Le brouhaha des cris et des conversations lui sauta à la figure comme une grenade. Heureusement que Phœbé ne l'avait pas accompagné... Son entrée aurait fait l'effet d'une bombe atomique. Un gros flic jamaïcain, un colt nickelé passé à même dans sa ceinture, son ventre débordant de toute part, essayait de faire tenir ses énormes fesses sur un tabouret près de l'entrée. Il sirotait avec une paille une bouteille de ginger-ale avec du rhum.

Des marins et des filles étaient assis en groupes compacts à de minuscules tables de bois crasseuses. Il y avait une piste de danse mais le spectacle était au bar. Une métisse, cambrée et callipyge, dansait une sorte de meringué, entièrement nue, le slip baissé sur les cuisses, accompagnée d'un chœur qui aurait fait rougir la patronne du Sphinx de Fedala.

Malko attrapa un barman noir par l'épaule et hurla pour dominer le tumulte.

— Fred Perry, tu connais ?

L'autre désigna du pouce une table près de la porte, trois hommes avec deux filles, très noires. Malko s'approcha et dit :

— Fred Perry ?

Un gros mulâtre avec une tête de cheval et un nez écrasé tourna légèrement la tête. Mais ses yeux extatiques ne quittèrent pas les cuisses de la fille qui dansait sur le bar. Malko eut l'impression de déranger un prêtre pendant l'élévation. Il se pencha à l'oreille du marin et souffla :

— Je cherche un type qui soit prêt à gagner mille dollars.

La phrase mit bien cinq minutes à atteindre le cerveau du mulâtre. On s'étonne qu'il y ait des naufrages... La main qui pétrissait la jambe de sa voisine attrapa Malko par le bras. Fred Perry gronda dans une horrible haleine de rhum au ginger :

— C'est pas des conneries ?

— Non, fit Malko, mais je ne veux pas discuter ici. Sortons.

Heureusement la danseuse avait terminé son numéro. Fred Perry se leva à regret. Il était plus petit que Malko, mais aussi large que haut, habillé d'un vieux T-shirt grisâtre et d'un blue-jean. Il ramassa une casquette incroyablement crasseuse et s'en coiffa, puis dignement il précéda Malko dehors.

Le vieux Noir à la pipe n'avait pas bougé. Ils firent quelques pas dans le terrain vague puis le mulâtre s'arrêta :

— Alors ?

Les fions fions de la boîte parvenaient encore faiblement. Intéressé, le Noir guignait du coin de l'œil les deux hommes. S'ils se battaient, il y aurait peut-être quelque chose à glaner.

— Vous avez un bateau ? demanda Malko.

Le pouce du mulâtre désigna un cargo bananier ancré à deux cents mètres du Pier United Fruit. Des Noirs chargeaient à la lumière de puissants projecteurs. Son aspect extérieur aurait fait honte à un bateau-lavoir.

— L'Oracabeza. Là-bas.

— C'est vous le capitaine ?

— Sûr.

— Vous partez quand ?

— Demain matin à l'aube. Avant si on a fini de charger.

— Pour où ?

— Galveston, Texas.

Malko le regarda bien en face.

— Vous voulez gagner mille dollars ?

Fred Perry cracha par terre :

— Vous connaissez un type qui ne veut pas gagner un paquet de

fric pareil ? Quelle est la combine ?

Ses gros yeux marrons fixaient Malko sans aménité.

— Il faut transporter quelqu'un jusqu'à Galveston, ou n'importe quel port américain.

Fred Perry traversa rapidement la pierraille et s'approcha de la voiture. Juste pour rencontrer le regard violet de Phœbé. Sa mâchoire en tomba. Malko se serait volontiers signé en voyant les pensées innommables qui passaient dans les yeux du mulâtre.

— C'est elle ? fit le mulâtre d'une voix étranglée. Mille dollars et ça !

C'était la plus belle affaire de sa vie.

— Ce n'est pas elle. C'est lui, fit froidement Malko ouvrant la portière arrière et arrachant la serviette qui couvrait le cadavre de Rudi Guern.

Fred Perry jura, ressortit la tête et se signa.

— Mais il est mort, fit-il à voix basse.

— Je ne vous avais jamais dit qu'il était vivant. Je ne paierais pas mille dollars, autrement.

Fred Perry se gratta la tête, rejetant sa casquette crasseuse en arrière :

— C'est dangereux ! Pourquoi vous voulez transporter un cadavre ?

— C'est mon affaire répliqua sèchement Malko. Ça vous intéresse ou pas ?

Il y eut une seconde longue comme un siècle, puis le mulâtre laissa tomber.

— Faut voir. Qu'est-ce que je vais faire après ?

— Vous le remettez à la police de Galveston, expliqua suavement Malko. Au FBI, ils seront ravis.

Cette fois, Fred Perry manqua s'étrangler !

— Aux poulets ! Non, mais vous êtes dingue ! Moi je croyais que c'était pour le balancer dans l'eau.

— Tsst, tsst, coupa Malko. J'y tiens beaucoup à ce cadavre. Si vous le balancez par-dessus, pas un sou.

Les gros yeux marrons perplexes allaient de la voiture à Malko.

— Y vont me faire les pires emmerdements, conclut le mulâtre.

— Je serai là, affirma Malko. Et je vous assure qu'ils ne vous causeront aucun ennui. Bien au contraire. Vous aurez peut-être même droit à une prime.

Fred Perry n'était visiblement pas convaincu. Malko tira de sa poche une liasse de dollars. Il n'avait pas tellement le temps de discuter :

— C'est oui ou c'est non ?

Fred Perry se métamorphosa instantanément. Comme si la main du Seigneur lui avait touché l'épaule. L'intensité de son regard aurait pu enflammer les billets verts.

— D'accord. Aboulez le pognon.

Un peu trop facile.

Malko se déplaça pour être plus dans la lumière. Il avait à la main une liasse de billets de cent dollars. Il les réunit et les déchira d'un coup sec, par le milieu. Fred Perry poussa un rugissement devant ce sacrilège, si fort que le Noir à la pipe tourna la tête vers eux. Mais déjà Malko lui tendait une des moitiés.

— Voilà pour maintenant. Vous toucherez les autres moitiés à Galveston. Cela ne sera pas difficile à recoller. Ainsi, vous n'aurez pas la tentation de jeter mon ami par-dessus bord avant.

Fred Perry avait pris les moitiés de billet et les regardait avec méfiance. Puis, presque à regret, il les enfouit dans la poche de son blue-jean après les avoir comptés soigneusement.

— Ah ! encore une chose, demanda Malko. Vous allez aller dans une pharmacie.

— Dans une quoi ?

Le mulâtre ouvrait des yeux comme des soucoupes.

— Une pharmacie. Pour acheter un grand bocal de formol et une seringue hypodermique. Je veux que ce mort arrive en bon état. Je l'emballerai moi-même...

— Ça vaut mieux, grogna le marin. Parce que ce sera plus de mille dollars pour un boulot pareil. Vous êtes un maniaque ou quoi ? C'est vous qui l'avez tué ce type-là, au moins.

— Même pas, fit Malko. Je veux que vous preniez livraison du corps maintenant. Comment faisons-nous ?

Perry hocha sa tête de cheval :

— On va aller au rafiote tout de suite. Je dois avoir des vieilles caisses. Ça fera l'affaire comme cercueil.

Malko remonta dans l'Hillman et Phœbé se serra contre lui pour laisser de la place à Fred Perry. Ce dernier jetait de temps en temps des coups d'œil perplexes au mort.

Visiblement, il ne comprenait pas pourquoi on se donnait tant de mal pour transporter un cadavre. Mais les dollars faisaient au fond de sa poche un petit matelas chaud et douillet.

Ils arrivèrent au pier de l'United Fruit. Un douanier jamaïcain salua le « captain » et laissa passer l'Hillman qui stoppa juste devant le bananier. L'Oracabeza était un abominable rafiote rouillé, au ras de l'eau. Des écailles de peintures rappelaient qu'il avait jadis été bleu. À

l'arrière un pavillon dépenaillé et sale portait les couleurs du Panama. Autant dire rien.

— On va le sortir comme si c'était un ivrogne, dit Fred Perry.

Joignant le geste à la parole, il empoigna le corps déjà raide, le sortit de la voiture et le chargea sur son épaule. Il avait une force étonnante. Les membres raides de Rudi Guern le faisaient assez peu ressembler à un ivrogne mais aucun des Noirs écrasés sous le poids des régimes de bananes ne sembla s'en apercevoir.

Fred Perry s'engagea sur la passerelle entre deux porteurs et Malko suivit avec Phœbé.

La cabine du « captain » Perry était un peu plus crasseuse et un peu plus petite qu'une cellule de Sing-Sing. C'était d'une saleté repoussante. Perry dormait sans draps. Il étendit sans façon le corps sur sa couchette et s'épongea le front. La puanteur du cadavre ajoutait à peine à l'odeur *sui generis* des lieux.

— Je n'aime pas les morts, fit-il sombrement. On ne sait jamais.

— On ne sait jamais quoi ?

Le mulâtre eut un geste vague ouvrant sur des abîmes de superstition. Il ressortit de la cabine et revint quelques minutes plus tard.

— J'ai envoyé un type au drugstore, annonça-t-il.

Phœbé se tenait appuyée à la table minuscule, affreusement pâle, ne quittant pas le cadavre des yeux. La balle avait fait du dégât. Vilain.

Fred Perry les quitta pour aller chercher la caisse promise. Malko prit doucement la jeune fille par les épaules.

— Va sur le pont, dit-il. Ce n'est pas un spectacle pour toi.

Elle s'accrocha à lui.

— Non, j'ai peur, seule.

Le mulâtre revint en traînant une caisse qui avait dû contenir du coprah à en juger par l'odeur. Elle tenait tout juste dans la cabine. Perry farfouilla dans un tiroir et sortit un marteau et d'énormes clous.

— Attendons le formol, dit Malko.

Ils s'assirent tous les trois sur les rebords de la caisse, la couchette étant prise par le cadavre. Perry exhuma une bouteille de rhum sans étiquette, et but à la bouteille. *L'Oracabeza* craquait sans cesse. Qu'est-ce que cela devait être en mer...

Au bout de vingt minutes, un pas racla le pont et une voix appela : « Captain ». Perry monta l'échelle et redescendit avec un énorme bocal plein d'un liquide jaunâtre et un petit paquet.

— Voilà votre truc, fit-il à Malko. Amusez-vous, moi je veux pas voir ça.

Malko n'avait jamais embaumé personne.

Il prit la seringue hypodermique, de taille à faire des piqûres à un cheval et la remplit. Puis, surmontant son dégoût, il enfonça l'aiguille dans le cou du mort, et pressa lentement. Il vit le liquide pénétrer dans les tissus. Cela durerait bien le temps du voyage. Il était indispensable pour lui que le FBI puisse identifier, sans aucun doute possible, Rudi Guern.

Phoëbé regardait, fascinée, l'opérateur. Celui-ci s'arrêta en sueur au bout d'une demi-heure. Le flacon de formol était vide. Malko empoigna la bouteille de rhum abandonnée par le « captain » et en vida une bonne goulée... Sale truc.

Il remonta à l'air libre et appela Fred, qui fumait appuyé au bastingage. À eux deux, ils tassèrent le corps dans la caisse. Il fallut pousser sur la tête pour que rien ne dépasse. Malko prit l'enveloppe brune contenant les papiers du SS et y ajouta une note manuscrite adressée au FBI. Il demandait de se mettre en rapport avec David Wise de la CIA à Washington expliquant que le corps était celui d'un criminel de guerre recherché depuis vingt-cinq ans.

Il posa l'enveloppe sur la poitrine du mort puis regarda Fred Perry clouer le couvercle à grands coups de marteau. Les dés étaient jetés.

— Dès que vous arriverez à Galveston, recommanda-t-il, contactez la police locale. Je serai là...

— Et les autres moitiés des billets ?

— Je vous les donnerai moi-même. À ce moment-là.

Ils remontèrent sur le pont. Malko serra la main de Fred Perry.

— À la semaine prochaine.

Le mulâtre les regarda descendre la coupée, les yeux fixés sur la silhouette de Phoëbé. Malko, moins galant, aurait pu économiser mille dollars.

Celui-ci jeta un dernier coup d'œil au rafiot qui portait tous ses espoirs. Il essayait de deviner ce qu'avait fait Ferenczi depuis le meurtre de Rudi Guern. Ils remontèrent dans l'Hillman et quittèrent le pier, saluant le douanier. Malko prit aussitôt la route de l'aéroport.

— Nous quittons Montego Bay, annonça-t-il à Phoëbé.

La jeune fille battit des mains. Puis, brusquement, son visage changea d'expression.

— *Putch !* murmura-t-elle.

Malko la regarda sans comprendre :

— Quoi, Putch ?

— Mon chien, expliqua la jeune fille. Il est resté à Négril. Je ne peux pas partir sans lui.

Malko sourit, amusé.

— À New York, je t'en achèterai une douzaine. Tu pourras en faire un élevage...

Phœbé secoua la tête, butée, et renifla :

— Je ne partirai pas sans *Putch*. C'est mon seul ami. Ils vont le tuer quand je serai partie.

Ils étaient sortis de Montego Bay et roulaient sur Kent Avenue, le long du bord de mer. Dans l'obscurité, on apercevait vaguement la tache claire des rouleaux d'écume, à un demi-mile du rivage. L'aéroport était encore à deux miles. Dans son coin, Phœbé pleurait silencieusement.

Malko lui caressa le visage tout en conduisant. Il n'aurait jamais pensé qu'elle puisse être attaché à ce point à son horrible bête. Il est vrai qu'avec elle, tout était paradoxal.

— Ne pleure pas, dit-il gentiment. Dans quelques heures tu auras quitté la Jamaïque et une nouvelle vie commencera pour toi.

Elle ne répondit pas.

L'aéroport était petit et moderne, mais désert à cette heure tardive. Malko arrêta l'Hillman en face du hall.

— Viens, dit-il à Phœbé.

Elle secoua la tête et répondit d'une voix étouffée :

— Je préfère rester ici.

Il consulta rapidement le tableau d'affichage. Les vols quotidiens de la BWIA et de la Panam étaient déjà partis. Les Delta et la Mexicana n'avaient pas de vol. Il s'adressa à l'Information, où trônait une très jolie métisse au teint de cuivre.

— Vous avez un vol à six heures demain matin par Panam, gazouilla-t-elle. Pour Miami et New York.

C'était parfait. Il prit deux réservations et fit établir les billets. Dix minutes plus tard, il était de retour dans sa voiture. Phœbé n'avait pas bougé.

— Nous allons coucher ici, annonça-t-il.

Toujours pas de réaction. Même devant les billets bleus de la Panam. Il repartit et reprit Kent Avenue. Le premier hôtel qu'il trouva était le Chatam, en bord de mer et très en dehors de Montego Bay.

C'était d'ailleurs plutôt un motel qu'un hôtel. Il entra dans le parking et alla se renseigner à la réception. Pour douze dollars, on lui promit une chambre avec vue sur la mer. Il redescendit chercher Phœbé, toujours incrustée dans la voiture.

— Nous allons rester là jusqu'à demain matin ? demanda-t-elle.

Malko montait déjà la valise.

— Jusqu'à cinq heures exactement, dit-il. Ne manquons pas

l'avion. Viens.

Il entra le premier et commença à remplir les fiches de police sous l'œil indifférent de la réceptionniste noire.

Soudain, il y eut un bruit de moteur dans le jardin. Pris d'un sale pressentiment, Malko bondit sur le perron.

Phœbé et la voiture avaient disparu.

CHAPITRE XIV

Il y eut un imperceptible craquement dans l'obscurité. Phœbé appela :

— *Putch !*

Aucun aboiement ne répondit. La jeune fille tâtonna pour trouver le bouton électrique. Un claquement sec mais rien ne s'alluma. Il ne s'était pas écoulé deux heures depuis qu'elle s'était enfuie de l'hôtel avec la voiture. Son cœur était remonté dans sa gorge avant de tomber d'un coup au fond de son estomac quand elle avait tourné la clé de contact.

C'était idiot ce qu'elle faisait. *Putch* n'était qu'un animal avec un cerveau minuscule. Mais elle avait pleuré si souvent en le tenant dans ses bras qu'il faisait un peu partie d'elle-même. Tout s'était bien passé jusqu'à maintenant. Alors, brusquement, elle eut peur, voulut battre en retraite.

C'était trop tard. Une main enserra sa gorge tandis qu'une autre la bâillonnait. Des doigts secs et durs. Phœbé se débattit, mais l'inconnu la poussa violemment sur le lit où elle tomba à plat ventre. Un objet froid et rond s'appuya sur sa nuque et une voix ordonna en allemand :

— Ne criez pas et ne vous défendez pas ou je vous tue tout de suite.

Phœbé sentit que l'inconnu lui ramenait les poignets derrière le dos et les ligotait avec ce qui lui parut être du fil électrique. De toutes ses forces, intérieurement, elle appelait Malko.

Malko qui se trouvait à soixante miles, au Chatam Hôtel. Elle ne comprenait pas ce qu'on lui voulait, mais elle avait peur.

L'homme la retourna sur le dos après lui avoir attaché les jambes et alluma la lampe à pétrole. Une petite boule sanglante gisait près de la porte ; *Putch* à qui on avait écrasé la tête à coups de pied.

Elle poussa un cri et voulut se lever. L'inconnu la repoussa brutalement et s'assit sur le lit. Elle était fascinée par ses yeux noirs incroyablement durs, et la grande cicatrice blanche qui partageait ses cheveux en deux.

— Je veux savoir où votre ami a porté le cadavre de l'Allemand ? demanda-t-il.

Phœbé le regarda, des larmes plein les yeux :

— Pourquoi avez-vous tué mon chien ? dit-elle plaintivement.

Janos Ferenczi la gifla à toute volée. Ses sanglots se turent brusquement et elle se mit à trembler. Elle avait peur. Ce n'était pas la première fois qu'on la battait, mais là, il n'y avait aucun érotisme, aucun lien entre elle et cet inconnu. Elle détenait un certain renseignement et il le voulait. Par tous les moyens. Il la gifla encore, aussi fort. Elle était déjà dans un état second. Il lui sembla qu'il répétait sa question, mais elle ne comprit pas...

Elle ne pensait qu'à une chose : prendre le cadavre de *Putch* dans ses bras pour le bercer une dernière fois.

Janos Ferenczi la regardait, les sourcils froncés par la réflexion. Il ne disposait pas de beaucoup de temps pour la faire parler et devait être relativement discret. Bien que personne ne fût venu depuis qu'il attendait Phœbé, il savait que la maison voisine était occupée. Il attendait dans le noir depuis quatre heures de l'après-midi. Une fois de plus, Malko n'avait pas réagi comme prévu en emportant le cadavre de Rudi Guern. Il ignorait totalement où il pouvait être. Sa seule chance c'était la fille. Elle devait revenir. Il fallait de la patience. Gérard, l'Allemand, patron du Sundowner, lui avait appris où elle habitait. Le reste avait été facile.

Il sortit de sa poche une petite boîte et l'ouvrit. Elle contenait une seringue et un flacon plein d'un liquide incolore. Janos Ferenczi était un scientifique. Il savait qu'une séance de narcose est infiniment plus valable que l'arrachage de tous les ongles.

Il remplit la seringue avec le liquide : du sodium-amythal. Mieux que le pentothal. Provoque un relâchement de la volonté, et une sorte de dialogue avec l'interrogateur. Seul inconvénient, il n'agit qu'un quart d'heure. Après, il faut une bonne dose d'amphétamine pour réveiller le sujet.

La seringue remplie, il se pencha sur Phœbé, muette de terreur.

— Cela ne vous fera pas mal, dit-il. Mais ne bougez pas.

Phœbé ne pouvait détacher les yeux du cadavre du petit chien. Et c'était cet homme qui l'avait tué. Son cerveau était parcouru d'ondes concentriques et douloureuses. Elle savait qu'on voulait la faire parler, tout en ignorant ce qu'elle devait cacher. C'était horrible...

Elle éprouva une légère douleur dans le bras gauche. Il avait remonté la manche du chemisier et planté l'aiguille au-dessus du coude. Les quatre centimètres cubes de liquide mirent quelques secondes à pénétrer. Janos Ferenczi arracha l'aiguille d'un coup sec, la remit dans la boîte et attendit.

Phœbé n'avait pas bougé. Pendant la première minute elle n'éprouva rien. Puis une sorte de brouillard envahit son cerveau. Elle ferma les yeux et les rouvrit. Le corps de *Putch* semblait tout petit et

très loin. Le visage de l'homme penché sur elle était sympathique et ouvert. Il demanda :

— Je m'appelle Janos. Quel est votre nom à vous ?

Cela ne pouvait pas être dangereux.

— Phœbé, dit-elle dans un souffle. C'est un drôle de nom, n'est-ce pas ?

Brusquement, elle se mit à transpirer à grosses gouttes. Elle avait l'impression que chacun de ses nerfs était un fil de fer électrifié rampant sous sa peau. L'ampoule éclairant la pièce lui parut éblouissante et, quand elle parla, il lui sembla que sa voix portait plus que d'habitude. Mais, en même temps, elle se sentait envahie d'une force surhumaine, démente.

Elle sentait qu'elle pouvait faire éclater ses liens, étrangler l'homme qui se tenait en face d'elle. Elle était dix fois plus forte que lui.

Mais elle ne bougea pas. Son cerveau ne transmettait plus d'ordre à ses muscles. C'était atroce, et Phœbé poussa un gémissement.

Janos Ferenczi regarda sa montre. Sept minutes déjà. Elle n'avait encore rien dit. Il suivait sur son visage les progrès de la drogue. Elle était angoissée, elle avait besoin de parler maintenant.

— Cela ne va pas ? demanda-t-il amicalement. À quoi pensez-vous ?

— Au bateau... commença Phœbé.

Puis quelque chose réagit dans les zones obscures de son subconscient et elle se reprit :

— Les bateaux. J'aime les bateaux et la mer.

Janos Ferenczi avait perçu le changement de la voix. Il insista :

— Vous avez vu un bateau aujourd'hui ? Avec votre ami Malko ?

Phœbé secoua la tête et ne répondit pas. La sueur coulait régulièrement sur son visage et ses yeux étaient presque révoltés. Le Tchèque changea de tactique :

— Pourquoi avoir emmené ce cadavre, c'était très lourd à porter...

— Nous l'avons mis dans la voiture, répondit machinalement Phœbé.

Puis le mécanisme se bloqua encore. De tout ce qui lui restait de volonté, elle luttait, avec l'impression de se battre dans du coton. Que fallait-il ne pas dire ? Que savait-il ? Il lui semblait que des heures s'étaient écoulées depuis que l'inconnu était entré dans sa vie.

Tout cela avait si peu d'importance...

Ferenczi jura à voix basse. Phœbé venait de basculer sur le lit, inconsciente. À toute vitesse, il reprit sa seringue et la remplit d'un

liquide ambré contenu dans une petite ampoule : des amphétamines pour combattre l'effet hypnotique de la première injection. Pas indiqué pour le cœur et le cerveau. D'autant qu'il mettait une dose de cheval. Mais il fallait la réveiller.

Effectivement, Phœbé ouvrit les yeux quelques secondes plus tard. Ses pupilles avaient un éclat insoutenable.

De nouveau, elle avait l'impression d'être un objet brillant et électrique. Plus de fatigue, plus de douleur... plus de problèmes.

— Qu'avez-vous fait au bateau ?

Question idiote, voyons, ils avaient...

Et de nouveau la ronde. Que dire ? Que dire ?

* * *

Janos Ferenczi quitta la chambre de Phœbé trente-cinq minutes après l'arrivée de la jeune fille. Il savait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Avant de partir, il détacha la jeune fille et l'étendit sur le lit. Elle n'était ni vraiment consciente, ni inconsciente, les yeux grands ouverts, le cerveau bouillant, le poul à 140. Dès qu'elle fut seule, elle courut au cadavre de *Putch* et le prit dans ses bras, poissant de sang ses longues mains. Plus rien n'existait que cette petite boule de poils déjà froide.

* * *

Malko arriva deux heures après le départ de Janos Ferenczi, après avoir perdu près d'une heure pour trouver une voiture de location. Il avait enfin hérité d'une Mustang louée au prix d'une Rolls. Partagé entre la rage et l'anxiété, il avait conduit à quatre-vingts miles sur la route étroite. Il arrêta la Mustang dans le chemin creux et s'avança vers la tour de Phœbé. Il eut un petit serrement de cœur en voyant l'Hillman. Donc Phœbé était là.

Il comprit aussitôt qu'il arrivait trop tard. Accroupie dans le coin le plus éloigné de la pièce, elle serrait le corps du petit chien mort contre sa poitrine, sans bouger, les yeux fixes. Il s'approcha et s'accroupit près d'elle.

— Phœbé.

Elle ne tressaillit même pas.

Il la prit par l'épaule, voulut la faire lever sans y parvenir, comme si elle était cimentée dans le sol. Ses yeux étaient dilatés et vitreux à la fois, avec un violet encore plus profond que d'habitude. Accroupi en face d'elle il chercha son regard :

— Phœbé, que s'est-il passé ? Qui est venu ?

Pas de réponse. Rien, pas une ombre dans les yeux.

Il voulut la prendre par la main.

— Venez, nous partons maintenant...

Rien. Une statue. Soudain, un bruit étrange et étouffé le fit tressaillir. Il mit plusieurs secondes à l'identifier : c'était le bruit du cœur de Phœbé-qui battait à un rythme forcené, retentissant dans le silence de la pièce. Alors, seulement, il vit les traces des deux piqûres sur l'avant-bras et il comprit : la fixité des yeux, l'état de coma hypnotique, le cœur dérégulé...

Elle avait subi une séance de torture scientifique. Or, personne ne résiste à un interrogatoire sous narcose.

Une dernière fois, il la secoua, tenta de dissiper son apathie. Il aurait aussi bien parlé à une statue de sel.

Ses mains et son visage étaient brûlants. Son seul geste était de caresser automatiquement le pelage souillé de sang du petit chien. Malko l'examina attentivement. Certes il n'était pas médecin, mais il connaissait l'effet de la narcose sur des sujets peu équilibrés, comme Phœbé.

Elle semblait plongée dans une crise de schizophrénie, déclenchée par le choc des drogues. Il y avait neuf chances sur dix qu'elle ne retrouve jamais la raison, qu'elle n'arrive plus à communiquer avec le monde extérieur. C'était presque un réflexe d'autodestruction. Soumise à une pression mentale fantastique, elle s'était réfugiée dans la folie pour ne pas parler.

Mais, seul, Janos Ferenczi savait ce qu'elle avait pu dire. Le fait qu'il soit parti n'était pas bon signe.

Malko hésita. Il aurait voulu tenir sa promesse. Mais emmener Phœbé dans cet état était pratiquement impossible. S'il la forçait à bouger, elle risquait d'avoir une crise de folie furieuse...

Il la regarda une dernière fois et prononça son nom à voix basse. Ses yeux ne cillèrent pas. La gorge serrée, il sortit et referma la porte derrière lui. Pauvre Phœbé, elle ne quitterait pas Négril. Les extraordinaires yeux mauves le poursuivraient longtemps.

Dehors, le ciel scintillait d'étoiles. Des crapauds-buffles commençaient leur sérénade.

La détresse de Phœbé lui avait fait oublier un moment son propre problème. Mais il resurgissait maintenant plus aigu que jamais.

Où était Janos Ferenczi et que savait-il ?

Son premier réflexe fut de foncer à l'*Oracabeza*. Mais si, justement, Janos Ferenczi n'attendait que cela ? Il n'y avait qu'une route pour aller de Négril à Montego Bay. Le Tchèque pouvait l'attendre à l'entrée de la ville et le suivre. À cette heure, il n'y avait plus beaucoup de circulation.

Peut-être même attendait-il, dans le voisinage, pour suivre Malko dès maintenant...

Il mit en marche et repartit vers la grand-route. Négril était absolument désert, sauf un camion venant de Savanah la Mar qui se traînait à vingt à l'heure. Malko le doubla devant les Sundowners.

Et si Janos Ferenczi avait appris que le corps de Guern se trouvait sur l'*Oracabeza* ?

Il tenta de se raisonner. Que pouvait faire le Tchèque ? Fred Perry était de taille à se défendre. Évidemment, il pouvait toujours se faire acheter, mais il aurait peur. Et Ferenczi ne devait pas avoir une grosse somme sur lui.

Les phares blancs éclairaient les deux murailles vertes de l'épaisse végétation tropicale, coupée çà et là par un terrain de golf impeccable. Montego Bay n'était plus qu'à douze milles. Malko leva le pied.

C'était tentant d'aller jusqu'au pied de l'United Fruit. Roulant très lentement, il tourna un peu en ville puis enfila Harbour Street. De là, il voyait l'*Oracabeza*, toujours à quai. Le chargement était terminé et il n'y avait aucun mouvement à bord.

Malko regarda sa montre : deux heures et demie.

Dans quelques heures, le bananier allait appareiller avec le corps de Rudi Guern. Il fallait tenter la chance. Il accéléra et tourna dans Union Street pour rejoindre la route du bord de mer.

L'Hôtel Chatam était éteint et le veilleur de nuit mit cinq bonnes minutes à se réveiller.

Malko eut du mal à s'endormir. Le lit jumeau vide à côté du sien, le faisait penser à Phœbé. Les yeux mauves et fixes de la jeune fille dansaient au fond de la chambre comme une hallucination de mescaline. Enfin, à force de se tourner et de se retourner, il trouva le sommeil.

* * *

Malko fut réveillé par un affreux cauchemar : Janos Ferenczi braquait sur lui un énorme pistolet automatique. Il voyait le doigt blanchir sur la détente.

Il se dressa en sursaut au moment où le Tchèque tirait, dans son rêve.

Il mit bien une seconde à se demander si la détonation était réelle ou s'il avait rêvé. Pour s'éclaircir les idées il alla jusqu'à la fenêtre et regarda la mer.

Une colonne de fumée noire montait d'un point situé à un mille de large, dans Mahoe Bay. Un navire qui brûlait.

Malko s'habilla à toute vitesse et se rua au port. Les piers étaient en révolution en dépit de l'heure matinale. Malko apprit rapidement

que l'*Oracabeza* venait d'être déchiqueté par une explosion, peu après son appareillage. Il achevait de couler. La minibombe ultramoderne, de fabrication japonaise pas plus grosse qu'un roman relié, avait fait du bon travail.

Cette fois Janos Ferenczi avait gagné. À moins d'aller chercher dans l'estomac des requins le cadavre de Rudi Guern. Malko quitta le port. L'avion de New York partait dans une heure et demie. Il avait juste île temps de l'attraper.

CHAPITRE XV

L'employé de l'Immigration feuilleta son énorme registre après que Malko lui eut tendu son passeport. Mais au lieu de lui rendre le document immédiatement comme d'habitude, il décrocha son téléphone et composa un numéro intérieur.

— Bill est là ? demanda-t-il. Je voudrais qu'il vienne une seconde. Sans rendre son passeport à Malko, il lui demanda :

— Voulez-vous attendre ici quelques instants, monsieur ? Il s'agit d'une simple vérification.

Malko obéit. Cela ne lui disait rien de bon, mais il avait assez d'ennuis comme cela. Il ne lui restait que quelques heures pour prendre une décision irrévocable : trahir ou ne pas trahir. Il n'attendit pas longtemps. Un grand type bronzé au visage avenant arrivait vers lui la main tendue.

— Bill Leyden. J'ai un message pour vous. Voulez-vous me suivre ?

Malko se retrouva dans un petit bureau clair avec Bill Leyden. Sur la porte il y avait un petit écriteau : « Fédéral Bureau of Investigation ». Le jeune homme lui désigna le téléphone.

— Il faudrait que vous appeliez Washington. Monsieur David Wise. Il a demandé que vous le contactiez dès votre retour aux USA.

Malko composa le numéro de la CIA : 351.11.00, un peu inquiet. Cette hâte ne lui disait rien de bon. Il eut d'abord le secrétaire de Wise, puis le patron de la Direction des plans.

— Où étiez-vous passé ? demanda-t-il immédiatement d'un ton peu amène.

Ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— En Europe, répondit Malko évasivement. Vous avez reçu une lettre ?

Il y eut un petit silence, à l'autre bout du fil.

— Oui. Mais j'aimerais vous voir à ce sujet. À propos de votre voyage. Vous avez été en Grèce, je crois ?

Malko soupira :

— Je vois. Vous aurez du mal à croire à mon histoire quand je vous la raconterai...

David Wise toussa avant de demander :

— Vous n'avez pas l'intention de repartir, n'est-ce pas ?

C'était complet ! Malko dit d'une voix amère :

— Rassurez-vous. Je n'en ai pas la moindre envie. On m'enterrera ici.

L'autre sursauta :

— Comment ! Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je vous expliquerai tout. Pour le moment je suis fatigué. Je viendrai demain à Washington.

Il raccrocha et se tourna vers Bill Leyden qui n'avait pas perdu un mot de la conversation.

— Je suppose que vous avez l'ordre de ne pas me lâcher d'une semelle ?

Le jeune agent du FBI rougit comme une jeune fille. Frais émoulu de Colombia University, il n'était pas encore habitué à la brutalité du monde parallèle des barbouzes.

— Heuh... non.

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Eh bien, rendez-moi le service de m'emmener chez moi. Comme ça, vous serez tranquille. J'habite à Poughkeepsie, à soixante milles par la Taconit Parkway.

Un quart d'heure plus tard, après avoir récupéré la valise de Malko, ils roulaient sur le Whitestone Express Way, en direction du nord, dans la Ford grise du FBI. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Bill, par timidité. Malko parce qu'il réfléchissait.

Il était pris entre trois feux. Rudi Guern était vraiment mort, cette fois. Il restait Sabrina pour l'innocenter. Sabrina qui était peut-être au bout du monde ou au fond de l'Hudson. Mais qui était la seule à pouvoir témoigner. S'il la retrouvait.

Ils mirent près de trois heures pour atteindre Poughkeepsie. Bill Leyden se perdit dans le dédale de petits chemins menant à la villa de Malko après avoir quitté la route 52. Ils s'arrêtèrent enfin sur le petit terre-plein, dominant la vallée de l'Hudson.

— Vous pouvez aller vous coucher, fit Malko à Bill Leyden. Et dormir sur vos deux oreilles. Demain nous partirons pour Washington ensemble. Il y a plusieurs bons hôtels en ville.

Le jeune homme hésita. La conscience professionnelle eût voulu qu'il reste devant la villa. Mais Malko semblait totalement sincère et la perspective de dormir dans la voiture ne lui souriait pas. Malko le décida en assurant d'un ton enjoué :

— N'ayez pas peur, je ne m'envolerai pas.

Après une poignée de main vigoureuse, il fit demi-tour et redescendit la colline. Malko ouvrit sa porte et entra dans le vestibule

obscur.

Son premier soin fut d'inspecter la villa pièce par pièce. Avec une énorme prudence. Rien ne semblait avoir été touché. Il souleva le capot de sa Falcon au cas où un aimable plaisantin aurait eu l'idée de relier un petit pain de dynamite au démarreur.

Rien.

Il allait se verser un verre de vodka « Kreпкаia » lorsqu'un coup de sonnette timide brisa le silence.

Il prit son pistolet, qu'il passa dans sa ceinture sous sa veste, et sortit sur sa terrasse, derrière la villa. De là, il sauta sans bruit dans le jardin, franchit la clôture du voisin et remonta sur le terre-plein, devant les deux villas.

Sa voisine, Mme Astor, était devant sa porte, un paquet de courrier à la main. Malko se hâta de refaire le tour et de lui ouvrir. La grosse dame était tout sourire, et il la fit entrer quelques instants. Son mari travaillait à New York et elle s'ennuyait à mourir toute la journée.

— Voilà vos lettres, dit-elle. Personne n'est venu vous voir. Ah ! si, pourtant, les deux messieurs, mais je ne crois pas que c'était pour vous.

— Deux messieurs ? s'enquit Malko sur le qui-vive.

Est-ce que le FBI enquêtait déjà sur lui ?

Mme Astor en profita pour installer sa lourde masse sur un fauteuil en rotin. C'était toujours dix minutes de gagnées sur l'ennui.

— Ils sont venus il y a trois jours, expliqua-t-elle. Des messieurs très convenables. Ils cherchaient une villa à acheter par ici. La vôtre semblait les intéresser beaucoup. Mais vous ne vendez pas, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas, répliqua Malko, en laissant couler une gorgée de vodka le long de sa gorge sèche. Comment étaient-ils donc, ces deux messieurs ?

Mme Astor plissa ses yeux malicieusement :

— Ah ! je savais bien que cela vous intéresserait. Je crois que ce sont des étrangers. Ils avaient de l'accent. L'un d'eux est très grand, avec un nez busqué, comme un Indien. L'autre est blond, avec des yeux très bleus et une moustache. Un bien beau garçon. Un Scandinave, sans doute. Mais je me demande après tout, si...

Malko n'écoutait plus le bavardage de sa voisine. Sa mémoire fantastique revoyait les deux joueurs de banjo au bal de Carnaval du Bayerischer-Hof. Ceux qui avaient failli le tuer. Deux agents israéliens, il en était sûr. Donc, ils avaient retrouvé sa piste. Ils reviendraient s'ils n'étaient pas déjà là pour le guetter. Jamais ils ne croiraient à ses

explications, surtout après la mort d'Isak Kulkin.

Il se leva et posa son verre :

— Merci, Mme Astor, je crois que je vais me reposer un peu.

Il n'était pas seul depuis dix minutes que le téléphone sonna. Il attendit plusieurs secondes avant de décrocher.

— Vous êtes enfin revenu.

C'était la voix sèche de Janos Ferenczi. La coïncidence était fortuite, mais désagréable. Le piège se refermait de tous les côtés.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, dit Malko, ironiquement.

Le Tchèque eut un petit rire froid.

— Vous êtes enfin revenu à la raison !

— Les Israéliens ont retrouvé ma piste, dit Malko. Ils ne sont pas animés de bonnes intentions, c'est le moins qu'on puisse dire. Aussi, je pense que vous seriez habile en leur fournissant rapidement la *preuve* que je ne suis pas celui qu'ils recherchent. Sinon, tout votre bel échafaudage tombe par terre.

— Imbécile, hurla Ferenczi. Ils vont vous tuer ! Vous tuer !

Malko raccrocha. Puis se versa un second verre de vodka. Ferenczi ne céderait pas. Sa dernière chance, c'était Sabrina. C'est peut-être par là qu'il aurait dû commencer. Mais cela semblait impossible.

Où pouvait-elle bien être ?

Il repassa mentalement tous les événements de son cauchemar, depuis sa première rencontre avec Sabrina. Sa mémoire étonnante lui restituait les faits et les événements en bon ordre. Il arriva à l'intervention du capitaine Pavel Andropov, dit Martin, puis à son départ de New York.

Martin. Il analysait l'image mentale qu'il en avait gardée, avec une impression de malaise. Comme s'il oubliait quelque chose. Et soudain, la lumière se fit.

Les vêtements du Russe. Il n'était pas habillé comme un Américain. Ses pantalons, patte d'éléphant, son feutre grossier marron ainsi que son complet trop large devaient le faire remarquer partout.

Donc « Martin » n'était pas un clandestin. Il appartenait à un des organismes russes officiellement accrédités aux USA. Et probablement à New York.

L'ambassade russe étant à Washington, à New York, il n'y avait que deux organismes : l'Amtorg, agence commerciale, qui employait peu de personnel, et surtout la délégation permanente aux Nations Unies. Malko élimina l'Agence Tass. Elle n'employait que de vrais journalistes, informateurs du K.G.B.

Et s'il retrouvait Pavel Andropov, il arriverait peut-être à Sabrina.

Il y eut un bruit dehors sur la terrasse. Malko bondit de son fauteuil, éteignit la lumière. Puis il écarta doucement le rideau, pistolet au poing.

Un chat se promenait sur le plancher de bois. Décidément, il devenait trop nerveux.

La tentation lui vint d'appeler David Wise et de demander son aide. La CIA retrouverait Pavel Andropov plus facilement que lui. Mais, pendant ce temps, lui Malko jouerait le rôle de la chèvre dans la chasse au tigre, vis-à-vis des Israéliens.

Ce ne serait pas la première fois qu'un homme protégé par le FBI se ferait liquider.

Donc, il ne restait qu'une solution : disparaître, se cacher dans New York. Et chercher Martin. Dans une ville de seize millions d'habitants, il était plus facile d'échapper aux tueurs qui le pourchassaient qu'à Poughkeepsie.

De toute façon, il n'avait pas le choix. Et son tempérament le portait plus à la lutte qu'à la reddition.

Il reprit sa valise qu'il n'avait pas défaite. Heureusement, il lui restait beaucoup d'argent liquide.

Le temps de faire chauffer la Falcon, il avait tout fermé et jeté un ultime coup d'œil à la grande photo de son château qui trônait sur la cheminée du living-room. Quand pourrait-il s'y retirer ?

Bill Leyden allait avoir la première déception de sa vie professionnelle. Plus tard, Malko lui expliquerait qu'il ne fallait faire confiance à personne. S'il y avait un « plus tard ».

En sortant de Poughkeepsie, après avoir suivi la route 52 pendant un mile, il tourna brusquement dans un petit chemin qui menait à un cimetière de voitures, éteignit ses phares et attendit.

Aucune voiture ne se montra. Il reprit sa route et garda le pied au plancher jusqu'au Taconit Parkway.

* * *

La Bowery naît de l'union contre nature de la Troisième et de la Quatrième Avenue, à la hauteur de la 9^e Rue, dans le bas de Manhattan. Elle continue jusqu'à Canal Street, où elle éclate dans le quartier polonais, en une multitude de ruelles nauséabondes.

Harlem, à côté, est hautement résidentiel. Bowery, c'est la caricature de l'Amérique, une avenue lépreuse séparée en deux par un terre-plein central, bordée de taudis, de terrains vagues, de cimetières de voitures, d'hôtels louches.

Putains, camés, voyous, clochards. De toutes les couleurs : pas de racisme dans la Bowery. Un seul nivellement : la crasse et la misère. Tous les déchets de la grande ville viennent pourrir là, s'entre-tuant au

besoin pour survivre quelques jours de plus.

Malko quitta la rame rapide de l'IRT à Cooper Square et s'engagea à pied dans la Bowery. Il avait laissé sa voiture dans un parking de la 42^e Rue et gardé uniquement sa petite Samsonite noire.

Personne ne viendrait le chercher là. Il était aussi en sécurité que dans la lune.

Des ombres le frôlaient, cherchant à deviner si le contenu de ses poches valait un coup de couteau ou de bouteille. Ici, on tuait pour vingt-cinq cents. Il s'arrêta devant les Boweries Follies. C'était un music-hall comme les autres, à cela près que les girls avaient entre cinquante et soixante ans. Les photos donnaient envie de vomir.

Un type le frôla et lui proposa à voix basse un « voyage ». Il fit comme s'il n'avait pas entendu. Tout était dangereux dans la Bowery. Au coin de la 4^e Rue, il y avait un hôtel un peu moins sale que les autres, le Stanton. Malko releva le col de son pardessus pour qu'on ne voie pas trop sa chemise blanche, ôta sa cravate et entra. Le hall était éclairé par une ampoule jaunâtre de la force d'une bougie moyenne. Derrière le comptoir, un type aux avant-bras tatoués lui adressa un sourire visqueux.

— Une chambre ?

— Oui.

— Deux dollars.

Malko sortit une mince liasse. Prudent. Mais c'était encore trop. L'œil de l'autre s'alluma. Il se pencha, soufflant une haleine de cheeseburger rance :

— Vous n'avez pas envie de rigoler des fois ?

— Non, fit Malko sèchement. Je suis fatigué.

À contrecœur, le tatoué lui tendit une fiche à remplir. Malko inscrivit Jim Jones, de Buffalo, et prit sa clé.

— C'est au premier, le 6, fit le gorille. Si jamais vous changez d'avis, j'suis là jusqu'à six heures.

Les trois quarts des chambres du Stanton abritaient des parties de poker ou de craps clandestines ou des camés en « voyage ». L.S.D., héroïne ou marijuana.

La chambre de Malko était un défi à Conrad Hilton. Le papier des murs datait de la prohibition et les draps n'étaient changés qu'à chaque élection présidentielle. L'odeur du lavabo noir de crasse donnait envie de se laver dans un égout. Par la fenêtre l'enseigne lumineuse du Joe's Lunch Room clignotait impitoyablement : les rideaux avaient été emportés par un locataire précédent et nécessaireux.

En se penchant à la fenêtre, Malko aperçut un clochard qui se

précipitait chaque fois que le feu passait au rouge au coin de la 3^e Rue pour essuyer les phares et le pare-brise des voitures arrêtées. Dans l'espoir de gagner une dime ou un quater[20]. Ici, dans le bas de Manhattan, la misère était presque aussi féroce qu'aux Indes.

Déprimé, Malko s'étendit tout habillé sur le lit, après avoir poussé l'armoire contre la porte.

Ceux qui connaissaient son raffinement ne viendraient jamais le chercher au Stanton Hôtel. C'était une excellente base pour s'attaquer à ses recherches.

* * *

Le numéro 136 de la 67^e Rue Est était un immeuble sans faste, de quatre étages, avec un petit perron. Aucun drapeau, aucun signe particulier. Pas même une plaque... Mais c'est là qu'habitaient tous les Russes de la mission permanente aux Nations Unies. Les responsables espéraient éviter au maximum la contagion du capitalisme...

Cette portion de la 67^e, entre Park Avenue et Lexington Avenue, ne comptait que peu de commerçants. Pas de buildings de verre et d'acier. La brique rouge noircie par les intempéries était la règle.

Malko s'était installé dans la Falcon presque au coin de Park Avenue. Dans son rétroviseur, il surveillait l'entrée du 136. Ainsi, il aurait éventuellement le temps de plonger sous son volant. Prudent, il s'était muni de sandwiches et de bouteilles de bière. La 67^e Rue était en sens unique. Si Martin sortait en voiture, il pourrait toujours le suivre.

Son dos était trempé de sueur. Il jouait sa dernière carte. Il se donnait quarante-huit heures avant de se livrer à la CIA.

Le temps passait lentement. Au bout de deux heures, une quinzaine de personnes étaient sorties de l'immeuble, hommes et femmes. Personne n'avait de voiture. Ils portaient à pied, vers Lexington Avenue où il y avait une station du métro IRT.

À onze heures, Malko décida de bouger. À rester si longtemps dans sa voiture, il risquait de se faire remarquer. Il alla garer la Ford dans Park Avenue et s'installa, comme pour déjeuner, à la petite cafétéria au coin de l'Avenue. Il n'y avait plus aucun mouvement dans la maison. Les Russes devaient sortir pour travailler et revenir le soir. Malko décida de faire l'impasse sur l'heure du déjeuner. Cette résidence risquait d'être sous la surveillance du FBI. Il avait eu beau dissimuler ses yeux dorés derrière des lunettes fumées, il risquait de se faire repérer.

Il se força à descendre à pied jusqu'à la 50^e Rue et à remonter à

travers Central Park, presque jusqu'à Harlem. Puis, épuisé, il reprit sa faction.

L'après-midi passa lentement. Vers six heures, les fonctionnaires russes commençaient à rentrer, sagement, comme des écoliers. Malko décida de lever le camp. Une heure plus tard il se retrouvait dans la Bowery après avoir rangé sa voiture au même parking. Le Stanton Hôtel l'accueillit au même prix. La chambre était tout aussi sale, mais l'odeur épouvantable avait tué les punaises. Il prit deux comprimés de Nembutal et se coucha, toujours tout habillé. Il n'avait pas avancé d'un pas.

Le lendemain, il pleuvait. La journée passa tout aussi lentement. Il connaissait chaque pierre de la maison grise, commençait à reconnaître les mémères du quartier qui faisaient leurs courses en bigoudis.

Il se retrouva à la cafétéria pour déjeuner. Devant son air désespéré, le garçon qui le servait lui demanda s'il ne cherchait pas du boulot. Ils avaient besoin d'un plongeur.

À quatre heures de l'après-midi, il en avait tellement assez qu'il eut envie d'aller sonner et de demander le capitaine Pavel Andropov. Au moins, cela causerait une certaine animation. Il avait un torticolis à force d'inspecter son rétroviseur.

Rien, toujours rien.

Il repartit complètement découragé. Ou son raisonnement était faux, ou Pavel Andropov était en voyage, ou... mille suppositions. La seule idée de passer une troisième journée au bord du trottoir de la 67^e Rue lui donnait la nausée. Il décida de changer le lendemain, il s'embusquerait près de l'Amtorg, l'agence commerciale russe. Il avait beaucoup moins de chance d'y trouver le Russe, mais au point où il en était...

Pour se redonner du courage, il s'offrit une bonne nuit au Sheraton Inn, une sorte de motel géant, sur la Septième Avenue, surtout fréquentée par des touristes moyens. Au moins c'était propre et plus remontant que les taudis de la Bowery. Pour la première fois, Malko se leva avec un bon moral. Il tombait toujours une pluie fine et les voitures avançaient en un flot compact et lent, ponctué de furieux coups de klaxon.

L'annuaire téléphonique lui offrit l'indication que l'Amtorg se trouvait dans la 30^e Rue, entre Broadway et la Sixième Avenue, en plein quartier des confectionneurs et des entrepôts. Cela serait plus facile de s'y dissimuler.

Il eut du mal à trouver l'Amtorg. L'organisme russe n'était indiqué que par une petite plaque de cuivre, dans un énorme building

commercial crasseux. Des camions déchargeaient dans toute la rue et Malko, qui avait garé la Falcon plus loin, n'attirait absolument pas l'attention. Dans ce quartier, il ne manquait pas de types qui se baladaient, les mains dans les poches.

Mais le mouvement dans le building était beaucoup plus intense et la surveillance plus fatigante. La matinée passa plus vite. Un peu avant midi, Malko se fit racoler par une grande fille avec des lunettes noires, un imperméable blanc et une fausse dent en argent. Elle passa plusieurs fois devant lui, et finalement lui glissa :

— Si tu veux venir un moment, j'habite pas loin. C'est dix dollars.

Finalement, elle monta avec un camionneur. Il n'y avait aucun restaurant dans les parages, d'où il puisse surveiller l'entrée de l'immeuble et Malko commençait à avoir l'estomac dans les talons.

Quand brutalement, sa faim s'évanouit.

Martin venait de descendre d'un taxi. C'était bien le visage raviné avec les yeux froids et durs, le vieux chapeau et le complet, de deux tailles trop grand. Il pénétra sous le porche sans se retourner. Malko s'était dissimulé entre deux camions. Il se retenait pour ne pas crier de joie. Il faillit se précipiter dans une cabine pour alerter David Wise, puis se ravisa. Il ne s'envolerait pas. Plus il en découvrirait par lui-même, mieux cela vaudrait.

Il fila jusqu'à Broadway, avala un hamburger en deux bouchées avec une bouteille de bière dans une cafétéria, et reprit sa faction.

Vers quatre heures, une petite Chevelle grise s'encadra dans le porche. Martin conduisait seul, Malko n'eut que le temps de sauter dans sa voiture, de manœuvrer frénétiquement pour retrouver le Russe sagement arrêté au feu rouge de Macy's à la 34^e Rue. Prudemment il laissa un taxi entre eux deux.

Alors, commença une étrange course dans New York. Martin tourna à droite à la 36^e, filant vers l'est. Ils traversèrent ainsi tout Manhattan, puis le Russe s'engagea dans le Queen's Midtown Tunnel. Il émergea de l'autre côté de l'East River, dans le décor des marchands de voitures, des supermarchés et des stations-services du Queen's.

Il s'engagea dans Queen's Boulevard, comme pour aller à l'aéroport de La Guardia. Mais il quitta le Queen's Boulevard pour Woodside Avenue, roulant très lentement, comme s'il cherchait quelque chose. Avec son métro aérien, ses boutiques bon marché, ses immenses parkings, c'était un des quartiers les plus tristes et vieillots de New York. D'ailleurs, en allant vers Jamaica Bay, Woodside avenue n'était plus bordée que de terrains vagues et d'entrepôts. La pluie ajoutait encore à la tristesse des pierres noirâtres.

Devant Malko la petite Chevelle allait de plus en plus lentement.

Elle s'arrêta entre la Trente-septième et la Trente-Huitième Avenue le long d'une palissade couverte de vieilles affiches. La masse sombre du pont du Long Island Railroad émergeait de la pluie à une centaine de mètres. Malko arrêta à son tour sa voiture derrière une énorme semi-remorque en panne.

Martin était descendu. Il marcha lentement jusqu'au pont, revint sur ses pas, retourna, disparut derrière une des piles métalliques, réapparut, toujours les mains dans les poches. Il semblait chercher quelqu'un.

Son manège dura cinq minutes environ. Un train passa, faisant trembler la charpente métallique. Comme si cela avait été un signal pour le Russe, il repartit vers sa voiture. Sans jeter un regard en arrière vers le pont, il démarra, fit demi-tour sur place et repartit par où il était venu. Si vite que Malko eut juste le temps de se dissimuler derrière son camion. Mais s'il sortait et montait dans sa voiture, Martin le verrait.

Alors, à son tour, il marcha vers le pont, sans se presser. Il n'y avait toujours personne ; un vrai coupe-gorge. De temps en temps un bus ou un camion passait, projetant une gerbe d'eau boueuse.

Qu'est-ce que le Russe était venu faire ? Malko refit le même trajet, tournant comme lui autour des gros piliers rouillés. Était-il venu à un rendez-vous raté ? Pourtant, il n'avait pas attendu très longtemps.

Malko examina soigneusement tous les piliers d'acier afin de voir s'il n'y avait pas un message dissimulé, ou noté. Heureusement la pluie redoublait, et il n'y avait aucun passant pour s'inquiéter de son étrange manège. Une voiture de police passa, mais aucun des deux policiers ne se soucia de lui. Pour la seconde fois, il venait de refaire le trajet du Russe sans rien trouver.

Perplexe, il s'arrêta juste au moment où un train passait au-dessus de sa tête.

C'est comme cela qu'il découvrit l'objet : une petite boîte plate de la taille d'un paquet de cigarettes, accrochée à près de deux mètres contre une des poutrelles métalliques.

Sur la pointe des pieds, Malko l'attrapa du bout des doigts, en notant soigneusement son emplacement. Elle était assez légère et devait contenir des papiers. Visiblement, elle n'était pas là depuis longtemps car son métal bruni était encore très propre. Malko allait l'ouvrir quand une idée lui vint. Si Martin avait laissé cette boîte, c'était pour que quelqu'un vienne la prendre.

Il la remit en place. Elle se colla facilement à la poutrelle du pont : c'était un container magnétique. Malko quitta l'abri du pont et

grimpa le long du talus. Il se serait bien réfugié dans sa voiture, mais il y était visible comme une mouche dans un verre de lait.

Stoïquement, il commença à faire les cent pas le long de la voie ferrée. On ne le voyait pas de la route en contrebas, mais il apercevait tous les véhicules s'engageant sous le pont. Intérieurement, il jubilait. Après tant de revers, il avait enfin un peu de chance. Pourvu que ça continue.

Une heure passa sans rien amener de nouveau. Sauf un début de pneumonie en très bonne voie. La pluie fine transperçait son manteau de cachemire bleu. Des rafales de vent sibérien soufflaient par à-coups. Chaque fois qu'un train passait, il recevait une gifle glacée et sale.

Peu à peu, sa joie s'estompait : la personne qui venait récupérer le container pouvait attendre la nuit ou le lendemain.

Malko força son cerveau engourdi par le froid à réfléchir. Non, c'était impossible. Martin ne prendrait pas un tel risque. Des enfants ou des blousons noirs pouvaient apercevoir la boîte métallique, la voler, ou la porter à la police. Elle devait donc rester sous le pont le moins de temps possible.

Une voiture passa sous le pont, venant de New York. Malko se pencha. Il lui sembla qu'elle avait ralenti imperceptiblement. Mais elle continuait vers Jamaïca[21]. C'était une petite Corvaire blanche, mal entretenue, avec une antenne de radio cassée. La buée qui recouvrait les vitres dissimulait l'intérieur. Il se rassit sur une borne. Trois minutes plus tard, la Corvaire réapparut.

Il eut le temps de voir à travers le pare-brise embué une silhouette féminine, puis se rejeta en arrière. La voiture stoppa sous le pont. Il y eut un claquement de portière et presque aussitôt la Corvaire reparut de l'autre côté du pont, filant vers New York.

Oubliant toute prudence, Malko dégringola le talus, souillant de terre son élégant costume d'alpaga et son pardessus. Il lui fallut une seconde pour voir que le container avait disparu. La Corvaire était déjà loin. Il courut à sa voiture, mit en route et partit comme un fou sur ses traces. En principe, il devait la retrouver sur Woodbine Avenue. À moins que sa conductrice ne soit particulièrement prudente et n'aille se perdre dans le dédale des petites rues tristes du Queen's.

La circulation était fluide, heureusement. Mais ce n'est qu'au troisième feu rouge, qu'il aperçut la petite voiture blanche.

Il ralentit, laissant plusieurs voitures entre elle et lui. Ce n'était pas le moment de commettre une imprudence. La femme qui conduisait était peut-être Sabrina. Il n'avait pas pu voir son visage.

Maintenant, ils allaient vers New York. Presque sur le même

chemin que celui suivi par Martin. Il était sur la piste d'un réseau russe clandestin opérant à New York. De quoi intéresser la CIA et le FBI. Ce qui ne l'avancait pas à grand-chose : les Américains ne se presseraient pas pour tenter de prendre toutes les ramifications du réseau. Le temps, pour Malko, de se faire tuer dix fois. Il ne pouvait pas éternellement hanter la Bowery. Devant lui, la Corvair avançait sagement. La glace arrière était trop sale pour qu'il puisse voir la conductrice. Et la doubler eût été vraiment tenter le diable.

Si seulement c'était Sabrina !

Ils tournèrent dans le Queen's Boulevard, et Malko fut obligé de se rapprocher, la circulation étant plus intense.

L'entrée du Queen's Midtown Tunnel était encombrée comme d'habitude par d'énormes camions arrivant du Long Island Expressway. La Corvair parvint à se faufiler devant une énorme semi-remorque et Malko la perdit de vue avec un petit serrement de cœur. S'il la perdait tout était à recommencer. Mais la file avançait régulièrement. À son tour, il paya ses vingt-cinq cents et s'engagea dans le tunnel à deux voies. Comme la chaussée tournait, il aperçut la Corvair devant le camion qui les séparait.

À la sortie du tunnel, elle tourna à gauche dans la Seconde Avenue, puis tout de suite à gauche encore dans la 36^e pour remonter vers le nord en passant devant le building des Nations Unies. Malko était aux aguets. Elle pouvait s'engouffrer dans un garage, où ce ne serait pas facile de la suivre. La pluie tombait toujours à torrents.

La Corvair ralentit et se mit à droite de la Première Avenue. Juste comme le feu passait au rouge, elle tourna à droite dans la 52^e Rue. Malko resta coincé derrière un taxi. À New York, on ne tourne pas à droite sur le rouge. Il eut beau klaxonner, le *Yellow cab* devant lui ne bougea pas d'un millimètre. Enfin, le feu passa au vert et le taxi fit exprès de démarrer lentement, pour bien montrer son mépris.

Malko tourna dans la 52^e Rue.

La Corvair était là, garée à cent mètres. Il eut le temps de voir une silhouette féminine courir sous la pluie, escortée par un portier galonné porteur d'une gigantesque ombrelle.

Il s'arrêta en double file, derrière la Corvair, et courut jusqu'à l'entrée du luxueux building.

Celui-ci était un peu en retrait ; séparé de la rue par un jardin.

La conductrice de la Corvair était de dos, enveloppée dans un imperméable de plastique blanc. Il aperçut seulement ses jambes et éprouva un petit choc. C'était idiot, mais il ne connaissait qu'une fille pour en avoir de si parfaites.

Sabrina.

L'immeuble était cossu, sans tape-à-l'œil. De la rue il vit l'inconnue prendre des lettres dans une case et disparaître dans un couloir, à gauche, dans le hall. Pas une fois, elle n'avait été de face ou de profil. Mais il avait repéré la case où elle avait pris son courrier. C'était la seconde en commençant vers la gauche, dans la rangée du bas.

Il remonta dans sa Falcon. La 52^e Rue se terminait cent mètres plus loin, en cul-de-sac surplombant East River Drive. Un escalier de pierre joignait les deux niveaux. C'était un quartier chic, à deux pas de Sutton Place. Malko gara la Falcon et revint sur ses pas. Il s'engagea dans la petite allée qui menait au hall d'entrée du 425. Dans ce genre d'immeuble, à New York, on ne vous laisse monter que si l'on vous connaît. Les locataires paient des sommes fabuleuses pour être gardés jour et nuit. Pas de marchands d'aspirateurs ni de mendiants.

Malko alla droit au bureau. Le portier porta la main à sa casquette chamarrée. Il aurait fait trépigner d'envie feu MacArthur. L'allure distinguée de Malko l'incitait à la politesse.

— Monsieur. Vous cherchez quelqu'un ?

— Monsieur Julien Bach ?

L'autre consulta rapidement une liste placée sous le compteur et secoua la tête.

— Je regrette, mais ce monsieur n'habite pas ici.

— Ah ! fit Malko. Alors cela doit être au 423. Je suis désolé.

Le portier le suivit d'un regard méfiant. Il n'aimait pas les inconnus qui venaient demander des renseignements. Malko avait eu le temps de voir ce qu'il voulait. La case de l'inconnue correspondait à l'appartement. 2 B. Il avait aussi vu que l'immeuble comportait un jardin intérieur. Là, les murs étaient hérissés d'échelles d'incendie. Détail qui pouvait servir le cas échéant.

Il remonta dans sa voiture et décida qu'il avait mérité un peu de repos. Il reprendrait sa surveillance le lendemain. Il était presque sûr d'avoir découvert la retraite de Sabrina.

Il fallait maintenant la coincer, la faire avouer. C'était moins facile. Surtout que Sabrina, étant donné la façon magnifique dont elle l'avait roulé, ne devait pas être une enfant de Marie. Mais il était décidé à tout cette fois. Sabrina était le seul mur fragile qui le séparait du cimetière tranquille de son village de Liezen.

CHAPITRE XVI

C'était elle, Sabrina.

Une onde à la fois brûlante et glaciale traversa Malko. En hâte, il fit le tour de la cabine téléphonique pour rester hors du champ de vision de la jeune femme. Il la détaillait à la fois avec un soulagement indescriptible et un peu de nostalgie. Les jambes somptueuses ne se noueraient plus autour des siennes ; sous la blouse de soie, il devinait la poitrine si souvent caressée.

Le visage était toujours ce masque de madone encadré de cheveux auburn, avec la large bouche ouverte sur des dents si belles qu'elles en paraissaient fausses.

Le soleil était revenu et le mini-vision découvrait les jambes parfaites, bien plus haut que le genou. Malko nota avec satisfaction que deux hommes se retournèrent sur son passage. Il n'était pas le seul à être vulnérable.

Elle marchait d'un pas rapide et tourna à droite dans la Première Avenue pour s'arrêter devant la vitrine du fleuriste, pleine d'énormes roses en papier. Puis, elle traversa et reprit la 52^e Rue, vers la Seconde Avenue. Les piétons étaient nombreux, et Malko ne risquait pas de se faire remarquer. Sabrina marchait d'un pas vif, sans regarder personne.

Elle passa la Seconde avenue, et changea de trottoir. Malko se demandait où elle allait. Il n'y avait aucune boutique élégante dans ce coin, juste des cafétérias minables et des grossistes.

C'est dans la Troisième Avenue qu'elle allait. Chez Tony. Tony, c'était un vestige du passé, un épicier italien comme on n'en trouve plus que dans le Bronx, défiant les supermarchés, vendant de tout dans un capharnaüm de salamis, de prosciutto, de légumes briqués comme des cuivres.

Seule concession à l'esprit new-yorkais : il restait ouvert jusqu'à une heure du matin et livrait sa marchandise dans de grands sacs de papier marron qui servaient ensuite aux ordures.

Malko traversa l'avenue et observa Sabrina, grâce au reflet de la vitrine d'un petit marchand de cartes de vœux. Il la vit entasser ses emplettes dans un sac gigantesque et bavarder avec Tony comme une vieille amie. Elle habitait donc le quartier depuis longtemps.

Il mourait d'envie de se planter devant Sabrina. Rien que pour

voir sa tête.

Malheureusement, il ne pouvait étayer ses accusations d'aucune preuve. C'était sa parole contre la sienne. Sabrina représentait le fil ténu qui le reliait encore à la vie. Si elle se faisait écraser par un autobus, il n'avait plus qu'à aller trouver Ferenczi. Dans son appartement, il trouverait peut-être un indice, une preuve. Les gens sont souvent imprudents, même les professionnels.

Sabrina sortait du magasin. Son regard se posa une fraction de seconde sur le dos de Malko, puis se détourna. Le feu venait de passer au vert à la 51^e Rue et un flot de voitures dévalaient l'asphalte bosselée de la Troisième Avenue vers le nord de Manhattan.

La jeune femme fit signe à un taxi « Checker » qui stoppa près d'elle. Le véhicule tourna aussitôt à gauche dans la 58^e, vers l'ouest. Elle avait laissé son épicerie chez Tony.

Dès que le taxi fut hors de vue, il reprit la 52^e Rue à grandes enjambées, pour ne ralentir qu'en arrivant en vue du 425. Le portier galonné faisait les cent pas devant le porche. C'était le hic. Malko ignorait le nom sous lequel vivait Sabrina.

En une seconde, il eut échafaudé un plan. Sans se presser, il commença à faire les cent pas devant l'entrée de l'immeuble, en regardant ostensiblement sa montre, de temps à autre.

Au bout de cinq minutes, il s'approcha du portier et sortit un billet de cinq dollars de sa poche :

— J'attends une dame, dit-il. Elle ne va pas tarder à descendre. Voulez-vous être assez gentil pour m'appeler un taxi sur l'avenue et le ramener. Je ne voudrais pas la rater.

L'autre porta la main à sa casquette. Le billet était déjà rangé au fond de son portefeuille. Il partit en courant vers le coin de la rue. Malko n'avait pas beaucoup de temps devant lui : à cette heure-ci, c'était plein de taxis libres. Il s'engouffra dans l'entrée. Le numéro de l'appartement était gravé dans sa mémoire : 2 B.

Il s'engouffra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du second. Le couloir était désert. Il trouva facilement la porte 2 B. À gauche en sortant de l'ascenseur. Bien entendu, elle était fermée. Mais tout de suite à côté, il y avait une autre porte menant à l'escalier de secours.

Malko la poussa. C'était son jour de chance. Un vasistas donnait sur le jardin. Il le poussa et se pencha à l'extérieur. Pour repérer la fenêtre correspondant à l'appartement 2 B.

Le reste fut extrêmement facile. Malko descendit les deux étages et sortit dans le jardin. À deux mètres au-dessus de sa tête, il y avait l'échelle d'incendie menant au 2 B.

Personne en vue.

Sautant de tout son élan, il parvint à attraper le montant relevé. Un rétablissement et il commença à grimper rapidement le long de l'escalier extérieur.

La fenêtre, sur le palier du second, était fermée.

Ce n'était pas le moment de fignoler. D'un coup de coude, Malko brisa la vitre. Le bruit se perdit dans le fracas de la ville. Devant l'immeuble, le portier devait se demander où était passé son client si généreux...

Le battant inférieur remonté, il se glissa à l'intérieur et tira aussitôt le rideau pour dissimuler la vitre cassée. Même si le portier se mettait à sa recherche, il ne pouvait pas vérifier les cent dix appartements rapidement.

Malko se trouvait dans une kitchenette classique, très bien rangée. Deux assiettes propres séchaient sur l'évier. Il visita rapidement les placards sans rien trouver d'intéressant. Puis il tourna doucement le bouton de la porte. La pièce était plongée dans la pénombre. Il cherchait en tâtonnant le bouton électrique quand une voix le cloua sur place :

— Bienvenue, Herr Linge. Ne bougez pas s'il vous plaît.

Il y eut un déclic et trois lampes s'allumèrent en même temps.

Le capitaine Pavel Andropov et Janos Ferenczi étaient assis sur un divan. Le Hongrois n'avait pas d'arme apparente, mais le Russe braquait sur lui un gros automatique noir, de marque inconnue à Malko.

— C'est une surprise, n'est-ce pas ? fit le Hongrois de sa voix grinçante. Vous avez mis longtemps à venir. Nous vous attendions. Depuis le jour où vous avez rôdé autour de notre délégation. On vous a aperçu et identifié.

Il eut un rire ironique :

— Vous aviez tellement envie de revoir votre belle Sabrina...

Le cerveau de Malko s'était vidé d'un coup. Tant d'efforts pour en arriver là. Il se laissa tomber sur une chaise :

— C'est bien, vous avez gagné !

Janos Ferenczi se passa la main dans ses cheveux. Bizarrement, il semblait ennuyé. Ses lèvres bougèrent à peine pour dire :

— Non. Nous sommes obligés de vous supprimer. Vous savez trop de choses et vous n'êtes pas assez souple.

— Pas assez souple, confirma d'un air désolé Martin.

— Ce n'est pas une mesure que nous prenons de gaieté de cœur, continua Ferenczi. Nous avons investi beaucoup d'argent et d'efforts dans cette opération.

Martin hocha la tête, de plus en plus attristé : bon comptable avec

ça.

Malko les dévisageait, pas trop effrayé. Quel coup de bluff préparaient-ils encore ?

— Vous allez m'abattre ici ?

Janos Ferenczi sourit. Pas rassurant.

— Il y a bien assez de marécages, tout autour de Jamaïca Bay. On vous y retrouvera dans dix ans, ou jamais – Nous partirons dans une heure.

Cette fois, Malko eut un frisson. Il parlait sérieusement. Pavel Andropov décrocha le téléphone. La conversation s'effectua en Russe. Il raccrocha et offrit une cigarette à Malko.

Les trois hommes restèrent silencieux un long moment. Soudain, Malko demanda :

— Puisque je vais mourir, il y a au moins une chose que j'aimerais savoir : les photos truquées, comment avez-vous fait ?

Pavel Andropov éclata d'un rire tonitruant :

— Bonne idée, hein, *goloubtchik* [22].

Il se leva et ouvrit le dernier tiroir d'un meuble. Il farfouilla quelques secondes et sortit un objet indéfinissable. Le Russe le déplia d'un geste sec et se l'appliqua sur le visage. Malko poussa une exclamation : c'étaient ses traits à lui !

Le Russe éclata de rire et lui jeta l'objet.

Cela avait le contact froid et souple du caoutchouc, couleur de chair humaine, extrêmement fine.

— C'est un mélange de plastique et de caoutchouc, expliqua fièrement Martin. Une découverte de nos services techniques. Cela imite la peau humaine à s'y méprendre et, en photo, il est impossible de déceler la supercherie...

— Mais comment avez-vous obtenu ce masque ?

Le Russe se rengorgea :

— Grâce à notre petite pigeonne. Tu dormais si bien, camarade !... Tu ne t'es jamais rendu compte qu'elle te moulait le visage durant ton sommeil. Quelques minutes seulement. Peut-être as-tu eu un cauchemar, tout au plus... Après, il a suffi de réunir quelques figurants dans un endroit tranquille...

Il remit le masque dans le tiroir :

— Cela peut servir encore, camarade, dit-il, en clignant de l'œil. Puisque personne ne sait que tu es mort...

Janos Ferenczi regarda sa montre et dit quelque chose en russe. Le capitaine Pavel Andropov prit soudain un visage sévère :

— Tu vas être sage ! menaça-t-il.

Sa main plongea dans sa poche et ressortit armée d'une seringue

métallique brillante :

— Sinon... Pfhutt. C'est de l'acide prussique.

— Allons, dit Ferenczi en se levant.

Visiblement, il n'appréciait pas les bavardages de son collègue.

Malko se leva docilement. Pour l'instant, il n'y avait qu'à subir. Et il n'était pas encore sûr que les Russes veuillent vraiment le tuer.

Les trois hommes s'entassèrent dans l'ascenseur étroit. En bas, ils ne rencontrèrent personne. Le portier avait changé et le nouveau salua respectueusement le groupe. La dernière chance de Malko s'évanouissait.

Une grosse Ford verte attendait devant la porte, moteur en route. Andropov y poussa Malko. Un inconnu était déjà à l'arrière. Janos Ferenczi monta à côté de Malko et Andropov devant. Le chauffeur avait un visage inexpressif et plat. Il démarra sans un mot. Dès qu'ils furent sur la Seconde Avenue, l'homme qui se trouvait à côté de Malko sortit de sa poche un objet gros comme un livre de poche et le relia à un fil rose qui pendait de son oreille, comme s'il avait porté un appareil pour sourds. Aussitôt, il y eut une légère vibration et une voix dit quelque chose en russe. L'homme écouta et fit seulement :

— *Da.*

Puis il rangea son émetteur-radio. Malko, en dépit du tragique de la situation réprima un sourire. On était en plein New York et des espions russes communiquaient tranquillement par radio, sous le nez du FBI !

Il s'agissait d'un émetteur-récepteur fonctionnant sur soixante-trois mégacycles, avec des batteries rechargeables au nickel-cadium. Portée entre trois cents mètres et cinq kilomètres. Une petite merveille fabriquée dans les laboratoires du K.G.B. Il regarda l'intérieur de la voiture plus attentivement. À ses pieds se trouvait un étrange appareil, qu'il identifia comme un copieur instantané de documents ultramoderne...

Une autre boîte noire était posée à côté, dont il ignorait l'usage. L'innocente Ford verte était un laboratoire ambulancier du K.G.B.

Ils passèrent devant les Nations Unies et plongèrent dans Queen's Midtown Tunnel. Malko fit encore une découverte. Les portières étaient toutes commandées par le conducteur... Une fois dans le tunnel, ils avancèrent au pas. C'était la mauvaise heure pour aller dans le Queen's. Pavel Andropov semblait nerveux. Plusieurs fois, il se retourna et jeta des coups d'œil anxieux par la glace arrière. Finalement, il tira de sa poche une bouteille de vodka plate, d'un demi-litre et but au goulot.

Puis il posa la bouteille sur la banquette entre lui et le

conducteur. Ostensiblement, Janos Ferenczi eut une grimace dégoûtée.

Pendant la traversée du tunnel, il reprit plusieurs fois la bouteille. Mètre par mètre, ils avançaient vers la sortie du tunnel. Après, c'était le Long Island Freeway et Jamaica Bay. Malko n'était plus pressé. La nervosité du Russe ne lui disait rien qui vaille. Il comprit que, cette fois, il allait mourir.

CHAPITRE XVII

Le sergent Al Moore était d'une humeur de chien. Six hommes étaient malades dans son commissariat et il travaillait douze heures par jour, sans gagner un dollar de plus. Pas d'heures supplémentaires dans la police municipale new-yorkaise.

Alors, il se rattrapait sur le client. Lui qui était plutôt débonnaire, s'offrait un festival de contraventions... L'air défait de ses victimes lui réchauffait un peu le cœur.

Malheureusement, la sortie du Queen's Midtown Tunnel offrait peu d'occasions de verbaliser. Les malheureux conducteurs qui sortaient à moitié asphyxiés du long boyau, rampant à dix à l'heure auraient attendri même un jeune flic pétant le feu. Aussi, appuyé à la cabine du préposé de la sortie numéro 4, le sergent Al Moore regardait-il défiler les voitures d'un œil bovin, presque sans espoir.

Soudain, son œil s'alluma et il se redressa.

Une Ford verte allait redémarrer après avoir donné ses vingt-cinq cents. Al Moore l'arrêta d'un geste et pencha son visage buriné de vieux motard par la fenêtre encore ouverte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il de sa voix la plus rogomme.

Son doigt désignait une bouteille posée près du conducteur.

Al Moore mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Avec son gros 45 pendu à son ceinturon, son uniforme bleu et son casque couleur bronze, il faisait assez redoutable.

Pavel Andropov bredouilla :

— Ce n'est rien. Je l'ai sortie de ma poche. Elle me gênait...

Al Moore étendit le bras et saisit la bouteille. Son index boudiné montra le niveau :

— Elle vous gênait, hein ? Vous ne savez pas que dans l'État de New York, il est interdit de boire en conduisant ? Allez ! vos papiers tous les deux.

Le chauffeur regarda Pavel Andropov, affolé. Un second flic, plus jeune, s'approchait déjà de la Ford, débonnaire et imposant. Mine de rien, il se plaça devant le capot. Une voiture de patrouille avec quatre policiers à bord était arrêtée à dix mètres. Ils regardaient la scène, paisibles. Simple routine.

— Votre permis, répéta Al Moore, d'un ton un peu plus sec.

Janos Ferenczi dit une phrase à voix basse à Pavel Andropov.

Celui-ci sortit lentement un gros portefeuille de sa poche. Malko ne quittait pas le policier des yeux, cherchant à accrocher son regard. Mais pour l'instant, il ne prêtait aucune attention aux passagers de la voiture.

Cela allait se régler par une amende de quinze dollars. Soudain, il eut une inspiration : de sa voix la plus avinée, il cria :

— Tu vas pas montrer ton permis à cet empaffé... non ! Foutons le camp. J'aime pas les flics.

Il crut que les yeux du sergent allaient jaillir hors de leurs orbites. La belle couleur violacée de son visage aurait fait envie à un évêque. Il porta instinctivement la main à la crosse de son 45.

— Ah ! il y a un petit malin ! Allez, ouste, tout le monde dehors...

La tension était insupportable à l'intérieur de la voiture. Les nerfs noués, Malko attendait la réaction de Janos Ferenczi. De seconde en seconde, ses chances augmentaient. Le policier recula d'un pas, dégainant son arme. Voyant la scène, les quatre autres policiers jaillirent de leur voiture et vinrent entourer la Ford verte. Histoire de se dégoûter les jambes.

Malko leur aurait baisé les bottes.

Un d'entre eux tenta d'ouvrir la portière arrière, qui résista. Le sergent Al Moore saisit Pavel Andropov par l'épaule.

— Allez, dehors, vite !

Sans attendre la réponse, il ouvrit la portière et tira le Russe hors de la voiture. Celui-ci se laissa faire. Il n'y avait pas grand-chose à tenter. Les six flics étaient prêts à tirer. Alors, Janos Ferenczi, pâle et secoué de tics, jaillit de la Ford et referma avant que Malko ait pu descendre : s'approchant du sergent Moore, il brandit un passeport diplomatique tchécoslovaque :

— Je suis membre de la délégation de mon pays aux Nations Unies, dit-il dans un anglais parfait. Vous devez nous laisser partir immédiatement.

Le flic, impressionné, salua et prit le document pour l'examiner. Puis, il le rendit à Janos Ferenczi :

— Pour vous, c'est OK, sir. Mais les autres personnes ont-elles également des passeports diplomatiques ?

Seconde de flottement. Malko en profita pour hurler :

— Janos, tu as fini de parler à cet enculé !

C'était quitte ou double. Le Russe assis près de lui avait le temps de l'abattre. Mais cela risquerait de causer de sérieux ennuis. Le sergent, de plus en plus violet, se rua sur la portière et la secoua furieusement.

— Sortez de là, ou je viens vous chercher ; glapit-il.

— Viens donc, eh ! connard, fit Malko, hilare.

C'en était trop. Al Moore rengaina son pistolet, tira de sa ceinture une paire de menottes, et avec la rapidité d'un prestidigitateur, la passa à Pavel Andropov, éberlué. Affolé, le chauffeur s'empessa de débloquer la porte arrière qui s'ouvrit. Maintenant, la voiture était entourée par les six policiers.

Malko ne perdit pas un centième de seconde pour bondir dehors. Dès qu'il eut posé le pied par terre, il courut jusqu'à la voiture de patrouille et plongea sur le siège arrière sous les regards des flics éberlués.

— Arrêtez ces hommes, ce sont des espions russes, cria-t-il.

Son interjection n'eut pas du tout l'effet escompté. Le sergent Moore vint à lui d'un pas lourd et le saisit au collet, le sortant de la voiture :

— Vous avez fini, espèce d'ivrogne ! Ça va barder ! Vos papiers !

Malko avait repris une voix normale. Il sortit de son portefeuille sa carte du Secret Service et la mit sous le nez du policier :

— J'appartiens à une agence fédérale, dit-il. Ces hommes sont de dangereux agents de l'Est qui se préparaient à m'exécuter. Mettez-vous en rapport immédiatement avec le FBI de New York. Et surtout arrêtez les quatre personnes qui sont avec moi.

Impressionné par le ton autoritaire de Malko, le sergent le regardait, indécis ; examinant sa carte sous toutes les coutures. C'en était trop pour son esprit simple.

— Dites-moi, c'est une blague ou quoi ? demanda-t-il.

Pendant ce temps, ses collègues avaient achevé d'aligner les quatre Russes dehors.

Malko pointa un doigt menaçant sur la tunique bleu marine :

— Je sais que vous me prenez pour un ivrogne et un farceur. Ce que je ne suis pas. Vous ne risquez pas grand-chose à m'écouter. Dans le cas contraire, je vous jure que vous passerez le restant de vos jours à régler la circulation dans ce tunnel. Jusqu'à ce que vous creviez asphyxié.

Il désigna Pavel Andropov :

— Fouillez cet homme. Il est armé et cela m'étonnerait qu'il ait un permis. Regardez dans la voiture. Vous trouverez du matériel étrange.

Une seconde, le sergent jaugea Malko puis il le repoussa à l'intérieur de la voiture de patrouille et revint d'un pas lourd vers les Russes.

Lorsqu'il sortit de la ceinture de Martin le gros pistolet noir on aurait dit une vieille fille trouvant un satyre sous son lit.

— Nom de Dieu ! fit-il. Nom de Dieu de nom de Dieu !

Instantanément, les autres policiers avaient sorti leurs armes. Malko était sauvé. Il attendit sagement dans la voiture de patrouille que le policier revienne, en jurant toujours tout bas. Sans même parler à Malko, il empoigna le micro de sa radio de bord, et appela son commissariat :

— J'ai une grosse histoire sur le dos, annonça-t-il. Prévenez le FBI...

Les deux autres Russes avaient déjà les menottes. Lorsqu'on voulut les passer à Janos Ferenczi, il recula d'un pas, blanc de rage :

— Vous n'avez pas le droit. Je suis diplomate.

Le policier hésita. Effectivement, il n'avait pas le droit de procéder à l'arrestation d'un diplomate. Mais cette affaire était tellement bizarre.

— Bon, fit-il. Mettez-vous là avec les autres.

Janos Ferenczi fit un pas en avant :

— Non. Je m'en vais. Vous n'avez pas le droit de m'arrêter. Prenez mon identité et mon passeport si vous voulez, mais je m'en vais.

Le jeune policier était de plus en plus ennuyé. Il revint à la voiture de patrouille pour quêter des instructions. Le sergent Moore racontait son histoire à toute vitesse dans le micro. Entendant la question de son subordonné, il la répéta au micro. Après quelques secondes, il dit :

— OK, Murphy, on peut le laisser tranquille, celui-là. Mais on emmène les autres.

— Hé ! s'écria Malko, vous n'allez pas laisser filer Ferenczi !

— J'y peux rien, répliqua Al Moore. C'est la loi et c'est pas moi qui vais la violer.

Malko renchérit :

— Cet homme est un tueur.

Le policier secoua lentement la tête :

— Peut-être, sir, mais je n'ai pas le droit de le retenir contre son gré. Tout juste celui de prendre son nom.

— Mais je vous dis...

— Je ne suis pas obligé de vous croire. J'ai des ordres du capitaine. Il m'a dit : « Laisse tomber. » Je laisse tomber.

Malko comprit qu'il n'aurait pas gain de cause.

— Retenez-le au moins quelques minutes, supplia-t-il. Et prévenez le FBI.

— C'est en train de se faire, assura le flic. Le capitaine s'en occupe.

Il descendit de la voiture et se dirigea droit sur Janos Ferenczi.

— Vous êtes libre, sir, dit-il. À condition de me laisser votre passeport. Il faudra vous présenter à l'Immigration pour le récupérer.

Poliment, Ferenczi tendit son passeport avec un sourire :

— Merci, je sais que dans ce pays, vous respectez la liberté individuelle. Je vous félicite.

Le policier salua sans répondre. Janos Ferenczi, les mains dans ses poches, franchit les guichets et s'éloigna à grandes enjambées. Il y avait une station de métro à cent mètres. Une seconde, Malko songea à s'emparer de l'arme d'un des policiers et à tirer sur lui. Mais il serait transformé en passoire avant d'avoir eu le temps de presser la détente.

Janos Ferenczi allait droit à l'appartement de Sabrina détruire les preuves et faire disparaître la jeune femme. Et cette fois, il n'y aurait plus personne pour innocenter Malko...

Le capitaine Pavel Andropov et les deux autres Russes furent enfournés à l'arrière de la voiture de police. Les policiers avaient inspecté entièrement la Ford verte et découvert les appareils à photocopier, ce qui les laissait plutôt perplexes.

Malko se rongea les ongles d'impatience. Trois quarts d'heure passèrent. Janos Ferenczi avait eu dix fois le temps de liquider Sabrina, ou de la faire disparaître.

Soudain, le Queen's Midtown Tunnel retentit du son lugubre d'une sirène. Une Lincoln noire jaillit du tunnel comme une fusée, un feu rouge clignotant frénétiquement derrière son pare-brise.

La voiture stoppa près de celle des policiers. Deux hommes en descendirent en même temps. Deux armoires à glace, vêtues de la même façon : costume gris en dacron, feutre à bords étroits, et chemise au col boutonné.

Malko poussa une exclamation de surprise. C'était les deux gorilles de la CIA avec qui il avait souvent travaillé : Milton Brabeck et Chris Jones[23]. Deux durs qui valaient une division de Marines. Ils ne s'étaient plus revus depuis leur mission en Sardaigne de l'été précédent[24].

Chris Jones serra la main de Malko. Mais ses yeux bleu-gris n'avaient pas une expression aussi chaleureuse que d'habitude. Milton Brabeck se contenta d'un signe de tête.

— Comment êtes-vous ici ? demanda Malko.

Chris répondit sans le regarder :

— On vous expliquera. Qu'est-ce qui se passe ?

Malko désigna la voiture de patrouille.

— Vous avez là trois Russes appartenant à un réseau clandestin. Un quatrième est en fuite. Il faut le rattraper d'urgence, sinon il va

supprimer un témoin ou le faire disparaître.

Le gorille hocha la tête.

— On y va.

Les policiers regardaient avec respect la Lincoln Continental. Ce n'est pas dans la police municipale qu'on leur donnerait des voitures de huit mille dollars. Chris Jones eut un bref conciliabule avec le sergent Al Moore. Les trois suspects allaient être conduits au FBI immédiatement.

— C'est vous qui avez laissé filer le quatrième ? demanda Jones au sergent Moore.

— C'est la loi, fit l'autre sentencieusement.

Le gorille grinça des dents :

— Si vous continuez à l'appliquer comme ça, mon vieux, vous vous préparez un beau job de tondeur de gazon...

Sur ces paroles vengeresses, il remonta dans la Lincoln. Malko s'installa à l'avant entre les deux hommes. La voiture fit un demi-tour où elle laissa la moitié de ses pneus et replongea dans le tunnel, à tombeau ouvert.

Les cavaliers de l'Apocalypse.

— Voulez-vous m'expliquer... commença Malko.

Chris Jones eut un sourire triste.

— On vous cherchait. Depuis cinq jours. Mais on ne voulait pas le dire devant ces abrutis.

Malko sursauta.

— Vous m'arrêtez ?

L'autre secoua la tête.

— Non. Nous avons l'ordre de rester avec vous tant que tout n'est pas absolument éclairci. Mais le FBI a quand même lancé un avis de recherches pour vous retrouver depuis que vous avez faussé compagnie à leur petit camarade...

— C'est une longue histoire...

Chris Jones l'arrêta d'un geste :

— On sait. M. Wise a reçu votre lettre de Vienne. On ne demande qu'à vous croire. Où en êtes-vous ?

Pendant que la Lincoln dévalait le tunnel, Malko résuma la situation.

— Il faut demander l'aide du FBI, conclut-il. Pour retrouver Janos Ferenczi coûte que coûte, et Sabrina.

— Tous les gars des Domestic Opérations sont sur le coup pour vous, dit Chris Jones. On va les avertir. Et le FBI aussi.

L'immeuble contenant la centrale des Domestic Opérations se trouvait à Washington, 1750, Pensylvania Avenue, à deux pas de la

Maison-Blanche. La CIA n'ayant pas le droit d'opérer sur le territoire des USA, cette centrale n'avait aucune existence légale – La Lincoln que conduisait Chris Jones était pourtant immatriculée au nom d'une société fantôme domiciliée 1750, Pennsylvania Avenue. Ils émergeaient du tunnel.

Chris Jones prit le micro, dissimulé sous le luxueux tableau de bord, changea de fréquence et annonça :

— Ici, Jones. 6-4-7-9. Nous avons retrouvé SAS. Il faut protéger d'urgence une femme qui habite 425, East 52, appartement 2 B. Nom encore inconnu. Que personne, je dis, *personne*, ne puisse l'approcher. Retenez quiconque tentera d'entrer en contact avec elle.

Malko s'écria :

— Chris, il va être midi. Avec le trafic, ils ne pourront jamais y être à temps.

Le gorille sourit finement.

— Ils y vont en *chopper*[25]. Seront là-bas avant nous. Ils attendent sur le building de la Panam.

Effectivement quand ils arrivèrent au 425 de la 52^e Rue, cinq hommes du FBI étaient déjà là. L'hélicoptère les avait tout simplement déposés sur le toit de l'immeuble. En trois minutes. À son micro, Chris Jones diffusa le signalement de Janos Ferenczi avant de rejoindre Malko et Milton dans le hall.

Le portier, qui avait été chercher un taxi pour Malko, eut un haut-le-corps en l'apercevant :

— Mais je connais ce type-là, glapit-il. Il a voulu...

Chris Jones l'arrêta :

— C'est notre patron. Vous avez quelque chose à dire ?

Puis il se tourna vers les agents du FBI.

— Où est la fille ?

— Pas dans l'appartement, répondit l'autre. Nous avons tout fouillé. Deux gars de chez nous y sont en permanence.

— Personne ne l'a demandée ?

— Personne, sauf un coup de téléphone. On a raccroché tout de suite, sans rien dire.

— Vous avez des hommes partout ? demanda Malko.

— Jusque dans le vide-ordures.

Tout ce déploiement de force ne servait à rien tant qu'on ignorait où se trouvait Sabrina. Malko eut une inspiration :

— Allons à l'appartement.

Ils montèrent avec Chris et Milton. Les hommes du FBI leur ouvrirent. Le cœur battant, Malko alla au meuble d'où Martin avait sorti le masque de caoutchouc. L'objet n'avait pas bougé.

Il le sortit et le tendit à Chris Jones :

— Gardez cela comme un billet de mille dollars. C'est la première preuve que je ne suis ni fou, ni traître...

Déployant le masque, il expliqua au gorille de quoi il s'agissait. Chris Jones siffla d'admiration :

— Eh bien ! je ne m'étonne pas qu'ils vous aient eu, avec des trucs comme ça. Moi qui croyais qu'ils en étaient restés au couteau entre les dents.

Il n'y avait plus rien à faire dans l'appartement. Le FBI le passerait au peigne fin.

— Il faut retrouver Sabrina coûte que coûte, dit Malko. Le portier ne sait rien ?

Ils retournèrent au desk.

— Avez-vous vu sortir la locataire du 2 B ? demanda Malko. Tâchez de vous souvenir. C'est une question de vie ou de mort.

Le portier avala sa salive. Qu'est-ce qu'il allait avoir à raconter à sa femme, au fond de Brooklyn...

— Mam'selle Diana Lynn ? Ça fait bien deux heures qu'elle est partie. Mais j'sais pas où. Elle dit jamais rien. Juste « bonjour », « bonsoir ». Le bonhomme ne pouvait pas les aider plus. Même en lui lavant le cerveau à la lessive biologique.

Soudain, Malko eut une illumination : il revoyait le taxi emmenant Sabrina, deux heures plus tôt. Malgré lui, son cerveau avait enregistré la plaque arrière. Les numéros défilaient dans sa mémoire, aussi nettement que s'il les avait notés.

Il se tourna vers Chris Jones :

— On peut retrouver un taxi immatriculé 126 HNK ? Savoir qui le conduit.

— Sûr.

— Sabrina l'a pris il y a deux heures.

Chris courait déjà à la Continental, appeler le fichier central de la Police municipale. Dix minutes plus tard, il était de retour.

— C'est un Yellow Cab, numéro de compagnie 6214. Conduit par Julius Feiffer. Pas de radio à bord. Peut être n'importe où.

— Alertons la Police municipale, proposa Malko. Et le FBI. Ça les concerne.

Chris se réinstalla dans la Lincoln. Cela prit encore une douzaine de minutes pour s'assurer que son message avait bien été relayé à toutes les voitures de patrouille. Cela en faisait trois cents environ...

Il n'y avait plus qu'à attendre.

À New York, les taxis sont obligés de noter toutes leurs courses avec leur destination. On saurait au moins où Sabrina s'était rendue.

Malko mourait de faim. Heureusement, il y avait une petite cafétéria après le fleuriste sur la Première Avenue. Lui et Chris allèrent s'attabler devant des œufs brouillés au bacon et un café.

Ils en étaient à leur troisième tasse de café quand un des hommes du FBI, au visage grêlé de taches de rousseur, entra en courant.

— Vite, on l'a retrouvé !

Dans la Lincoln Continental le micro grésillait doucement. À l'autre bout se trouvait un sergent du Bronx. Sa voiture de patrouille venait de tomber sur le taxi de Julius Feiffer. Ce dernier attendait près du micro, ému et bégayant.

Malko prit le combiné :

— Monsieur Feiffer. Ici le FBI. Dites-moi où vous avez déposé une jeune femme chargée il y a deux heures et demie environ au coin de la Troisième Avenue et de la 52^e Rue ?

— Attendez voir, fit l'autre.

On l'entendit grommeler, parler tout seul et finalement annoncer :

— Voilà. 1088, Madison Avenue. Juste au coin de la 86^e.

— Aucune idée de l'endroit où elle allait ?

Le chauffeur eut un gros rire :

— Ouais, chez le coiffeur, elle m'a dit. Dans le coin probablement.

— Vous l'avez vue entrer quelque part ?

— Ouais. Dites donc, quel châssis cette fille ! J'ai bien perdu deux minutes à la reluquer. Elle est entrée dans la troisième porte en partant de l'avenue... Mais dites donc...

— Parfait, monsieur Feiffer, remercia Malko, vous nous avez rendu un grand service. Au revoir.

Le feu rouge clignotait déjà. Elle tourna tout de suite dans la 53^e pour gagner Madison Avenue, en double sens et moins encombrée de camions que la Première Avenue. Dans Madison, ce fut le carrousel. Chris se faufilait diaboliquement, à coups de sirène. Il ne leur fallut pas un quart d'heure pour parvenir au croisement de la 86^e. Un quartier d'antiquaires et de boutiques de mode dans le vent. Pas loin de Harlem. Entre-temps, une voiture de patrouille verte et blanche les avait rejoints.

Malko, Chris et deux policiers en uniforme descendirent et se ruèrent à la porte indiquée par Julius Feiffer. Une plaque de cuivre ovale indiquait : « *Jean-Louis, coiffeur pour dames. Premier étage.* »

Ils montèrent à pied et firent irruption dans une petite entrée qui sentait la laque et le parfum. Un jeune éphèbe blond, le buste serré dans une tunique Mao, poussa un petit cri en voyant les quatre hommes.

— Monsieur Jean-Louis, venez vite !

M. Jean-Louis n'eut pas le temps de se déplacer. Malko et Chris ne voulaient pas prendre de risque. Après tout, Sabrina, alias Diana Lynn, était un agent russe.

Chris brandit son 38 spécial et dit d'une voix de stentor, en s'avancant dans le salon :

— Qu'aucune de ces dames ne bouge. Police.

Un par un, il entreprit d'inspecter les casques de séchage d'où émergeaient des bustes en peignoir mauve.

Horrible.

Le premier contenait une vieille mémère qui ressemblait à un sapin fané, hérissée de bigoudis, avec des cheveux roses. Elle vit le pistolet et les yeux froids de Chris, poussa un cri perçant et se laissa glisser par terre, évanouie.

Chris continuait la tournée. Une forêt de bigoudis. Des jeunes, des vieilles, des laides, des belles. Toutes criaient, s'interpellaient, piaillaient. C'était la panique. Le coiffeur Jean-Louis s'accrocha à la veste du gorille.

— Monsieur, monsieur, supplia-t-il, vous allez me ruiner. Que cherchez-vous ? J'ai donné aux œuvres de la police, comme tous les ans.

Chris lui jeta, soupçonneux, sans arrêter son inspection :

— Je cherche une certaine Diana Lynn. Vous connaissez ?

— Miss Lynn ! Mais elle est partie. Depuis une demi-heure, au moins.

Le gorille n'était pas convaincu.

— Faut voir.

Il continua sa tournée. Malko, de son côté, s'était attaqué aux « shampouineuses » et aux cabines de beauté. Il passa le long du bac à shampooing, où macéraient les cheveux d'une dizaine de femmes, lavés à des sauces aux étranges couleurs. Une employée voulut lui barrer le passage :

— C'est interdit de venir ici, monsieur.

Heureusement, le spectacle était un vrai remède contre l'amour. Entre les masques de crème grasse et les cheveux de toutes les couleurs, l'odeur acide des teintures...

Mais Malko écarta fermement la fille en blouse blanche et ouvrit la porte de la première cabine-beauté.

Une jeune femme était étendue entièrement nue, sur le dos tandis qu'une employée lui nettoyait la peau à l'aide d'une sorte de pistolet projetant une fine vapeur d'eau. Elle leva la tête vers Malko : une jolie brune aux yeux clairs, qui ne se troubla nullement.

— Voulez-vous fermer la porte, monsieur, dit-elle, et dire à Jean-Louis de venir. Mes points noirs ne s'en vont pas...

Malko referma la porte. Les trois autres cabines étaient occupées par d'horribles débris en train de se faire masser, dont aucun n'aurait pu être Sabrina, même trente ans plus tôt. Démoralisant.

Chris Jones, entre-temps, avait découvert quelque chose. Il vint arracher Malko à son enfer rose.

— Elle est partie acheter des bas. Dans Fifth Avenue. Chez Van Réalt. D'après le pédé d'ici.

M. Jean-Louis se tordait les mains. Il en était tout décoiffé.

— Messieurs, je vous assure que mon salon est très bien fréquenté. Mlle Diana est une jeune fille très comme il faut.

— Eh bien ! on vous donnera une carte de faveur pour aller la voir griller sur la chaise, conclut Chris Jones, qui n'aimait pas les homosexuels.

Effondré derrière sa caisse, Jean-Louis murmurait :

— La chaise électrique ! Mais c'est horrible.

Les deux voitures remontaient déjà la 86^e Rue vers Fifth Avenue et Central Park. Ils passèrent devant le San Régis en trombe, grillèrent le feu de la 58^e, manquant un autobus de peu et stoppèrent au coin de la 57^e et de Fifth Avenue. Van Réalt, boutique chic de lingerie féminine, avait une entrée dans les deux rues.

Malko entra par Fifth Avenue et Chris Jones par la 57^e. Ils se rejoignirent au milieu du magasin. Sabrina n'était pas là. Une vendeuse laide comme les sept péchés capitaux s'approcha de Chris, tout sucre et tout miel.

— C'est pour un cadeau ?

Le gorille ne daigna même pas sourire :

— Où sont les cabines d'essayage ?

La vendeuse le regarda, suffoquée.

— Là, au fond, mais nous ne vendons que...

Chris et Malko ne l'écoutaient plus. Ils poussèrent une porte qui donnait sur un petit couloir. Six cabines, fermées par des rideaux, s'alignaient le long du mur. Chris ouvrit le premier rideau et pencha la tête à l'intérieur. Simultanément, Malko entendit le bruit retentissant d'une gifle et un hurlement. Chris bondit en arrière, la joue écarlate. Suivi à un dixième de seconde par une sculpturale négresse, en panties à fleurs, la poitrine nue, tenant son soutien-gorge à la main.

— Sale Blanc, hurla-t-elle. Vous n'oseriez pas faire ça à une Blanche, voyou !

De toutes ses forces, elle lui envoya un coup de genou dans le bas-ventre qu'il esquiva de justesse en pivotant sur place. Du coup, il

empoigna les cinq autres rideaux et les tira.

Dans le concert de glapissements qui suivit, Malko tenta de prononcer le mot « police », sans aucun succès. La négresse invoquait pêle-mêle le Black Power, la Constitution, l'âme de feu Martin Luther King, trépignait, bavait, en pleine crise d'hystérie. Sans penser à remettre son soutien-gorge.

Les deux hommes battirent en retraite, pour éviter d'être écharpés, poursuivis par la négresse, toujours les seins au vent. Les vendeuses étaient groupées autour des deux flics. Ceux-ci expliquèrent, égrillards :

— C'est un contrôle de routine...

Folle de rage, la Noire saisit une poignée de chemises de nuit et les lança à la tête de Chris Jones.

— La fille est partie depuis vingt minutes, expliqua paisiblement l'un des sergents. Avec des paquets. Elle a dû rentrer chez elle.

D'ici qu'ils la trouvent tranquillement gardée par le FBI.

— Retournons à la 52^e Rue, ordonna Malko.

La négresse s'accrocha à lui, jusque sur le trottoir.

— Je vais vous faire arrêter, cria-t-elle. On n'est pas dans le Sud, ici. Vous m'avez déshonorée.

Les passants commençaient à s'attrouper. Les seins de la fille, magnifiques et fermes, vibraient au rythme de sa rage. L'un des deux policiers en uniforme fit demi-tour.

— *Young lady*, si vous ne rentrez pas immédiatement dans ce magasin, je vous arrête pour outrage public à la pudeur.

— Oh !

Elle resta là, les bras ballants, suffoquée, avec de grosses larmes dans ses yeux marrons. Ce fut la dernière vision qu'en emporta Malko, alors que la Continental s'élançait dans Fifth Avenue.

* * *

Diana Lynn était de bonne humeur. Elle aimait l'Amérique où tout était fait pour les femmes. Elle adorait se sentir désirée par les hommes. Souvent, le soir, avant de s'endormir, elle se remémorait tous les regards qui s'étaient posés sur elle dans la journée. Elle avait hâte de mettre les dessous qu'elle venait de s'offrir. En ce moment, elle vivait une période de calme et en profitait pleinement, sachant que cela ne durait jamais longtemps.

— Arrêtez-vous devant le 425, dit-elle.

Il recommençait à pleuvoir et elle ne voulait pas gâcher sa mise en plis.

Le taxi stoppa, et elle chercha dans son sac un billet d'un dollar. Elle baissa la glace pour appeler le portier, afin qu'il vienne l'abriter

sous sa grande ombrelle, pendant que le chauffeur lui rendait sa monnaie.

Soudain, elle se sentit paralysée. Le portier, au fond du hall, regardait fixement le taxi et la désignait à un homme en civil, massif, avec un chapeau foncé et un imperméable noir. Cela dura une fraction de seconde. Diana Lynn avala sa salive et parvint à dire au taxi :

— Attendez, j'ai changé d'avis. Déposez-moi au Racket Club.

Le Racket Club était le dernier building de la rue. Extrêmement sélect. De sa cour, un escalier donnait directement sur East River Drive, en contrebas.

Diana Lynn se sentait très calme tout à coup. Elle avait toujours su que cela pouvait arriver. Elle savait ce qu'elle avait à faire.

Le taxi s'arrêta dans la cour du Racket Club. Diana descendit sans attendre la monnaie, emportant ses paquets. En courant, elle alla jusqu'à l'entrée du club. Le portier galonné s'inclina devant elle.

— Voulez-vous prendre ceci, demanda-t-elle, en tendant ses paquets. Je paie mon taxi et je reviens.

L'homme rentra se mettre à l'abri. Diana remonta les cinq marches, tourna à gauche et s'engouffra dans le petit escalier menant à l'East River Drive. Dix secondes avant que les deux hommes du FBI fassent irruption dans la cour.

Le portier du Racket Club, ahuri, tenait toujours les paquets à la main :

— Je ne comprends pas, dit-il. Une dame m'a donné ça et elle a disparu...

Le lieutenant du FBI jurait tout ce qu'il savait. Il retourna en courant à la voiture pour diffuser le signallement de Diana, tandis que son second se jetait dans l'escalier.

Diana Lynn avait retiré ses chaussures à hauts talons pour courir plus vite sous la pluie. East River Drive était en sens unique, remontant vers le nord. Elle ne disposait que de quelques secondes d'avance.

Elle courut cent mètres jusqu'à Peyton Place. La chance était avec elle. Un taxi était arrêté en train de débarquer quelqu'un.

* * *

Malko et Chris arrivèrent dix minutes après la disparition de Diana Lynn. Le lieutenant du FBI ne savait plus où se mettre.

— Cette femme est en danger de mort, dit Malko. Son premier geste va être de contacter ses chefs. Ceux-ci, s'ils ne peuvent la faire sortir du pays, vont la tuer. En ce moment, elle est quelque part dans Manhattan. Ferenczi. puisqu'il a un passeport diplomatique, a une adresse officielle. Trouvons-la.

Le lieutenant, qui s'appelait Walker, se précipita au téléphone. Durant cinq minutes, Malko le vit gesticuler à travers les parois transparentes de la cabine. Il revint, un bout de papier à la main :

— Janos Ferenczi habite dans la 34^e Rue, l'immeuble de la délégation tchécoslovaque aux Nations unies, annonça-t-il.

Malko jura à voix basse. Impossible de perquisitionner dans un building protégé par le secret diplomatique.

— Attendez, fit le lieutenant Walker. On peut faire quelque chose. Il baissa la voix.

— Nous avons une écoute permanente sur les lignes téléphoniques de l'immeuble. Tout est enregistré. Je viens de prévenir le central. Si la fille appelle, nous le saurons et nous la localiserons.

Malko soupira.

— Priez pour qu'elle appelle ! Et faites surveiller l'immeuble. Si elle y pénètre, c'est fichu.

— C'est déjà fait, assura le lieutenant.

— Attendons alors. Ou plutôt allons là-bas.

La mission tchécoslovaque occupait les deux étages d'un petit hôtel particulier assez délabré. Heureusement, il n'y avait qu'une sortie. Lorsque la Lincoln Continental passa lentement devant, le lieutenant Walker montra une camionnette de la Compagnie Con Edison, arrêtée juste en face de l'immeuble.

— Ce sont nos hommes.

La Continental stoppa un peu plus loin. Un par un Malko, Chris Jones et le lieutenant montèrent dans la camionnette jaune.

À l'intérieur, c'était un véritable laboratoire. Trois caméras avec des téléobjectifs, des émetteurs-récepteurs de radio, deux téléphones, un véritable râtelier d'armes avec une panoplie de gilets pare-balles ! Sans compter les équipements que Malko n'identifia pas.

Quatre agents du FBI s'y trouvaient. L'un d'eux avait un casque et était relié en permanence à la centrale du FBI.

— Rien encore, annonça-t-il. La fille ne s'est pas montrée ici.

Ils s'installèrent tant bien que mal. Toutes les cinq minutes, les bus faisaient trembler la chaussée. L'immeuble en face semblait mort.

Soudain, l'homme aux écouteurs leva la main :

— Attention ! Un appel pour M. Ferenczi. Deux minutes passèrent, interminables. Les computers du FBI recherchaient l'origine de l'appel, électroniquement. Enfin l'agent qui avait les écouteurs, annonça :

— La personne se trouve dans une cabine publique de Bloomingdale, Fifth Avenue.

De nouveau, ce fut la cavalcade jusqu'à la Lincoln. Le lieutenant

Walker n'arrêtait pas de donner des ordres dans le radio-téléphone de la voiture de luxe.

— Cent cinquante agents vont quadriller le quartier, annonça-t-il.

Malko hocha la tête. C'était chercher un diable en enfer ! À cette heure de l'après-midi, trouver une jeune femme élégante dans Fifth Avenue !

Et où était Ferenczi ?

CHAPITRE XVIII

La Cinquième Avenue grouillait d'une foule élégante et pressée. La pluie venait de cesser et toutes les femmes qui s'étaient réfugiées chez Bloomingdale, Lord and Taylor ou Saks, en profitaient pour reprendre leur shopping.

Diana Lynn poussa la porte tournante de Bloomingdale et commença à descendre l'avenue. Elle avait acheté des bas neufs et s'était changée dans les toilettes du magasin. Maintenant, elle se sentait mieux. Avec pourtant, une pointe d'angoisse au cœur. Tout pouvait être un danger pour elle. Elle vivait désormais dans un monde hostile. Sans faux papiers, presque sans argent, elle ne pouvait sortir de New York. Tous les endroits où elle aurait voulu se rendre étaient certainement surveillés.

Elle s'attarda une minute devant la vitrine de Tiffany's. Les bijoux valant des centaines de milliers de dollars scintillaient ironiquement derrière la vitrine blindée, comme pour la narguer.

Puis elle reprit son chemin : dans la foule, elle se sentait relativement en sécurité.

À côté de la Librairie Doubleday, il y avait une pimpante cafétéria. Diana Lynn y entra et commanda un milk-shake. Dans un quart d'heure, elle rappellerait Janos Ferenczi. Elle n'avait pas encore vraiment peur. Le Tchèque lui inspirait une confiance totale. Au fond, c'était plutôt un mauvais moment à passer.

Elle dégusta sa friandise lentement, puis sortit une pièce de dix cents de son sac et alla au taxiphone, au fond. Elle appelait sur la ligne directe. Cette fois, la voix qui lui avait déjà répondu était tendue :

— Où êtes-vous ?

— Sur Fifth Avenue. Dans...

— Ne donnez pas de précision, cingla l'autre. Dans une demi-heure, marchez le long de l'avenue, entre la 50^e et la 56^e. Nous vous récupérerons.

Il raccrocha avant qu'elle ait eu le temps de demander des explications. Elle était un peu inquiète quand même. Qu'arrivait-il aux agents brûlés ? Elle avait entendu raconter toutes sortes d'histoires horribles, sans vouloir les croire. Après tout, elle avait toujours bien fait son travail. Ce qui arrivait n'était pas de sa faute. Pour se donner du courage, elle commanda un Martini.

Le barman eut un sourire étincelant et désolé :

— Nous ne servons pas d'alcool, madame.

Elle se rabattit sur un thé, qu'elle goûta à peine. Soudain, elle ne pouvait plus rien avaler, tant sa gorge était serrée. Elle laissa passer dix minutes, se leva et paya. Seule cliente de la cafétéria, elle risquait de se faire repérer.

Elle sortit dans Fifth Avenue juste au moment où une voiture de police blanche et verte passait à petite allure le long du trottoir. Un haut-parleur était fixé sur son toit et l'appareil crachait des mots qui tétanisèrent Diana Lynn. Une voix d'homme grave répétait d'un ton monocorde.

— Ici, le FBI. Diana Lynn, vous êtes en danger de mort. Vos complices veulent vous faire abattre. Rendez-vous immédiatement, il ne vous sera fait aucun mal. Où que vous soyez, allez dans une cabine téléphonique et appelez la police. Dites où vous êtes et on viendra vous chercher...

Il y eut une courte interruption, puis la voix anonyme recommença son appel. Malgré elle, Diana marcha plus vite. La masse sombre de la cathédrale Saint-Patrick se dressait devant elle. Elle eut envie de s'y engouffrer, mais ce n'était pas dans les consignes.

Une autre voiture de patrouille arrivait du nord, et son haut-parleur répétait la même chose.

— Diana Lynn, vous êtes en danger. Rendez-vous dans une cabine téléphonique...

Six voitures ratissaient la Cinquième Avenue, Park Avenue et Lexington Avenue. Les passants y prêtaient à peine attention. La plupart pensaient qu'il s'agissait du tournage d'un film ou d'une campagne publicitaire. Une femme s'approcha d'une des voitures de patrouille et demanda s'ils distribuaient des primes...

Diana Lynn entra chez Saks. La rue lui faisait peur, maintenant. Mais, même à travers les glaces, la voix du haut-parleur lui vrillait les oreilles.

« Diana Lynn... mort... cabine téléphonique... »

Elle avait beau se répéter que c'était un piège du FBI, qu'il n'y avait aucune raison que les siens lui veuillent du mal, une sourde angoisse l'étreignait maintenant. Elle erra à travers les rayons sans les voir, acheta une paire de lunettes de soleil en solde à un dollar quatre-vingt-quinze, les mit et ressortit.

C'était horrible d'entendre son nom crié ainsi. Elle avait l'impression que tous les gens la reconnaissaient, allaient la montrer du doigt. Elle hâta le pas. Il n'y avait plus que dix minutes avant le rendez-vous. Elle avait hâte d'être à l'abri, que quelqu'un pense pour

elle.

Elle s'emplissait les yeux de l'Amérique, du luxe des boutiques, tout en guettant la chaussée. Elle pensait qu'ils seraient en voiture.

Tout à coup, elle les vit. Quatre hommes dans une longue Cadillac noire Fleetwood aux vitres bleutées. Janos Ferenczi était à l'arrière. Son regard croisa le sien. Elle s'arrêta. Mais ils étaient de l'autre côté de la Cinquième Avenue. La Cadillac stoppa aussi, en double file, juste après le feu de la 54^e rue. Un autobus klaxonna furieusement. Diana Lynn s'avança pour traverser. Mais le flot de voitures filait devant elle. C'était se faire écraser à coup sûr. Pendant qu'elle hésitait, un flic apoplectique accourut du carrefour, hurlant des injures à l'adresse du chauffeur de la Cadillac. Diana Lynn vit Ferenczi donner un ordre à ce dernier. La voiture fit un bond en avant. Comme il était interdit de tourner à gauche dans Fifth Avenue, la voiture était obligée de faire le tour par la 55^e, jusqu'à l'Avenue of the Americas, afin de redescendre la 57^e et de cueillir la jeune femme.

Au moment où la Cadillac démarrait, elle accrocha le regard de Janos Ferenczi. Tout en pupille, impitoyable et déshumanisé. À l'instant même, elle sut que le haut-parleur avait raison. On allait la tuer.

Elle eut un sanglot convulsif, en équilibre au bord du trottoir. Elle pensait aux années de pénitencier qui l'attendaient, à sa jeunesse. Mais, de l'autre côté, c'était la destruction, la mort. Elle connaissait Janos Ferenczi. Elle n'était qu'un pion sur un échiquier compliqué. Un pion dont on pouvait se passer.

Un des haut-parleurs se rapprochait. La voix anonyme martelait :
— Diana Lynn, vous êtes en danger de mort...

La propre angoisse de la jeune femme semblait se refléter dans la voix de l'homme. Ou peut-être rêvait-elle ?...

Sans réfléchir, elle se mit à courir vers la 57^e Rue. Il y avait une cabine téléphonique au coin de Fifth Avenue. Elle en était sûre.

La cabine était vide. Fiévreusement, Diana entra et referma sur elle la porte de verre, comme une fragile protection, et chercha dans son sac une dime.

Elle n'avait plus de monnaie. Une seconde, le désespoir la submergea. Puis ses réflexes de « bonne Américaine » lui revinrent. Décrochant l'appareil, elle composa le zéro sur le cadran. Dès qu'elle eut l'opératrice en ligne, elle demanda d'une voix haletante :

— Ici Diana Lynn, passez-moi la police, immédiatement.

La Lincoln Continental remontait la 57^e Rue, entre Park et Madison. Elle fut croisée par une voiture haut-parleur qui dévidait son appel. Malko secoua la tête.

— Elle ne se rendra pas.

Le quartier grouillait d'agents du FBI, qui, malheureusement, ne possédaient qu'un vague signalement de la jeune femme. Seul Malko pouvait l'identifier.

Soudain, une voix cria dans la radio.

— Elle est dans la cabine au coin de Fifth et 57^e !

La Lincoln bondit comme une Ferrari, laissant au passage un bout d'aile accroché au pare-chocs d'un autobus.

— Pourvu que nous arrivions à temps, dit Malko.

C'est lui qui avait eu l'idée des haut-parleurs.

Ils franchirent Park Avenue. Plus que deux cents mètres. En ce moment toutes les voitures de police convergeaient vers le même point.

Malko la vit le premier. Une fragile silhouette dans la cabine vitrée un peu plus loin. Malheureusement, il y avait une cinquantaine de voitures devant eux, bloquées par le feu. Impossible de voler par-dessus.

Il aperçut presque en même temps une Cadillac noire venant en face, arrêtée au feu rouge. Juste au moment où un homme en sortait : Janos Ferenczi. Il n'était séparé de Diana que par la largeur de la rue. Le lieutenant Walker leva son colt et le rabassa avec un juron. La foule était trop compacte pour prendre le moindre risque.

Malko cria :

— Il va la tuer.

Ouvrant la portière, il sauta sur la chaussée. Walker lui jeta un gilet pare-balles qu'il attrapa au vol et passa en courant. Il n'avait même pas d'arme.

Diana, dans la cabine, avait vu Ferenczi. Comme fascinée par un serpent, elle attendait sans bouger.

— Baissez-vous, cria Malko.

Mais son cri fut étouffé par le tumulte de la circulation.

Janos Ferenczi traversait à pied. Lui et Malko étaient à égale distance de la cabine. Bousculant les gens, Malko accéléra encore. À ce moment, le Tchecoslovaque le vit. Il aperçut également une voiture de police qui arrivait dans la rue derrière lui.

Janos Ferenczi n'était plus qu'à dix mètres de la cabine. Il s'agenouilla derrière une borne d'incendie rouge et tira un long pistolet noir de sa veste. Posément, comme au stand, il visa la silhouette de Diana Lynn.

La porte de verre vola en éclats. Diana Lynn fut projetée en arrière par le choc de la balle. Malko la vit tituber, la bouche ouverte, une tache de sang s'élargissant déjà sur sa robe imprimée, en pleine poitrine.

Il repoussa violemment la porte et entra dans la cabine. Saisissant la jeune femme à bras-le-corps, il se plaça de façon à lui faire un paravent de son corps. Une autre balle siffla, brisant le taxiphone. Malko se raidit. Les policiers n'avaient pas encore atteint Janos Ferenczi. Celui-ci, le visage crispé de rage, leva encore son arme.

Malko sentit un choc dans son côté droit. Une balle venait de s'écraser contre le gilet pare-balles. Une autre suivit. Il voyait distinctement le canon du pistolet et les petites flammes des départs. Le gilet ne protégeait que le corps jusqu'au haut des cuisses.

Si Ferenczi visait la tête, il était mort. Derrière lui, il sentit le corps de Diana s'affaïsser. Elle s'était évanouie.

Une balle claqua encore, puis brusquement le corps de Janos Ferenczi sembla secoué de décharges électriques. Assourdi par le fracas des détonations, Malko aperçut enfin un policier en uniforme qui vidait sur Ferenczi le chargeur d'une mitraillette Thomson. Des balles perdues fracassèrent la vitrine d'une galerie de tableaux.

Le corps de Janos Ferenczi retomba sur le trottoir, foudroyé. Il devait avoir vingt balles dans le corps. Les gens s'attroupaient, criaient. Empêtré dans le lourd gilet de plaques d'acier qui lui avait sauvé la vie, Malko prit dans ses bras Sabrina, inerte. Elle respirait encore. Elle ouvrit les yeux, poussa un gémissement, et murmura :

— J'ai mal...

Il n'avait pas le temps d'attendre une ambulance. La Lincoln s'arrêta le long du trottoir.

— Quel est l'hôpital le plus proche ? demanda Malko.

— À la 76^e, dit le lieutenant du FBI.

Quelques secondes plus tard, la Lincoln fonçait sur Fifth Avenue le long de Central Park. La tête sur les genoux de Malko, Diana respirait faiblement.

— Vous m'avez sauvé la vie, murmura-t-elle.

— Vous pouvez sauver la mienne, dit Malko. En disant tout ce que vous savez.

— Je le ferai, dit-elle.

Ils arrivaient à l'hôpital. Deux infirmiers chargèrent Diana sur une civière. La salle d'opération était prête.

Malko fit demander immédiatement un magnétophone. Quelques minutes plus tard, un médecin vint la trouver, le visage grave.

— La personne que vous avez amenée est inopérable. Il ne lui

reste que quelques heures à vivre. Elle vous réclame. Ne la fatiguez pas trop.

Diana était très pâle dans une petite chambre blanche. Elle serra convulsivement la main de Malko dès qu'il se pencha sur elle.

— Vite. Je veux tout dire. Maintenant. Je ne me sens pas bien.

Dès que le magnétophone fut installé, elle commença à répondre aux questions du lieutenant Walker ; Malko faisait les cent pas dans le couloir. Il avait préféré ne pas assister à l'interrogatoire.

Walker sortit au bout d'une demi-heure. Il mit la main sur l'épaule de Malko.

— Tout est clair. C'était une machination diabolique. Allez-y, elle vous réclame.

Malko entra dans la chambre, les pommettes de Diana étaient roses et ses mains s'accrochaient au drap. C'est tout juste si elle le reconnut. Il resta près du lit jusqu'à ce que le soir tombe. Vers sept heures, elle prononça quelques mots incompréhensibles, puis sombra dans l'inconscience.

Elle mourut à huit heures dix. Sans avoir repris connaissance. Son corps alla rejoindre, à la morgue municipale, la dépouille déchiquetée de celui qui l'avait tuée, Janos Ferenczi. Épuisé, Malko prit une chambre au Plaza et s'endormit comme une masse.

Il aurait aimé sauver Diana. Même après qu'elle eut parlé.

CHAPITRE XIX

Malko se réveilla en sursaut, cherchant machinalement près de lui la présence d'un corps. Mais il était seul et bien seul. Le soleil déjà haut entraînait à flots par la fenêtre sans volets.

Il referma les yeux pour retrouver son rêve : Sabrina était étendue près de lui, ses jambes somptueuses à demi repliées, comme elle aimait le faire. Puis le rêve avait débouché sur un cauchemar, avec le visage raviné et dur du capitaine Pavel Andropov, les yeux noirs sans expression de Janos Ferenczi.

Malko décida d'aller prendre une douche. Ce n'était pas bon de laisser divaguer son imagination.

Sabrina était morte. Sous le nom de Diana Lynn. Sans avoir révélé autre chose que le rôle qu'elle avait joué dans l'histoire Rudi Guern.

D'elle, on ne savait rien. Ni son vrai nom, ni sa nationalité, ni son âge, ni comment elle était entrée aux USA ou depuis quand elle vivait à New York.

Elle avait des papiers en règle, un passeport authentique. Avec un seul ennui : c'est qu'il existait réellement une Diana Lynn. Cette dernière était institutrice dans l'Indiana. Six ans plus tôt, elle avait effectué un voyage en Tchécoslovaquie et en Pologne. C'était tout. Le FBI avait fouillé son passé et celui de son mari jusqu'à la Guerre de Sécession, sans rien découvrir de suspect. Vraisemblablement, les Services secrets de l'Est avaient emprunté son passeport lors de son voyage. Celui de Sabrina portait le numéro B 388384. Le même que celui de la vraie Diana Lynn.

On ne saurait jamais qui était Sabrina, bien que son appartement eût été passé au peigne fin. À part le capitaine Andropov on ne lui avait découvert que des relations superficielles avec de bons Américains qui étaient tombés des nues en découvrant quelle vipère ils avaient nourri dans leur sein. Pas la moindre liaison. Officiellement, elle était esthéticienne, ne pratiquant que par intermittence.

Pavel Andropov était au secret, muet comme une carpe. C'était un professionnel et il ne parlerait pas. Officiellement, il était chauffeur à l'Amtorg. Un chauffeur pour lequel les Russes avaient offert une caution de cent mille dollars, afin qu'il fût libéré sur parole. Refusé par le FBI.

Les journaux étaient pleins de l'histoire. À l'instigation de David Wise, pour aider Malko. Car ce dernier n'avait plus eu de nouvelles des Israéliens, depuis l'attentat de Munich. Il espérait de tout son cœur qu'ils lisaient les journaux. Un rapport complet de l'affaire avait été envoyé à l'ambassade d'Israël, pour être communiqué à qui de droit... Malgré tout, Malko n'était pas tranquille.

Il avait pris rendez-vous avec un médecin de Chicago pour faire disparaître son tatouage SS. Une méthode absolument nouvelle. Application d'un rayon laser... Le praticien, au téléphone, avait juré à Malko que l'opération était sans douleur et instantanée... Pourvu qu'il ne se retrouve pas avec un trou à la place du sinistre tatouage.

Malko commençait sa culture physique quand un coup de sonnette, timide, le fit sursauter. Il s'enveloppa dans un kimono de soie noire pour aller ouvrir.

Il resta sur le pas de la porte, tétanisé.

Dans le chambranle se tenaient les deux Israéliens. Aucun doute possible. L'un d'eux avait une grosse sacoche noire.

Malko n'eut pas le temps d'avoir vraiment peur. L'un des deux hommes lui tendit la main et dit dans un anglais rocailleux :

— Je m'appelle Ben Uri. Ne craignez rien, monsieur Linge. Nous savons que le vrai Rudi Guern est mort.

Malko n'était pas complètement rassuré.

— Que venez-vous faire, alors ?

Ben Uri sourit gentiment.

— Je crois que vous ne regretterez pas notre visite. Pouvez-vous avoir la gentillesse de nous mener jusqu'à votre salle de bains ?

— Ma salle de bains ?

Malko les regarda. Ils étaient sérieux comme des papes et pas du tout hostiles.

— C'est par ici, fit-il. J'espère que vous ne resterez pas trop longtemps. J'allais justement prendre une douche.

— Vous êtes-vous déjà lavé les dents ? demanda Ben Uri.

— Pas encore, fit aimablement Malko, mais nous pouvons nous les laver ensemble... Ce sera plus gai.

Où voulaient-ils en venir ?

Dans la salle de bains, l'Israélien ouvrit le placard au-dessus du lavabo :

— Ah ! fit-il.

Il allongea le bras et sortit un tube de dentifrice Crest. Puis il échangea quelques phrases en hébreu avec son compagnon qui hocha la tête et sortit une boîte noire oblongue de sa sacoche.

Malko était de plus en plus intrigué.

— Pourquoi prenez-vous mon dentifrice ?

— Vous vous en êtes déjà servi combien de fois ? demanda Ben Uri.

— Deux fois, je pense, je n'étais pas là.

— Heureusement, fit Ben Uri.

Ça tournait à la plaisanterie.

— Vous voulez que je perde mes dents, persifla Malko.

L'Israélien le regarda d'un air grave :

— Justement, si vous vous en étiez servi régulièrement, vous auriez perdu vos dents. Et la vie avec.

— La vie !

— Pendant que vous étiez absent, nous sommes venus ici, expliqua l'Israélien. Nous avons échangé votre vrai dentifrice contre celui-ci. Il contient maintenant une forte proportion de thallium...

Malko s'étrangla :

— De thallium !

— Oui. Comme vous le savez sans doute, c'est une matière extrêmement radioactive, concentrée comme elle l'est ici. Vous seriez mort dans trois mois environ, avec tous les symptômes d'une leucémie galopante...

» Regardez, ceci est un compteur Geiger.

Il approcha la boîte noire du tube de dentifrice. Aussitôt, il émit une série de crépitements de plus en plus rapides...

Malko était blanc.

— Ôtez-moi cette saleté d'ici, dit-il.

— Je vous en prie, fit poliment Ben Uri.

Il tira de la sacoche une boîte en plomb et y déposa l'horrible dentifrice.

Malko essaya de soulever la boîte : elle pesait au moins cinq kilos !

Puis ils quittèrent tous la salle de bains.

— Nous aurions pu vous prévenir par téléphone, expliqua Ben Uri, mais nous tenions à le récupérer. Cela coûte très cher et c'est dangereux de le laisser traîner.

» Nous avons décidé d'employer ce moyen de vous éliminer à cause de l'accident de Munich. Cela nous a bouleversés. C'est la première fois que nous tuons un innocent.

Ils partirent comme deux fantômes, remontèrent dans une voiture noire qui s'éloigna dans un nuage de poussière. Malko n'avait plus envie de se laver, plus envie de vivre. La verte campagne de l'État de New York lui semblait tout à coup sinistre.

- [1] Sorte de limonade.
- [2] Voir L'Or de la Rivière Kwai.
- [3] Formation tête de mort.
- [4] Organisation des SS-Angehörigen.
- [5] Absolument authentique.
- [6] Voir SAS Caraïbes.
- [7] Chargé de la répression des fraudes fiscales et de la protection du président.
- [8] Voir SAS à Istanbul.
- [9] Mitraillette allemande.
- [10] Sorte de pastis grec.
- [11] Très honoré prince Malko.
- [12] Voir *Le Dossier Kennedy*.
- [13] Voir *Le Dossier Kennedy*.
- [14] Alcool blanc, très prisé en Bavière.
- [15] Chien de cochon.
- [16] Cochonnerie.
- [17] Ta gueule !
- [18] Police criminelle.
- [19] Groupes d'extermination SS.
- [20] Dix cents et vingt-cinq cents.
- [21] Quartier pauvre, en grande partie habité par des Noirs.
- [22] Petit pigeon.
- [23] SAS à Istambul SAS Caraïbes.
- [24] *SAS à l'Ouest de Jérusalem*.
- [25] Hélicoptère.